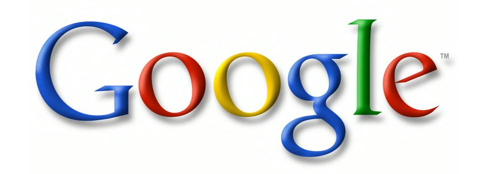








BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE A. LESOUEF

L'AMÉRIQUE PRÉ-COLOMBIENNE

Tiré à 200 exemplaires numérotés.

Ex. N° 105

E. DANGU, imprimeur de la Société d'Ethnographie, à St-Valery-en-Caux

L'AMÉRIQUE

Pré-Colombienne

ÉTUDES D'HISTOIRE, DE LINGUISTIQUE & DE PALÉOGRAPHIE
SUR LES ANCIENS TEMPS DU NOUVEAU-MONDE

PAR LÉON DE ROSNY

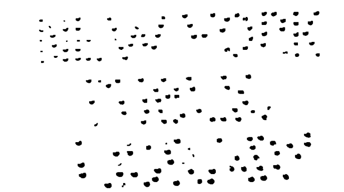


PARIS

ERNEST LEROUX
LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, rue Bonaparte

HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE-ÉDITEUR
9, quai Voltaire

1904



A LA MÉMOIRE

DE

LUCIEN DE ROSNY

Hommage respectueux
et reconnaissant de son fils
LÉON DE ROSNY,
ancien apprenti relieur.



INTRODUCTION

Le présent volume se compose d'une série d'articles publiés dans divers recueils périodiques dont les tirages à part sont aujourd'hui complètement épuisés. On a donc cru opportun, en ce moment où les études du ressort de l'Américanisme se répandent de plus en plus, de les réunir pour la commodité des personnes qui s'intéressent à cette branche de l'érudition contemporaine.

J'ai profité de la circonstance pour introduire dans plusieurs de ces articles quelques changements et quelques corrections que mes études m'ont suggérés. Je ne me dissimule pas toutefois que, dans bien des cas, les problèmes d'ethnographie et de paléographie dont je me suis occupé auraient eu besoin d'être éclaircis par un nombre plus considérable d'investigations que celles que j'ai accomplies. Un sentiment de curiosité sans limite, au début de ma carrière dans l'immense domaine de la recherche scientifique, m'a conduit à entre-

prendre des travaux de natures hétérogènes que je n'ai malheureusement pas l'espoir de mener à bonne fin. Le désir d'en terminer quelques-uns m'oblige, à mon vif regret, de suspendre des labeurs qui ont su captiver mon esprit pendant bien des années. De la sorte, je n'ai plus aujourd'hui qu'une seule ambition, à savoir d'arriver à convaincre de jeunes adeptes du grand intérêt qu'il y a, pour leur avenir et pour la cause du progrès, à poursuivre avec une saine méthode les œuvres exploratrices dont il ne m'aura guère été possible de faire plus que d'en entreprendre et d'en rêver l'accomplissement.

Les études relatives aux antiquités américaines ont avec raison passionné quelques amateurs doctoraux du siècle dernier; mais, faute de s'être livré préalablement aux recherches obligatoires pour aboutir dans cette voie à des résultats sérieux, ces prétendus spécialistes ont été bien vite discrédités en France et assez loin au-delà de ce qu'on appelle nos frontières. Quelques-uns d'entre eux ont été jusqu'à prétendre, non sans pouvoir justifier dans une certaine mesure leurs allégations, qu'ils avaient été victimes d'une indifférence coupable et même de mauvais procédés sans pareils de la part de ceux qui pouvaient leur fournir les moyens de s'assurer une carrière honorable et rénumératrice. Il faut avouer que le plus souvent ils ne se sont pas

mis dans les conditions normales pour inspirer confiance. Leur système consistait à annoncer avec bruit et sans relâche la solution d'une foule de grands problèmes obscurs dont ils entrevoyaient à peine le véritable caractère et la portée. Ils n'avaient qu'un seul objectif, celui de frapper l'esprit public par de prétendues révélations tapageuses non moins bizarres qu'inattendues. Aussi n'hésitèrent-ils pas, dans l'espoir d'atteindre leur but, à se livrer à tous les écarts de l'imagination la plus fantaisiste et la plus désordonnée.

La première tâche qu'ils auraient dû accomplir consistait évidemment à apprendre les langues des Indiens dont ils se proposaient de nous faire connaître l'histoire, les migrations successives, les arts, les mœurs et les coutumes. Cette tâche, il est juste de le reconnaître, leur paraissait pénible et tant soit peu abrutissante, d'autant plus que les instruments de travail dont ils avaient besoin étaient pour la plupart très rares, extrêmement dispendieux et presque toujours aussi imparfaits qu'insuffisants. Un tel travail s'imposait toutefois d'une façon absolument indispensable et leur tort a été au début de ne l'avoir pas compris ou de n'avoir pas voulu le comprendre.

Des écarts analogues, on peut le dire avec justice, se sont produits aux premières étapes de toutes les investigations nouvelles; mais à la longue,

avec un peu de méthode et de patience, on est presque toujours arrivé à sortir des ornières dans lesquelles s'étaient fait gloire de patauger tout d'abord d'une façon plus ou moins pédantesque les hardis pionniers de la haute érudition.

En ce qui concerne l'*Américanisme*, aucun savant sérieux ne doute plus désormais des brillants résultats qu'on peut obtenir dans ce vaste domaine, du moment où l'on a compris la nécessité de se soumettre aux exigences d'une critique rebelle à ces écarts déplorables qui ont perdu, comme je l'ai dit, maint ethnographe lancé à la légère sur le terrain, très riche sans doute, mais aussi très périlleux, de l'archéologie transatlantique.

Avant donc de se livrer à des considérations générales au sujet des peuples aborigènes du Nouveau-Monde, surtout en ce qui concerne leur rôle historique durant les siècles antérieurs à celui de Christophe Colomb, il y a lieu de provoquer l'apparition de ce qu'on nomme « des spécialistes », et cela en assez grand nombre pour représenter au moins les branches principales de l'Américanisme. Les spécialistes sont sans doute fort enclins à se perdre dans le dédale des petits faits qu'ils recueillent pêle-mêle sur leur route et souvent à attacher à ces petits faits une importance et une valeur abusive; leur concours n'en est pas moins nécessaire pour préparer la solution

BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE A. LESOUEF

L'AMÉRIQUE PRÉ-COLOMBIENNE

annales ne nous sont encore connues que d'une façon très vague et à tous égards fort imparfaite. Les énigmes ethnographiques les plus diverses et peut-être les plus urgentes à résoudre en ce moment où l'on s'occupe d'établir sur des bases solides des théories relatives au mode d'évolution de l'espèce humaine, se posent devant nous dans ces contrées d'une manière tout particulièrement intéressante et nous devons en désirer la plus prompte solution possible.

Les documents qui peuvent nous éclairer à cet égard sont déjà fort nombreux et bien des motifs nous permettent de croire qu'on ne tardera pas à en augmenter la série. En effet, il n'y a plus guère de doute aujourd'hui que, dans certaines contrées de l'Amérique Centrale et Méridionale, les indigènes conservent comme de pieuses reliques des manuscrits provenant de leurs ancêtres et qui ont pu échapper à la destruction lorsqu'ils ont eu à subir les méfaits de la conquête espagnole.

Il est également probable que de nouvelles fouilles entreprises avec connaissance de cause nous découvriront encore des monuments de l'art, parfois même des inscriptions, de nature à projeter la lumière sur la marche civilisatrice des anciens habitants de ces pays. Il serait à coup sûr imprudent de formuler quel pourra être le résultat de telles découvertes, mais une foule

d'indices nous autorisent à émettre des espérances sur leur utilité considérable pour le progrès des sciences sociales.

Les investigations relatives au Mexique, au Yucatan, aux territoires de la région isthmique, du Pérou et de toute la région des Cordillières, ne sont pas néanmoins les seules qu'il y aurait lieu de poursuivre au Nouveau-Monde en employant les procédés féconds et rigoureux de la critique moderne. Plusieurs contrées de l'hémisphère transatlantique sont certainement appelées à nous faire des révélations d'une importance beaucoup plus étendue qu'on ne saurait le prévoir dans l'état actuel de l'Américanisme. D'un bout à l'autre de ce vaste champ encore si insuffisamment parcouru, il nous faut des explorateurs qui aient le caractère devenu indispensable de «spécialistes». C'est pourquoi, dès que cela semblera opportun, je voudrais voir employées des désignations spéciales pour les savants qui consacrent leur existence à l'étude de l'ethnographie pré-colombienne sur les territoires occupés au nord par les Peaux-Rouges de la région des Lacs et dans celle où vivaient les Mound-Builders, — au centre par les Caraïbes; — au sud, par les Néo-Granadins, les Boliviens et les Araucans. Enfin, lorsque les progrès de l'Ethnographie le permettront, je n'hésiterai pas à applaudir à la naissance de spécialistes adonnés,

dans la direction du pôle arctique, à l'étude des Esquimaux et, dans la direction du pôle antarctique, à celle des Patagons et des autres groupes ethniques qui occupent la partie la plus méridionale de l'Amérique du Sud.



L'AMÉRIQUE PRÉ-COLOMBIENNE

—

?

?

?

?

?

?

?

? ? ? ? ?

? ? ? ?

? ? ? ?

? ?

?

? ?

? ?

L'AMÉRIQUE

PRÉ-COLOMBIENNE

I

L'AMÉRICANISME

Américanisme n'est pas encore un mot français, puisque l'Académie ne lui a pas accordé ses lettres de grande naturalisation. Cependant ce mot ne représente pas seulement un fait, mais tout un système de faits et d'idées, toute la science archéologique et ethnographique de la moitié du globe que nous habitons. Cette science est probablement très nouvelle, car les quarante n'ont pas même mentionné son nom dans le trésor officiel de notre langue. A cette question, peut-être indiscrète, on peut répondre : Oui et Non. — Non ; puisque les recherches qui ont pour but de déchiffrer les grandes énigmes historiques du monde transatlantique antérieur à la découverte de Christophe Colomb préoccupaient

déjà de la façon la plus sérieuse les glorieux descubridores de la Castille. — Oui, puisque c'est seulement à notre époque qu'elles ont été abordées avec les puissantes ressources de la philologie moderne qui a donné naissance à cette autre grande branche parallèle de l'érudition contemporaine qu'on appelle *Orientalisme*.

Les études américaines sont toutefois à plus d'un égard les aînées des études orientales. Mais tandis que ces dernières obtinrent de toute part, dès leur naissance, aide et protection, il semble qu'un génie malfaisant ait poursuivi les premières non-seulement à leur berceau, mais pendant toute la durée de leur enfance dont elles ne sont pas encore sorties. Il faut dire, il est vrai, que les études orientales se rattachent de la façon la plus intime à notre histoire, à celle de nos origines religieuses par la Bible, à celle de nos langues par le Sanscrit, aux annales de notre moyen-âge par les Historiens arabes, arméniens et autres qui ont écrit sur les Croisades. Les études américaines, au contraire, se montrent absolument dénuées de tout lien avec notre passé; et, comme l'hémisphère révélé à l'Europe par l'illustre Génois, elles sont séparées de nous par un océan vaste et peut-être insondable. Cette absence d'affinités avec l'ancien monde tourmenta l'esprit des premiers américanistes, et leurs efforts les plus assidus eurent pour but de

retrouver ou d'imaginer des rapports qui leur paraissaient si désirables. La découverte d'indications positives était difficile sur ce terrain à peu près complètement inexploré ; les conquêtes de l'imagination l'étaient beaucoup moins. L'imagination obtint la faveur des américanistes, mais ses produits furent bientôt discrédités. De nos jours encore, ce sont eux qui encombrent de la façon la plus désespérante le vaste et splendide domaine de l'archéologie transatlantique.

Il faut reconnaître toutefois qu'à ses débuts l'orientalisme suivit à peu près les mêmes errements. Estienne Guichard qui, en 1606, tenta le premier de fonder sur l'hébreu la science de la grammaire comparée, n'avait-il pas imaginé de lire les mots grecs de droite à gauche pour les rapprocher plus aisément des racines hébraïques (1). Et ne trouve-t-on point, même aujourd'hui, des orientalistes qui persistent à affirmer la dérivation de nos langues gréco-latines directement de l'idiome biblique ? Les écrits qu'on a publiés dans ces derniers temps, à l'effet de former la prétendue famille ethnographique des peuples touraniens, les tentatives des linguistes pour établir, à l'instar des groupes indo-européen et sémitique, un groupe de langues dites « touraniennes », ne sont guère plus sérieux.

---

(1) Dans son *Harmonie étymologique*.

Seulement les études orientales ont eu de bonne heure des maîtres habiles pour les diriger; et, avec la fondation de la Société Asiatique de Calcutta en 1784, la philologie aryenne a vu s'ouvrir pour elle des voies larges et fécondes qui ne devaient pas tarder à être glorieusement parcourues par William Jones, Colebrooke, Wilson en Angleterre, par Eugène Burnouf en France, par Frédéric de Schlegel, François Bopp, Schleicher en Allemagne, et par les successeurs de ces savants illustres dont les écrits, en quelque sorte classiques, occupent la plus brillante place dans les annales de l'érudition contemporaine.

Il n'entre cependant pas dans ma pensée de prétendre que les études américaines n'ont point eu jusqu'à présent de savants sérieux pour les cultiver. Loin de là : les noms de Torquemada de Veytia, de Las Casas, de Linzana, de Garcilasso de la Véga, et même ceux de Robertson, de Prescott et de bien d'autres écrivains plus modernes, peuvent être cités parmi ceux des érudits distingués de leur époque; les ouvrages de ces écrivains sont, eux aussi, les véritables livres classiques de la science dont ils traitent. Je veux dire seulement qu'aucun de ces auteurs n'a fait école, qu'aucun en un mot n'a établi une tradition que ses successeurs aient pu suivre avec confiance.

Cette infériorité des études américaines sur les

études orientales s'explique d'ailleurs aisément. Les orientalistes ont fondé leurs travaux sur la connaissance des langues et des littératures des pays dont ils cherchaient à explorer le passé. Les américanistes se sont bornés d'ordinaire à recueillir des renseignements de touristes ou à compiler les faits mentionnés çà-et-là avec plus ou moins d'exactitude et de critique par leurs devanciers. Les premiers bâtissaient leur édifice sur un terrain solide et exploré jusque dans ses profondeurs avec une pleine connaissance de cause ; les seconds construisaient leur édifice sur un sol mouvant, dont ils n'avaient guère aperçu que la superficie.

Si l'étude des langues orientales est longue et pénible, elle a du moins l'avantage de donner presque toujours à celui qui s'en est rendu maître l'accès d'une littérature originale, riche et intéressante ; tandis que les langues américaines, tout en présentant des difficultés considérables pour en bien connaître le vocabulaire et s'en assimiler le génie, n'offrent à celui qui est parvenu à les comprendre que quelques misérables élucubrations le plus souvent sorties d'une plume européenne ou imbue d'idées européennes.

C'est ainsi que les études américaines n'ont jamais avancé que d'un pas chancelant et mal assuré ; et l'on peut dire qu'elles continueront à végéter de la sorte, tant qu'on n'aura point cons-

titué une sorte d'aristocratie scientifique dans laquelle le titre d'*américaniste* ne sera plus décerné qu'aux savants qui auront fait preuve dans leurs écrits de la connaissance d'un idiome quelconque du Nouveau-Monde.

Constituer cette aristocratie, si nécessaire au début de toute science nouvelle, était une tâche que s'étaient proposés en 1857 les fondateurs de la Société Américaine de France. Cette association obtint, par de louables efforts, quelques résultats incontestables ; mais ces résultats furent de beaucoup insuffisants. Parmi les signataires de ses statuts de fondation, Aubin, Malte-Brun, Alfred Maury, Jomard, Jules Oppert, Ernest Renan, Eugène Cortambert, Charles de Labarthe, l'abbé Brasseur de Bourbourg, etc., c'est à peine si trois ou quatre d'entre eux ont publié un travail spécial d'érudition américaine. Les membres élus plus tard ne fournirent guère un philologue contre vingt amateurs ; de sorte que les vrais américanistes ne trouvèrent point de public, point de juge, et que les ouvrages les plus inacceptables purent voir le jour, sans que quelqu'un fut à même d'en faire la critique avec autorité. Les travaux de philologie Mexicaine et Yucatèque, à l'aide desquels on essaya de ressusciter l'histoire de l'Atlantide, à savoir celle de l'effondrement de ce prétendu continent volcanique et d'en déduire l'origine améri-

caine de la civilisation grecque et égyptienne (1), purent causer avec raison un sourire de dédain dans le monde savant. On jugea bon d'en sourire de pitié ; mais personne ne se sentit de force à démontrer que les textes cités par leurs auteurs n'avaient pas été traduits sérieusement. Voilà où l'on en est encore aujourd'hui, et ce qui fait que les études américaines ont tant de peine à obtenir la place à laquelle elles ont néanmoins des droits incontestables dans le vaste champ de la recherche contemporaine.

Un des membres de la Société Américaine, encouragé par le brillant succès qu'avait obtenu le Congrès international des Orientalistes qu'il avait fondé en 1873, eut l'idée de provoquer une réunion des savants de tous les pays qui s'occupent de l'histoire du Nouveau-Monde avant la découverte de Christophe Colomb. Mais, afin d'éviter toute idée de jalousie ou de rivalité, il proposa à la ville de Nancy, déjà préparée d'une façon exceptionnelle pour les entreprises de science et de progrès, de prendre sous son patronage le futur « Congrès international des Américanistes ». Les hommes les plus considérables de l'ancienne capitale de la Lorraine acceptèrent la proposition avec un empressement digne des plus grands éloges, et le succès de cette belle entreprise fut pleinement assuré.

Beaucoup d'auteurs soutiennent que l'Amérique

avait eu des rapports avec l'Europe bien avant le XVe siècle. Les voyages des anciens Phéniciens et ceux des moines bouddhistes de la Chine au Nouveau-Monde antérieurement à Colomb, appartiennent encore, dans mon humble opinion, à la haute fantaisie scientifique. Mais il n'en est pas de même des voyages des Scandinaves qui ont visité le Groenland et la côte orientale des États-Unis du Xe au XIIIe siècle de notre ère. La réalité de ces voyages avait déjà été établie dès l'année 1707 par l'Islandais Thormadus Torfæus, qui fit paraître un mémoire aujourd'hui rarissime sous le titre de *Historia Vinlandiæ antiquæ*. La Société des Antiquaires du Nord, à Copenhague, mit de nouveau cette question à l'étude et publia pour l'élucider d'importants ouvrages qui ont établi notamment la réputation de son secrétaire, le regrettable Christian Rafn (1). De ces travaux, il résulte que les Scandinaves visitèrent le *Hvitramannaland* ou « Pays des Hommes Blancs », dès l'an 983 (2). L'identification de ce pays avec la Caroline et la Floride actuelles paraît démontrée d'une manière satisfaisante. Les

(1) *Antiquitates Americanæ*, sive scriptores septentrionales rerum ante-columbiarum in America, opera et studio Caroli C. Rafn. Copenhague, 1837; in-4°.

(2) La première colonisation de l'Islande, attribuée à Ingolf, remonte à l'année 874. (Voy., pour plus de détails, M. Beauvois, dans la *Revue Orientale et Américaine*, 1859, t. I., pp. 97, suiv., et t. II, pp. 251, 264, 358 et suiv.)

américanistes qui voudront poursuivre ce genre de recherches sauront, eux du moins, qu'ils s'engagent dans une voie sûre et ouverte par des hommes consciencieux dont on peut accepter sans crainte la sérieuse direction. Mais, il faut le reconnaître, les recherches relatives à ces voyages ne pourront guère avoir désormais qu'un pur intérêt de curiosité. Qu'importe, en effet, à ce que j'appellerai « l'histoire profonde des deux mondes » a dit un savant président de la Société Américaine de France, Éd. Madier de Montjau, « que des Norvégiens aient connu le Labrador, voire la Floride, qu'ils l'aient nommé « Terre du Vin » *(Vinland)*, et qu'ils y aient enterré Syasi-la-Blonde, âgée de vingt-cinq ans, et même avec elle des monnaies de Rome et de Byzance? Très peu de choses ». — Très peu de chose, en effet ; car ces voyageurs Scandinaves, dont on a eu tort de mettre les découvertes en parallèle avec celle de Colomb, n'ont vu de l'Amérique que la nature morte, la nature sans l'homme ; ou du moins ils ne nous ont conservé le souvenir d'aucune observation importante, et leur froide histoire demeure isolée des fastes du reste du monde. Ces prétendus émules du plus grand des navigateurs abandonnent, au commencement du XIII[e] siècle, des régions inhospitalières où ils avaient tenté vainement de s'établir : ils retournent au Groenland, en Islande, en Norvège ; et l'Amérique,

dont ils avaient à peine aperçu quelques lueurs, retombe dans d'épaisses ténèbres qui ne doivent plus se dissiper que près de deux siècles plus tard.

Le récit du voyage d'un châmen chinois au *Fou-sang*, pays énigmatique qu'un mémoire de Deguignes père a rendu célèbre, quand bien même la critique ne lui contesterait pas le caractère d'une narration réelle de l'Amérique avant la découverte espagnole, n'apporterait rien de plus à la science que les sagas relatives au séjour éphémère de Scandinaves dans le pays de Vinland. Deguignes fit beaucoup de bruit avec ce mémoire. Il eut toutefois des contradicteurs sérieux, comme Klaproth, et de nombreux adeptes en dépit des objections de ce savant. Un orientaliste allemand, sinologue d'ailleurs fort médiocre, a pu composer sur ce thème suranné une Description de Mexico au Ve siècle de notre ère, d'après les voyageurs chinois. Cette description, souvent citée et honorée d'une traduction française (1), n'en a pas moins pris place dans le grand catalogue des extravagances publiées sur l'antiquité américaine.

Il faut donc arriver au siècle de Ferdinand et d'Isabelle pour apercevoir les véritables assises sur

(1) *Mexico au Ve siècle de notre ère*, d'après les sources chinoises, par Neumann (traduit en français dans les *Annales de philosophie chrétienne*, de A. Bonnetty, 4e série, t. XVIII, pp. 114 et 165).

lequel doit être construit l'édifice de l'Américanisme. Sous ce siècle glorieux, un monde, très probablement plus vieux que notre vieux monde, est révélé à l'Europe étonnée qui l'appelle « le Nouveau-Monde ». Des Antilles, les Espagnols vont aborder à la Région isthmique, au Mexique, et bientôt après au Pérou. Cette triple découverte est celle des trois grands centres de civilisation de ce vaste hémisphère inconnu jusqu'alors. La rage d'évangeliser les peuples de ces contrées y amène des nuées de missionnaires qui étudient tant bien que mal les langues et les traditions des autochtones. La véritable science américaine naît cependant sous leurs pas. Ils eussent même mérité le titre glorieux de promoteurs de cette belle science, si les préjugés de leur caste ne les avaient conduits à être avant tout les destructeurs fanatiques des monuments de l'antiquité. Nous savons aujourd'hui, d'une façon certaine, que les Mexicains et les Yucatèques, par exemple, possédaient des quantités prodigieuses de manuscrits tracés avec les caractères de leur écriture didactique, figurative ou hiératique; nous savons malheureusement aussi que la fureur de destruction de ces livres a été telle qu'ils sont aujourd'hui d'une incomparable rareté. La Commission Scientifique du Mexique, instituée lors de la campagne de 1863, et qui promettait d'enrichir nos bibliothèques d'une foule de docu-

ments écrits de l'antiquité américaine, a dû se dissoudre avant d'avoir découvert le moindre manuscrit aztèque ou autre. Elle fut ainsi réduite à feuilleter les quelques documents de ce genre que possédaient depuis longtemps les principales bibliothèques de l'Europe et à clore ensuite son très modeste examen sans communiquer au public le résultat plus modeste encore de ses nombreuses investigations. Je me trompe : la Commission impériale voulut que quelque chose fût publié avec luxe sous son haut patronage : elle décida la reproduction du manuscrit Maya de M. de Tro y Ortolano (1). Cette publication réservait aux américanistes les plus étonnantes, — j'allais dire les plus désopilantes, — surprises ; il en sera dit quelques mots plus tard.

Les études mexicaines, les études yucatèques et les études péruviennes forment, depuis la conquête espagnole, les trois branches les plus considérables de l'Américanisme. On était en droit d'espérer que la Commission Scientifique du Mexique réaliserait d'importants progrès, tout au moins dans le cadre des études mexicaines et des études yucatèques. Dotée richement par le même gouver-

(1) Cette reproduction luxueuse parut sous le titre de : *Manuscrit Troano. Études sur le système graphique et la langue des Mayas*, par M. Brasseur de Bourbourg. Paris, Imprimerie Impériale, 1869 ; deux vol. in-4°.

nement qui avait déjà livré au monde savant le fameux « Livre des Sauvages », attribué depuis à des petits polissons d'enfants germaniques, cette Commission, la veille d'être constituée officiellement, entendit parler « d'un certain M. Aubin » que les américanistes connaissaient depuis longtemps comme un mexicaniste hors ligne. Mais Aubin n'avait pas songé à réclamer les honneurs d'une nomination officielle. A la fin, on se décida néanmoins à prier le Ministre de solliciter le concours de ce savant. Ce concours fut accordé et la nomination parut au *Moniteur*.

Dès lors la Commission avait tous les moyens de rendre d'éclatants services à la cause de l'archéologie américaine. M. Aubin possède une collection de documents originaux sur l'histoire du Mexique, plus riche à elle seule que tout ce que conservent en ce genre les différentes bibliothèques réunies de l'Europe et de l'Amérique; il possède en outre, une connaissance profonde de la langue mexicaine et a acquis la clef de l'interprétation des peintures didactiques ou figuratives à l'aide desquelles sont rédigés ou plutôt peints ces précieux documents. Des circonstances qu'il serait hors de lieu de rapporter ici firent suspendre l'impression des travaux entrepris depuis de longues années sur ces curieuses peintures. Il en résulte que la Commission ne produisit rien sur la branche de

recherches qui promettait avant toute autre de justifier son institution aux frais du pays.

De la sorte, la science n'a pour ainsi dire pas fait de progrès depuis la publication du célèbre mémoire de M. Aubin sur l'interprétation des signes appelés communément « hiéroglyphes mexicains » (1) signes à l'aide desquels sont composés les documents importants qui nous restent sur l'histoire de la Nouvelle-Espagne avant la découverte, de Christophe Colomb.

(*Revue Scientifique*, 1875)

---

(1) Ce mémoire a paru dans la *Revue Orientale et Américaine*, première série, 1860, t. III, p. 224 et sv.; t. IV., pp. 33, 270 et sv.; 1861, t. V, p. 361 et sv.

II

LES DOCUMENTS ÉCRITS DE L'ANTIQUITÉ AMÉRICAINE

COMPTE-RENDU D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

Le but que je me proposais, en concevant le projet d'un voyage en Espagne et en Portugal, était multiple. J'avais pour principal objectif de rechercher, dans les dépôts publics et dans les collections particulières, ce qui peut exister de textes originaux relatifs à l'histoire de la civilisation du Nouveau-Monde avant le siècle mémorable de Ferdinand et d'Isabelle. Je comptais ensuite profiter de mon séjour au-delà des Pyrénées pour y étudier quelques questions d'ethnographie auxquelles j'attachais un intérêt particulier. Une heureuse fortune ayant mis entre mes mains, au bout de peu de jours de voyage, des documents d'une importance exceptionnelle pour mes études d'archéologie américaine, j'ai dû modifier mon plan primitif et renon-

cer, bien qu'à regret, à la plupart des investigations que je m'étais proposées sur les éléments constitutifs de la population Ibérienne.

Ayant prévu que j'aurais à copier des manuscrits ou à dessiner des types et des monuments, je me suis préoccupé, avant mon départ, du secours que pourrait me prêter la photographie. Bien qu'étranger à cet art, et manquant du temps nécessaire pour me le rendre familier sous la direction d'un praticien, je me suis décidé à emporter avec moi un appareil et tous les produits nécessaires pour opérer en route. Les résultats ont été meilleurs que je ne l'avais cru, et j'ai rapporté plus de 200 négatifs, parfois imparfaits à plus d'un égard, mais toujours suffisants pour le but scientifique de ma mission.

Ma pensée, avant de quitter la France, était qu'il devait y avoir, disséminés dans toutes les villes d'Espagne, et peut-être plus encore dans celles qui avaient été le moins explorées par les américanistes, à Pampelune, à Bilbao, à Burgos, à Valladolid, aux archives de Simancas, à Cadix, etc., des manuscrits indiens et autres recueillis dans les couvents religieux et dans les établissements politiques de la Nouvelle-Espagne aux époques antérieures à la proclamation de l'indépendance.

Mes suppositions, à cet égard, ne se sont pas réalisées, et dans la plupart de ces villes, j'ai dû

renoncer aux recherches d'archéologie américaine pour ne m'occuper que d'ethnographie locale.

A Madrid, au contraire, et à Séville, je me suis trouvé en présence d'une foule de documents précieux, à l'examen desquels j'ai résolu de consacrer tous mes instants. J'ai renoncé, en conséquence, à visiter plusieurs localités que j'avais comprises dans mon itinéraire primitif, notamment l'Escurial, Tolède, Malaga, Valence, Carthagène, etc. Un séjour prolongé à Madrid m'a permis de recueillir la plupart des matériaux de travail qui pouvaient m'aider dans la période actuelle de mes études, et c'est à l'aide de ces matériaux que j'ai acquis les doctrines que je vais exposer sur l'art d'écrire et sur l'histoire antique au Mexique et dans l'Amérique Centrale.

I. — MEXIQUE.

Pendant longtemps le Mexique a été considéré comme le centre principal de la civilisation pré-colombienne au Nouveau-Monde. Des découvertes, qui datent de la seconde moitié du XIXe siècle, ont eu pour effet de déplacer quelque peu ce centre et de le faire descendre plus au midi, dans la région isthmique resserrée par les deux Océans. Les progrès de l'archéologie en général et de la paléographie en particulier auront, je suis tenté de le croire dès à présent, pour effet de rétablir dans la vallée de l'Ana-

huac le foyer principal qui a rayonné principalement vers le Sud, sur le vieil empire des Mayas et peut-être même beaucoup plus loin, jusque dans les régions situées des deux côtés de la ligne équinoxiale. Mais mon intention n'est pas d'énoncer des hypothèses. Je me suis proposé de recueillir des faits, et ce sont ces faits que je vais essayer d'enregistrer ici.

Alexandre d'Humboldt, que l'on considère non sans raison comme l'un des principaux fondateurs de l'américanisme, comprit tout d'abord l'intérêt exceptionnel que présentaient, pour l'étude de l'Amérique pré-colombienne, les singulières peintures auxquelles on a donné assez inexactement le nom de « hiéroglyphes Mexicains ». Ces images, aux couleurs brillantes et variées, semblaient être, en effet, avec les monuments de l'art, les seuls vestiges vraiment indiens de l'histoire du Nouveau-Monde antérieure à la conquête espagnole. On y voyait une sorte de littérature, sur l'interprétation de laquelle on fondait de brillantes espérances. Ces peintures, cette littérature inexpliquée, semblaient bien quelque peu bizarres, énigmatiques; mais on comptait sur les écrits des anciens auteurs castillans pour en faciliter l'intelligence. Il y avait là un long travail de déchiffrement à accomplir, et ce travail devait être très simplifié par le fait qu'un certain nombre de ces manuscrits attri-

bués aux Aztèques était accompagné de transcriptions en lettres latines, de légendes et d'explications en une langue européenne.

De longues années se passèrent néanmoins sans qu'aucun savant ne jugeât à propos de prendre la spécialité de ce genre de recherches ; et les peintures mexicaines, en partie considérable reproduites dans la gigantesque et pesante collection de Lord Kingsborough, continuèrent à ne présenter à l'érudition qu'un riche recueil d'images singulières et incompréhensibles.

S'il est juste d'attribuer dans une large mesure à l'époque d'Alexandre de Humboldt la fondation de l'américanisme comme branche spéciale de la recherche contemporaine, il n'est pas moins vrai que cette science, longtemps abandonnée, dédaignée, n'a guère été restaurée qu'à une date bien plus moderne, à l'époque où Aubin fit connaître sa précieuse collection et ses doctrines paléographiques par des communications publiées dans l'organe de la Société Américaine de France, alors fusionnée avec la Société d'Ethnographie de Paris. La publication du « Mémoire sur la Peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains », malgré son peu d'étendue et son extrême insuffisance, fut considérée comme une véritable révélation. Brasseur de Bourbourg qui, jusque-là, s'était contenté de recueillir sur le Nouveau-Monde les

données des anciens auteurs espagnols, comprit de suite qu'à côté des compilations de second ordre auxquelles se livraient les américanistes, il y avait à prendre une place bien autrement honorable, glorieuse même pour l'érudition. Tout en s'appuyant sur les vieux écrits des Européens, il devenait possible, pour l'Amérique comme pour l'Orient, de fonder la science historique sur l'étude de documents indigènes. Brasseur de Bourbourg trouva quelques émules ; et il eût sans doute fait faire à l'américanisme les pas les plus décisifs, si, dans la seconde période de son existence, il ne s'était laissé aller à tous les désordres d'une imagination vagabonde et fantaisiste. La découverte par ce regretté savant d'un manuscrit de Diego de Landa (1) sur la civilisation des anciens Yucatèques ouvrit un champ nouveau aux pionniers de l'histoire transatlantique. Nous reviendrons plus loin sur les conséquences de cette découverte, dans ses rapports avec la mission que j'ai accomplie en Espagne. En ce moment, où je m'occupe surtout du Mexique et de ses manifestations écrites, je suis obligé de constater à regret que la paléographie dite « Aztèque » a été de nouveau abandonnée, après

(1) *Relacion de las cosas de Yucatan* (publié en espagnol et traduit en français par l'abbé Brasseur de Bourbourg, Paris. 1864 ; un vol. in-8°).

la savante mais trop incomplète théorie de M. Aubin, comme elle l'avait été après la première impulsion que semblaient avoir donnée à cet art les célèbres *Sites des Cordillères* d'Alexandre de Humboldt.

D'où provient cet abandon si fâcheux, en apparence aussi inexplicable ? Cet abandon provient, suivant moi, de ce qu'on n'a point dressé un inventaire raisonné des archives peintes du monde mexicain antérieur à l'arrivée de Cortès, et de ce qu'on ne s'est pas suffisamment rendu compte de l'usage qu'on en pouvait faire, d'après la nature parfois fort différente, des pièces qui s'y trouvaient réunies. J'insiste sur ce point : les manuscrits groupés sous le nom de « hiéroglyphes Mexicains » sont d'origines et de caractères aussi divers que possible, et il n'y aura moyen d'en tirer un parti sérieux que lorsqu'on se sera mis d'accord sur leur nature et sur leur classement.

Sans être, à beaucoup près, aussi rares que les manuscrits Mayas, les peintures Mexicaines connues jusqu'à ce jour sont encore peu nombreuses ; et, parmi celles qui ont été mises en lumière, il en est quelques-unes dont l'importance est tout à fait secondaire.

Ces peintures peuvent être réparties en trois classes :

1. Les peintures purement indiennes ;

2. Les peintures indiennes composées sous l'influence ou avec le concours des Espagnols ;

3. Les peintures en apparence indiennes, mais entreprises sous la direction immédiate des conquérants ou des missionnaires de l'Évangile au Nouveau-Monde.

On ne s'est peut-être pas suffisamment préoccupé des difficultés que présente la répartition des documents que l'on possède dans les trois classes indiquées ci-dessus. En bien des cas, on n'a pas hésité à qualifier de « peintures originales » des manuscrits du Mexique, par cela seul qu'ils étaient peints sur autre chose que du papier européen, sur des peaux, sur un tissu de maguey, par exemple. Il est cependant peu douteux qu'après la conquête, et sans doute longtemps encore, on a continué à se servir des matières sur lesquelles écrivaient les anciens Aztèques, et cela en présence des Espagnols, sous leur influence, parfois même sous leur dictée. Il me paraît donc désirable qu'un travail de critique soit entrepris sur chacun des manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, de façon à permettre de bien distinguer les œuvres purement indigènes des compilation plus ou moins sérieuses, plus ou moins habilement fabriquées par les envahisseurs du pays des Montezuma ou avec leur concours et sous leur inspiration.

Un bon nombre de manuscrits mexicains, ou

réputés tels, a déjà été publié. La plupart se trouvent dans la collection de Kingsborough qui, en raison de son prix fort élevé, ne se rencontre que fort rarement entre les mains des travailleurs de l'américanisme. Les fac-similés reproduits aux frais du noble Lord Anglais passent en général pour assez exacts; le coloriage, au contraire, fait au pinceau par différentes mains et à diverses époques, est d'ordinaire moins satisfaisant; les imperfections de ce coloriage ne sont pas toutefois de nature à causer de graves erreurs. Il est à souhaiter cependant que ces manuscrits soient réimprimés au moyen des procédés supérieurs de la chromolithographie et de la photochromie, surtout si les nouvelles éditions sont entreprises par les soins d'américanistes capables de joindre aux peintures les explications et les commentaires que permettent d'y ajouter les progrès de la paléographie américaine et qui ont presque toujours fait défaut dans la collection fastueuse de Kingsborough.

Les manucrits compris dans cette collection (1)

---

(1) *Antiquities of Mexico* : comprising fac-similes of ancient Mexican paintings and hieroglyphics, preserved in the Royal Libraries of Paris, Berlin and Dresden; in the Imperial Library of Vienna; in the Vatican Library; in the Borgian Museum at Rome; in the Library of the Institute at Bologna; and in the Bodleian Library at Oxford. Together with the Monuments of

sont pour la plupart déposés dans des bibliothèques publiques. En voici la répartition (1).

FRANCE. — A la Bibliothèque Nationale de Paris : *Codex Telleriano-Remensis* ; — 93 pages, petit in-fol. sur papier européen (2).

ANGLETERRE. — A la Bodleian Library d'Oxford :

New-Spain, by M. Dupleix, with their respective scales of measurement and accompanying descriptions ; the whole illustrated by many valuable inedited Manuscripts, by Lord Kingsborough. The drawings on stone, by A. Aglio. London, 1831 ; sept vol. gr. in-fol.

(1) Dans la liste qui suit, j'ai indiqué en *lettres italiques,* les dénominations qui ont été attribuées à quelques uns des manuscrits américains qu'elle renferme. Je crois qu'il serait désirable qu'il en fut donné d'analogues, par quelques savants ayant autorité dans l'Américanisme, à tous les autres documents originaires du Nouveau Monde. On éviterait ainsi des erreurs et des malentendus éventuels dans les citations. Un pareil inconvénient n'existe pas pour les 4 manuscrits Maya découverts jusqu'à ce jour. J'ai eu la bonne fortune de faire accepter sans hésitation par tous les américanistes des deux mondes les dénominations que j'ai imaginées pour deux de ces manuscrits que j'ai fait paraître, le premier, celui de Madrid sous le titre de *Codex Cortesianus ;* le second, celui de Paris sous l'intitulé de *Codex Peresianus.*

(2) J'ai donné une nouvelle édition des peintures et de l'in-l'interprétation du Codex Telleriano-Remensis, dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique,* t. I, p. 190, et Atlas, t. I, pl. 24 et suiv.

Collection of Mendoza; — copie en 73 pages.

Original Mexican Painting, preserved in the collections of Thomas Bodley; — 40 pages.

Original Mexican Painting, preserved in the Selden Collection of Mss.; — 20 pages.

Original Mexican Painting, preserved amongst the Selden Collection; — un rouleau.

Codex Laudiensis. Original Mexican Painting given to the University of Oxford, by archbishop Laud; — 46 pages.

ITALIE. — A la Bibliothèque du Vatican, à Rome : *Codex Vaticanus*; — copie en 149 pages.

Original Mexican Painting, preserved in the Library of the Vatican; — 96 pages.

A la Bibliothèque de la Propagande, à Rome : Original Mexican Painting, preserved in the Borgian Museum; — 76 pages.

A la Bibliothèque de l'Institut de Bologne : Original Mexican Painting; — 24 pages.

AUTRICHE. — A la Bibliothèque Impériale de Vienne : Original Mexican Painting; — 66 pages.

PRUSSE. — A la Bibliothèque Royale de Berlin : Original Mexican Painting, deposited in the Royal Library, by the baron de Humboldt.

Outre ces manuscrits, appartenant à des établissements publics, on a inséré, dans la collection de Kingsborough, le fac-similé d'une Peinture hiéroglyphique Mexicaine originale de la collection de Bo-

turini (23 pages) et le fac-similé d'une autre Peinture considérée également comme originale et appartenant alors à M. Fejérvàry, de Pest, en Hongrie.

Quelques documents mexicains ont été en outre reproduits ailleurs par la lithographie. La Société Américaine de France notamment a fait paraître plusieurs peintures d'un haut intérêt historique, et dont les originaux font partie de la riche et incomparable collection de Aubin. L'une de ces peintures, que le savant américaniste classe parmi les manuscrits non chronologiques, est une grande mappe sur peau de plus d'un mètre un quart de long sur trente et un centimètres de large. On y trouve l'histoire des Chichimèques qui envahirent le Mexique à la suite de la ruine de l'empire Toltèque au XIe siècle de notre ère, et la généalogie des chefs de cette invasion depuis Tlotzin jusqu'au dernier roi Don Fernando Cortes Ixtlilxochitzin (1).

Des circonstances regrettables ont empêché Aubin de continuer la publication des autres peintures historiques de sa collection, ainsi que celle du fameux *Tonalamatl*, dont quelques planches avaient été déjà lithographiées par ses soins et qui devait

(1) *Archives de la Société Américaine de France*, seconde série, t. I, p. 283.

paraître dans le recueil des travaux de la Société Américaine de France.

Une mappe mexicaine de beaucoup moins d'importance, peinte sur papier d'agave et qui faisait partie de la collection de M. Boban, à Paris, a paru en fac-similé chromo-lithographique dans le compte rendu de la Commission Scientifique du Mexique. Cette mappe a été commentée par M. le colonel d'Outrelaine qui y a reconnu les signes aztèques des jours et des mois. Les figures du milieu de la planche, parmi lesquelles se trouve le signe bien connu qui indique « un pays » et des représentations de personnages Espagnols, Mexicains et Chichimèques, n'ont pu être aussi aisément expliquées, et la signification générale du tableau est demeurée quelque peu obscure et incertaine (1).

Il est très probable que d'autres documents originaux de l'Amérique ancienne ont également vu le jour; mais les relations entre les hommes qui s'occupent du monde pré-colombien sont si mal établies et si insuffisantes qu'on ne connaît guère en Europe que celles qui ont été mentionnées ci-dessus. Cela est tellement vrai, que nous avons rencontré à Madrid, dans une librairie, la repro-

(1) *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, t. III, p. 120.

duction d'un manuscrit mexicain (1) dont il n'était point arrivé, à ma connaissance, un seul exemplaire à Paris, et que je n'avais vu cité dans aucun écrit de paléographie américaine. C'est une peinture du genre de celles dont parle Humboldt, « servant de pièces de procès, et dont l'usage s'est conservé dans les tribunaux Espagnols longtemps après la conquête ». Les naturels, ne pouvant parler aux juges que par l'organe d'un interprète, regardaient l'emploi des hiéroglyphes comme doublement nécessaire. On en présentait aux différentes cours de justice résidant dans la Nouvelle-Espagne (à la *Real Audiencia,* à la *Sala del Crimen* et au *Juzgado de Indios*), jusqu'au début du XVIIe siècle (2).

Au point de vue de l'étude de la peinture figurative et didactique des Aztèques, la *Pintura del Gobernador de Mexico* ne manque pas d'un certain intérêt. Mais il est indispensable de la distinguer des œuvres proprement dites du génie indigène et

---

(1) *Pintura del Gobernador, Alcades y Regidores de Mexico.* Codice en geroglificos mexicanos y en lengua castellana y azteca, existente en la Biblioteca del Excmo Señor Duque de Osuna. Publicase por vez primera, con la autorizacion competente. Madrid, 1878; in-fol. min. (Tiré à 100 exemplaires.)

(2) Alexandre de Humboldt, *Sites des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique,* édit. de 1869, p. 360.

de la classer parmi les manuscrits dans lesquels le système graphique nahuatl a été plus ou moins profondément altéré sous l'influence de la domination espagnole. Les peintures antérieures à la conquête ont un tout autre aspect ; et plus elles sont anciennes, moins on y rencontre l'emploi des signes phonétiques qui paraissent avoir été surtout en usage depuis l'arrivée des Européens au Nouveau-Monde. Les érudits de Tenochtitlan, en employant quelques signes avec une valeur conventionnelle communément acceptée, à la manière des Chinois et des Égyptiens, avaient surtout l'intention de fournir dans leurs livres des tableaux propres à frapper la vue comme de simples images, et nullement des textes de nature à être lus d'une manière quelconque. Je suis très porté à croire que l'écriture proprement dite a été connue au Mexique à une certaine époque, sans doute au temps où florissait l'empire Toltèque ; mais je crois aussi qu'il faut admettre le système de cette écriture comme absolument distinct de celui des textes didactiques qui nous occupent en ce moment et qui étaient surtout en honneur au siècle du dernier des Montezuma.

La *Pintura del Gobernador de Mexico* renferme un grand nombre de signes conventionnels et de signes phonétiques qu'il serait intéressant de recueillir et de classer méthodiquement. Le catalogue, d'ailleurs fort incomplet, de M. Aubin y gagnerait

quelques additions utiles. Les villes y sont représentées, comme dans la plupart des documents que nous connaissons, par le signe accompagné de figures ou rébus destinés à rappeler leur nom. On y voit joints parfois des attributs espagnols, notamment pour la ville de *Tullan*, où l'artiste ne s'est pas contenté de tracer l'hiéroglyphe *tul* « roseaux », mais a cru devoir y ajouter encore une « corona real ».

Les signes de numération et les signes du calendrier sont généralement les mêmes que ceux que nous rencontrons dans les autres manuscrits mexicains : o marque « l'unité » ; « une vingtaine » ; y figure « une année » que, suivant Carbajal Espinosa (1), on écrivait . Le « mois » est indiqué par le croissant de la lune, auquel on a ajouté une figure de profil .

J'ai vainement essayé de découvrir en Espagne de nouveaux manuscrits peints de l'ancien Mexique. Il faut dire, il est vrai, que les monuments yucatèques d'une importance exceptionnelle que je n'ai pas tardé à rencontrer, documents dont il sera parlé

(1) *Historia de Mexico*, t. I, pl.

plus loin, ont absorbé presque tous mes instants et m'ont empêché de chercher, dans les petites localités de la péninsule, ce que le hasard avait pu y conserver d'intéressant pour mes études.

A Madrid, cependant, j'ai pris rapidement connaissance d'un manuscrit de l'œuvre de Sahagun, dans lequel les évènements historiques sont représentés par de remarquables peintures aztèques.

J'ai trouvé, en outre, une mappe mexicaine, divisée en plusieurs compartiments et sur laquelle on a dessiné à l'encre noire diverses figures de personnages, accompagnées de courtes légendes en mexicain et en lettres espagnoles. Cette mappe, d'un intérêt d'ailleurs fort secondaire, est conservée au Musée d'Artillerie.

Aux Archives Royales de Simancas, on n'a gardé que quelques rares pièces espagnoles concernant le Mexique ; et tous les autres documents relatifs à ce pays ont été transportés aux Archives des Indes, à Séville. J'ai découvert non sans peine, dans ce dernier grand dépôt national, quelques peintures mexicaines de l'époque de la conquête, peintures dont il m'a été donné de prendre copie. Elles m'ont paru d'un certain intérêt pour l'histoire de la construction des cartes géographiques et des plans chez les indigènes de la Nouvelle-Espagne.

Les cartes géographiques des anciens Aztéques sont d'un caractère essentiellement primitif ; elles

ne sont cependant guère inférieures à celles qu faisaient, il n'y a pas longtemps encore, les Chinoi et les Japonais. On en pourra juger par le fac similé que j'ai fait paraître d'une de ces cartes (1) Les localités qui y sont marquées à l'aide de l figure déterminative mentionnée plus haut et leur nom est noté au moyen d'hiéroglyphe ou signes de rébus, peints d'ordinaire à l'inté rieur du déterminatif et exceptionnellement au dessus de son extrémité supérieure. Les rochers y sont dessinés tant bien que mal d'après nature, e les rivières, de couleur bleue, y sont figurées ave l'image qui est une abréviation de l'hiéro glyphe *atl* « eau ». On y fait en outr usage du signe didactique *atli* « ch min » représentant des « traces de pied », pou indiquer les routes.

Il serait fort utile de dresser un catalogu général des signes géographiques qui figurent de l sorte dans les manuscrits Mexicains, et notammen la liste des signes phonétiques employés pou exprimer le nom des localités. J'ai commencé

(1) Dans l'édition originale du présent Rapport (Paris, 188 in-4°). — Voy. la planche en face de la p. 14.



Rosny, phot.

Heliogr. Dujardin.

e Dios de la Rada.

catalogue, il y a déjà bien des années ; mais il me resterait encore, pour le compléter, de longues recherches que je ne puis faire en ce moment, mon attention étant concentrée sur les documents écrits de l'Amérique Centrale.

II. — AMÉRIQUE CENTRALE

Dès mon arrivée à Madrid, j'ai été visiter le *Museó Arqueologico* qui, d'après mes informations, s'était rendu acquéreur d'un important manuscrit katounique dont la vente avait été proposée, il y a plusieurs années, au gouvernement français. Le conservateur de ce musée, Don Juan de Dios de la Rada y Delgado voulut bien m'accueillir de la manière la plus gracieuse et mettre sous mes yeux tout ce que le grand établissement confié à ses soins possédait de monuments pour l'étude de l'Amérique pré-colombienne.

Ces monuments comprennent un certain nombre de sculptures antiques et le manuscrit qui m'avait surtout engagé à entreprendre un voyage scientifique en Espagne.

Parmi les sculptures provenant de l'Amérique Centrale, il en est plusieurs qui m'ont paru d'un intérêt quelque peu exceptionnel. Les sculptures ne sont pas rares au Yucatan, et l'archéologue est à peu près sûr d'en découvrir de nouvelles, quelle que soit la partie de la région isthmique où il veuille

faire des fouilles. Néanmoins, ces vieux monuments de l'art indigène de l'Amérique Centrale sont encore fort mal connus en Europe, et ceux qui présentent des inscriptions n'ont pas été copiés dans les conditions voulues pour servir au progrès de la paléographie. J'ai donc été charmé de rencontrer à Madrid, non seulement de beaux spécimens de l'art plastique maya, mais encore des katouns taillés dans la pierre et arrachés sans doute à quelques vieilles inscriptions yucatèques.

Au point de vue artistique, la pièce capitale du Musée Archéologique est certainement une sorte de stèle que j'ai photographiée et dont on verra ci-joint la reproduction héliographique (1). Dans l'état encore si rudimentaire de nos connaissances, il serait sans doute difficile de déterminer d'une façon précise le sujet qu'elle représente.

Le personnage qu'on y voit figurer est tout d'abord remarquable par ce type fortement caractéristique qu'on retrouve non seulement sur les monuments du Mexique et de l'Amérique Centrale, mais encore dans les portraits d'Indiens que nous possédons en Europe.

A cette occasion, il me paraît utile de faire observer que l'on rencontre, dans les sculptures du

---

(1) Voy. plus loin, PLANCHE 2.

Yucatan, deux types aussi différents que possible. Le premier, le type dit Aztèque, (FIG. 1) dont le



FIG. 1. — Type Yucatèque, d'après le monument de la Croix, à Palenqué.



FIG. 2. — Type Yucatèque, d'après un monument de Copan.

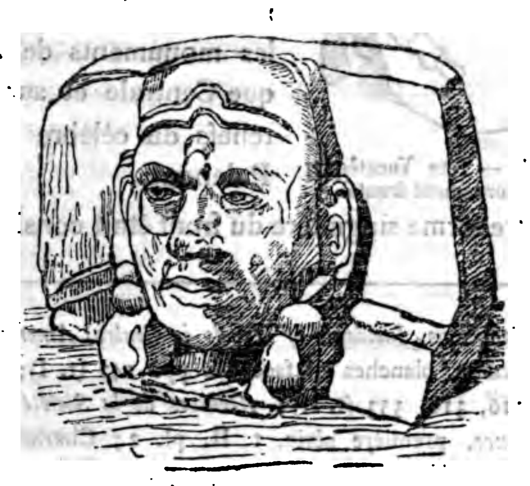


FIG. 3. — Type Yucatèque, d'après une sculpture de Copan.

principal caractère est la forme arquée du nez, qui

ne décrit qu'une courbe sans solution de continuité avec le front et qui paraît se rapporter à une race dolicocéphale (1); le second (FIG. 2 et 3), qui se distingue par la forme ronde du visage, le nez large et un peu épaté, les pommettes saillantes, et que je serais tenté d'attribuer à une race brachicéphale, formant une couche antérieure de la population isthmique (2).

Sur la stèle qui nous occupe, le personnage appartient évidemment au premier de ces deux types, au type dit « Aztèque ». Ses traits, et même son costume, rappellent d'autres personnages que l'on rencontre sur les monuments de l'Amérique Centrale et sur les bas-reliefs du célèbre palais de Palenqué.



FIG. 4. — Tête Yucatèque, avec ornement frontal.

Cette forme singulière du front était considérée par

(1) Stephens, *Incidents of travels in Central America, Chiapas and Yucatan*, planches en face des pp. 142 (t. I); 311, 314, 315, 316, 318, 353 (t. II); *Archives de la Société Américaine de France*, première série, t. II, pl. 2; Charles Rau, *The Palenque Tablet*, Washington, 1879, pl.

(2) Stephens, *Incidents of travels*, pl. en face des pp. 96, 138, 140 (peut-être y a-t-il ici un troisième type en apparence su-

les artistes indigènes comme l'idéal de la beauté (1) : et indiquait probablement les classes supérieures du pays. On arrivait à l'obtenir à l'aide de déformations artificielles du crâne, qui finissaient par devenir naturelles après un certain nombre de générations. Cependant, comme ces déformations n'étaient pas suffisantes pour satisfaire à la mode, on y suppléait par un ornement qui était appliqué sur la partie supérieure du nez, ornement que l'on retrouve sur diverses sculptures yucatèques, entre autres sur la seconde tablette du palais de Palenqué (FIG, 4).

Le personnage de la stèle de Madrid porte une coiffure ornée de longues plumes, telles qu'on en voit représentées sur les images d'une foule de divinités ou de héros, dans les manuscrits peints de l'ancien Mexique. Le mode d'attache de ces plumes est identiquement le même que nous retrouvons sur un des bas-reliefs de stuc du temple de Palenqué (2). Un double ornement est suspendu à son oreille ; un collier de grosses perles entoure son cou. La partie supérieure de son corps paraît nue, bien que l'ornement qui figure autour de ses mains puisse

---

périeur aux deux autres), 143, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 158 (tome I).

(1) Bancroft, *The native Races of the Pacific states of North America*, t. IV, p. 304.

(2) Stephens, *Incidents of travels*, t. II, p. 311, pl.

laisser supposer qu'il est recouvert d'un vêtement collant (1). De sa ceinture pend un petit tablier (2), sorte de κοιλιοδεσμος, terminé par une longue frange qui reparaît également à l'extrémité inférieure d'une culotte arrêtée peu après le genou. Assis sur un socle orné de figures katouniques, une de ses jambes est repliée sur elle-même, tandis que l'autre est pendante et touche à la terre. Une de ses mains est appuyée sur son pied, tandis que l'autre, élevée au niveau de sa tête, supporte le « serpent sacré » (maya : *can*).

Il est peu aisé de se rendre compte des images katouniques qui ornent le siège du personnage. On ne peut se dispenser de reconnaître toutefois, dans celle qui occupe toute la partie centrale, le signe *tsom* « mamelle », tracé communément de profil

(1) La présence de ce vêtement est très douteuse. Diego de Landa semble dire qu'ils ne portaient guère que des manteaux larges et carrés (mantos largos y quodradas), noués sur les épaules. « Suivant d'autres auteurs, dit l'abbé Brasseur, ils auraient eu quelquefois des vêtements plus complets et de plus de luxe ». (*Relation*, p. 117, n.).

(2) Ce petit tablier était formé avec leur ceinture qu'ils faisaient tourner plusieurs fois autour de leurs reins, et dont les extrémités pendaient l'une par devant et l'autre par derrière. Ces extrémités étaient travaillées avec beaucoup d'art par les femmes yucatèques qui les ornaient de broderie et de plumes. (*Relation*, p. 117).

sous la forme . Ce signe, on le sait, prononcé *imix*, est également un des caractères du cycle maya et celui avec lequel commençait, suivant Diégo de Landa, la supputation des années.

Si j'avais à émettre une hypothèse, je me hasarderais peut-être à voir, dans le personnage de la stèle de Madrid, une représentation de Cuculkan, caractérisée par la présence du serpent (1), ou bien j'y verrais la figure d'un des disciples ou d'un des prêtres de ce grand instituteur. Je crois néanmoins qu'une telle hypothèse serait prématurée.

Le type « aztèque » du Yucatan, dont j'ai parlé tout à l'heure, apparait encore d'une manière plus frappante dans une autre sculpture du Musée Archéologique que j'ai reproduite par la photographie. Cette représentation plastique me semble être la meilleure de toutes celles que nous connaissons jusqu'à présent, parce qu'elle nous fournit le type indien dans toute sa vérité et sans que l'artiste ait voulu l'idéaliser, comme il l'a fait sur les monuments religieux de Palenqué et ailleurs. La courbure du front et du nez n'est pas absolument

(1) On sait que le nom de *Cuculkan* signifie, comme celui du *Quetzalcoatl* mexicain, « Serpent à plumes ». (Voy., à ce sujet, mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, édit. in-fol., p. 37).

régulière et sans solution de continuité : on y remarque, au contraire, une dépression cachée par l'ornement frontal dans la stèle que j'ai décrite. La bouche est, en outre, moins grande que dans les autres sculptures de l'Amérique Centrale, et les lèvres y sont également un peu moins épaisses. L'oreille, assez petite, est d'un dessin plus vrai et plus naturel. La conformation du crâne dénote une altération artificielle du système osseux (1).

Le *Museo Arqueologico* possède un certain nombre de katouns sculptés dans la pierre, séparés les uns des autres et de dimensions différentes. Je les ai tous photographiés ; mais il m'a semblé nécessaire de n'en donner que quelques-uns, dans ce Rapport, à titre de spécimen. Ces katouns ne paraissent pas être des fragments détachés d'une inscription monolithe, mais bien des groupes de signes sculptés isolément ; ce qui ne veut pas dire que chacun d'eux formait une inscription complète. Il était facile de les rapprocher de façon à former un texte continu, tout comme on rapproche des moellons taillés sépa-

(1) Les anciens Yucatèques avaient l'habitude de déformer le crâne de leurs enfants, en le serrant fortement entre deux planchettes, quelques jours après leur naissance ; de telle sorte que la tête restait pour toujours aplatie, suivant la mode du pays. (Voy. notamment Diego de Landa, *Relation des choses du Yucatan*, édit. de Brasseur, pp. 115 et 181).



SCULPTURE ET KATOUNS YUCATÉQUES

ent pour construire une muraille. Nous savons
illeurs qu'à certaines époques les anciens
yas ajoutaient chaque année un nouveau
oun commémoratif à des monuments élevés
ns un intérêt religieux ou historique (1). Les
ouns du Musée de Madrid ont assez probable-
nt servi à un tel usage.

Je n'essaierai point d'interpréter ici aucun de ces
oupes katouniques. A plusieurs reprises, j'ai exposé
raisons qui m'avaient obligé à aborder l'interpré-
ion de l'écriture sacrée du Yucatan, en com-
nçant par celle des signes hiératiques des ma-
scrits, bien que ces derniers ne soient qu'une
ération plus ou moins défectueuse des caractères
roglyphiques. Nous manquions jusqu'à présent de
pies fidèles des inscriptions, tandis que nous
ions sous la main la reproduction exacte des rares
nuscrits échappés à la destruction. On verra,
ns la suite de ce Rapport, que la situation des
léographes tend à s'améliorer de jour en jour, et
e j'ai eu pour ma part la bonne fortune de
couvrir quelques inscriptions inconnues dont je
blie des copies photographiques, c'est-à-dire des
pies d'une exactitude incontestable (*Quis audet,
sole, dicere falsum?*) Lorsque le nombre des
tes hiéroglyphiques mayas, reproduits d'une ma-

(1) Lizana, cité par Brasseur, *Manuscrit Troano*, t. II, p. 267.

nière sûre, sera un peu plus considérable, il y aura lieu de réprendre en sous-œuvre le problème dont je me suis occupé, et d'essayer d'élargir ainsi le champ de nos connaissances paléographiques. L'application de cette méthode, toutefois, sera encore fort difficile pour ne pas dire absolument impossible ; et, je crois prudent aujourd'hui de s'attacher surtout à l'étude des manuscrits hiératiques.

Je ne me permettrai donc qu'une seule remarque qui m'est suggérée par l'examen du petit nombre de textes hiéroglyphiques dont j'ai pu prendre connaissance. En tête de plusieurs de ces textes, figure un groupe de signes, suivi du caractère *ahau*, donné le plus souvent sous une forme allongée . Par la position constante de ce signe dans les exemples qui m'ont frappé (1), je suis tenté de lui affecter la valeur de « roi », qui est d'ailleurs celle du mot maya *ahau*, et de considérer le groupe qui précède comme la désignation particulière ou le nom du « roi » en

---

(1) Voy. la Tablette Baud-Leemans, dans la *Revue Orientale et Américaine*, seconde série, t. I, pl. x ; l'inscription du monument de la Croix, dans Rau, *The Palenque Tablet*, pl.; les sculptures de Bernoulli, à la fin de ce Rapport, etc.

l'honneur et sous le règne duquel a été érigé le monument. Le katoun du Musée Archéologique, dont j'ai donné la reproduction (1), pourrait bien de la sorte représenter un nom de roi. Je ne donne point cette explication comme définitivement établie, et je crois nécessaire de la soumettre au plus sévère contrôle ; car je tiens essentiellement à distinguer les acquisitions certaines que j'ai accomplies, de celles qui sont probables, mais qu'on ne doit admettre que jusqu'à plus ample informé. L'interprétation que je propose des groupes terminés par le signe *ahau* me paraît vraisemblable ; je ne la donne point comme acquise à la science paléographique américaine.

J'ai maintenant à rendre compte du résultat le plus considérable obtenu pendant mon séjour en Espagne. Je veux parler de la reproduction que j'ai faite et de l'étude que j'ai entreprise du grand et magnifique manuscrit hiératique auquel j'ai donné le nom de *Codex Cortesianus*.

Lorsque j'eus l'honneur de communiquer, en 1875, au Congrès international des Américanistes réuni à Nancy, un résumé de mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, je ne connaissais que trois manuscrits katouniques. J'avais cependant appris l'existence

(1) Planche III, fig. d.

d'un quatrième document de ce genre ; mais je ne possédais aucune donnée à son sujet. Pendant l'impression de mon Mémoire, on m'informa que l'acquisition de ce document avait été proposée à la Bibliothèque Impériale de Paris ; mais ce grand établissement seientifique n'avait pas jugé à propos de l'acquérir, en raison du très haut prix qu'en demandait le propriétaire. Deux feuillets de l'original avaient été photographiés et envoyés en France comme spécimens du volume qu'on voulait vendre. J'ai fait une copie de ces deux feuillets et j'ai publié l'un d'eux, au moyen de la lithographie, dans un de mes ouvrages (1).

Plus tard, j'ai appris que le gouvernement espagnol avait acquis ce fameux manuscrit katounique désigné désormais sous le nom de *Codex Cortesianus*, nom que je lui ai attribué parce qu'il passe pour avoir appartenu à Fernand Cortez. J'ai donc résolu de me rendre en Espagne pour le rechercher, l'étudier, et, si cela était possible, pour en prendre une copie exacte.

Arrivé à Madrid le 8 octobre 1880, vers huit heures du matin, je me suis rendu le jour même au *Museo Arqueológico*, où j'ai eu la bonne fortune de rencontrer le Codex Yucatèque qui avait motivé

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, planche XI.

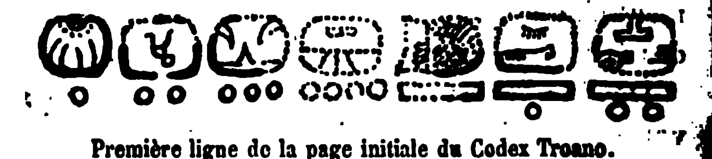
mon voyage dans la péninsule ibérique. Don Juan de Dios de la Rada y Delgado, conservateur de ce Musée, s'empressa de la façon la plus gracieuse de mettre ce précieux document à ma disposition et m'autorisa à en prendre une copie photographique. J'ai commencé immédiatement mon travail ; et, en moins d'un mois, je me suis trouvé en possession de deux séries complètes d'épreuves du *Codex Cortesianus*.

En dehors des heures pendant lesquelles je me trouvais au Musée Archéologique, j'employais mon temps, dans la soirée et dans la nuit, au développement chimique de mes clichés négatifs et à l'étude des épreuves positives qu'ils fournissaient.

Dès le premier jour, je fus frappé par une observation que je me hâtai de communiquer à Don Juan de Dios de la Rada. Cette observation me semblait de nature à jeter une certaine lumière sur les recherches de paléographie yucatèque. En tête du *Codex Cortesianus*, se trouvait un feuillet considéré comme « feuillet initial », mais où je n'hésitai pas un instant à reconnaître la suite d'un texte qui ne se trouvait pas dans le manuscrit (Voy. ci-après Planche VI).

Ma manière de voir à cet égard ne pouvait être l'objet d'aucun doute. D'abord le feuillet en question, s'il était considéré comme feuillet initial du Codex de Madrid, se serait trouvé fixé la tête en

bas par rapport aux autres pages du volume do[nt] la disposition est celle d'un paravent et la mati[ère] identique à celle des manuscrits Yucatèques [qui] nous sont connus. Ensuite, ce feuillet présent[ait] de telles analogies de composition avec le feuillet [dit] « initial » du *Codex Troano*, que je fus amené à [dé]clarer qu'il était purement et simplement la suite, [la] continuation de celui-ci. Or, le feuillet « initial » [du] Manuscrit Troano causait depuis longtemps u[ne] grande perplexité aux américanistes. Ils voyaient en tête une ligne exclusivement composée de signes de jours, au nombre de 7, et se demandaient quel



Première ligne de la page initiale du Codex Troano.

rapport pouvaient avoir ces sept jours avec le cycle Indien dont la base est 13. Cette ligne paraissait d'autant plus énigmatique qu'elle était isolée ; car on ne rencontrait plus, aux feuillets suivants, rien qui puisse être admis comme la suite de ce début supposé d'un calendrier.

La première ligne de la page initiale du *Codex Troano* est en partie effacée ; mais j'ai pu restituer, dans mes études (1), les signes manquant, d'une faço[n]

(1) Voy. mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, édition in-8°, p. 132.



PAGE



Héliog.[ie] Dujardin.

... phot.

FEUILLET EN ÉCRITURE KATOUNIQUE

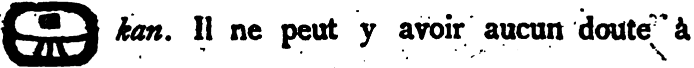
incontestable et incontestée. D'abord les caractères qui y figurent suivent exactement l'ordre des signes de jours indiqué par Diégo de Landa, savoir :

1. — *Kan.*	2. — *Chicchan.*	3. — *Cimi.*
4. — *Manik.*	5. — *Lamat.*	6. — *Muluc.*
7. — *Oc.*	8. — *Chuen.*	9. — *Eb.*
10. — *Ben.*	11. — *Ix.*	12. — *Men.*
13. — *Chib.*	14. — *Caban.*	15. — *Ezanab.*
16. — *Cauac.*	17. — *Ahau.*	18. — *Ymic.*
19. — *Ik.*	20. — *Akbal.*	

Le *Codex Troano*, comme on le voit, débute avec *ymic*, le 18e signe de cette liste de jours ; mais nous savons par Landa que les anciens Mayas faisaient commencer la « computation des jours » par ce même signe *ymic*, de telle sorte que sa présence en tête d'un calendrier n'a rien qui doive surprendre.

Le second signe, en partie conservé, est sans aucun doute le 19e de la série. On aperçoit assez du troisième pour l'identifier avec le 20e du tableau ci-dessus.

Un signe manque complètement ; mais il est facile de reconnaître la place qu'il devait occuper. En suivant la série de Landa, ce signe répond à



kan. Il ne peut y avoir aucun doute à

incontestable et incontestée. D'abord les caractères qui y figurent suivent exactement l'ordre des signes de jours indiqué par Diégo de Landa, savoir :

1. — *Kan.*	2. — *Chicchan.*	3. — *Cimi.*
4. — *Manik.*	5. — *Lamat.*	6. — *Muluc.*
7. — *Oc.*	8. — *Chuen.*	9. — *Eb.*
10. — *Ben.*	11. — *Ix.*	12. — *Men.*
13. — *Chib.*	14. — *Caban.*	15. — *Ezanab.*
16. — *Cauac.*	17. — *Ahau.*	18. — *Ymic.*
19. — *Ik.*	20. — *Akbal.*	

Le *Codex Troano*, comme on le voit, débute avec *ymic*, le 18e signe de cette liste de jours ; mais nous savons par Landa que les anciens Mayas faisaient commencer la « computation des jours » par ce même signe *ymic*, de telle sorte que sa présence en tête d'un calendrier n'a rien qui doive surprendre.

Le second signe, en partie conservé, est sans aucun doute le 19e de la série. On aperçoit assez du troisième pour l'identifier avec le 20e du tableau ci-dessus.

Un signe manque complètement ; mais il est facile de reconnaître la place qu'il devait occuper. En suivant la série de Landa, ce signe répond à *kan*. Il ne peut y avoir aucun doute à

cet égard, puisqu'il reste des traces du 5e chiccan, du 6e cimi, et le 7e manik, à peu près complètement conservé.

Mais ce n'est pas tout. Chacun de ces signes est accompagné d'une figure numérique aujourd'hui bien connue des américanistes (1). o signifie 1, oo 2, ooo 3, oooo 4, une barre signifie 5, une barre plus un rond $5 + 1 = 6$; une barre et deux ronds $5 + 2 = 7$; deux barres $2 \times 5 = 10$; deux barres plus trois ronds $2 \times 5 + 3 = 13$; etc.

A la première ligne du *Codex Troano*, sous le premier signe initial des jours, figure ainsi le chiffre 1 ; — sous le second, le chiffre 2 ; — sous le troisième, le chiffre 3 ; — sous celui qui manque devait se trouver le chiffre 4, puisqu'on voit ensuite la trace évidente du chiffre 5 ; puis le chiffre 6, et enfin le chiffre 7 sous le septième signe de jour.

Eh bien ! que constatons-nous à la première

(1) Voy. mon Mémoire sur la numération dans l'écriture sacrée des anciens Mayas, dans les Mémoires du *Congrès des Américanistes*, Session de Nancy, 1875, t. II, p. 451.

ligne du feuillet « initial » du *Codex Cortesianus*? Absolument la suite du feuillet initial du Codex Troano, savoir :

▭	▭	▭	▭	▭	▭
ooo	oooo	▭	▭	▭	▭
			o	oo	ooo
8	9	10	11	12	13

c'est-à-dire les jours 8, 9, 10, 11, 12, 13 du tableau; et, sous ces signes, les chiffres qui suivent immédiatement ceux du *Codex Troano*.

M. de Tro y Ortolano, propriétaire du manuscrit Troano, a bien voulu apporter son précieux document au Musée Archéologique où il a reconnu, avec M. de la Rada, la justesse de mon observation.

J'ai profité de cette circonstance pour collationner l'édition de Brasseur sur l'original. Sauf de très rares exceptions, elle m'a paru d'une exactitude parfaite. Seulement le regrettable abbé a eu le tort de ne pas faire connaître d'une façon suffisamment claire comment étaient disposés les feuillets qu'il a numérotés avec des * astériques, par rapport aux autres.

Il résulte de ma vérification, que lorsque les feuillets 35 à 1, qui auraient dû être numérotés 1 à 35, ont été lus, il faut renverser le paravent la tête en bas pour retrouver dans leur véritable sens les feuillets numérotés par Brasseur 34* à 1*, et qu'il faut numéroter désormais 1* à 34*. De là

sorte le manuscrit tout entier se lit dans l'ordre du « feuillet initial » et dans celui de la « continuation du feuillet initial » que j'ai trouvé attaché au *Codex Cortesianus*.

Je n'ai pas l'intention de signaler ici toutes les observations que j'ai faites sur le document katounique du *Museo Arqueológico* de Madrid. Ces observations trouveront leur place dans un travail que je me propose de publier après avoir donné la reproduction héliographique de ce précieux document (1). On me permetta cependant de signaler quelques feuillets sur lesquels j'ai constaté une notation continue des signes qui composent le cycle yucatèque.

Ces feuillets, au nombre de six, offrent chacun quatre lignes de caractères cycliques. J'y trouve, encore une fois, la justification de mon système au sujet de la direction des signes de l'écriture maya qui doivent se lire de gauche à droite, et par suite la condamnation du système de mes adversaires qui veulent lire les signes de droite à gauche. On

---

(1) *Codex Cortesianus, Manuscrit hiératique des anciens Indiens de l'Amérique Centrale, conservé au Musée Archéologique de Madrid, photographié et publié pour la première fois avec une Introduction et un Vocabulaire de l'écriture hiératique Yucatèque.* Paris, 1883, un vol. in-4°, imprimé en rouge et en noir et tiré à 85 exemplaires. (Le *Vocabulaire* a été en outre l'objet d'une édition spéciale).

ne pardonnera l'insistance que je mets à constater la justesse de ma doctrine ; car une fausse idée au sujet de la direction des signes d'un texte entraîne une terrible conséquence, à savoir que tous les déchiffrements opérés sous l'empire de cette fausse idée doivent être considéré comme nuls et non avenus.

Les signes de la page en question doivent être nécessairement lus de gauche à droite ; car c'est à gauche de la première ligne que se rencontre *ymix*, signe initial du calendrier dont j'ai parlé tout à l'heure ; et, à l'extrémité droite, il y a des katouns préparés mais non terminés, comme on fait, dans des registres et ailleurs, des tracés à l'avance qu'on utilise ou qu'on n'utilise pas, suivant l'endroit où se termine le travail entrepris.

Quel est maintenant le nombre des signes contenus dans chaque ligne ? — Cinquante-deux, c'est-à-dire juste le nombre des éléments du cycle yucatèque, dont la base 13 est donnée sur les feuillets « initiaux » réunis du *Codex Troano* et du *Codex Cortesianus*.

Ces quatre lignes, lues dans la direction de gauche à droite, représentent donc chacune une période cyclique de cinquante-deux ans ; mais, à l'expiration de cette période, on constate, sur le *Codex Cortesianus*, une interruption dans la suc-

cession des signes. Ces quatre lignes sont cependant combinées d'après un système dont la régularité mathématique est transparente. Elles sont en outre disposées de telle sorte que les quatre signes initiaux *muluk*, *ix*, *cauac*, et *kan*, se trouvent superposés, de façon à former une colonne dans la direction verticale.

En quoi consiste donc la solution de continuité qui existe entre chaque ligne horizontale ? Dans la suppression régulière de treize signes successifs. La première ligne, en effet, est terminée par *eb*. Si on ajoute 13 signes, on arrive à *cimi*, par lequel commence la seconde ligne. Cette seconde ligne est terminée par *caban* : en ajoutant 13 signes on arrive à *chuen*, par lequel commence la troisième ligne. Cette troisième ligne est terminée par *ik* : en ajoutant 13 signes, on arrive à *cib*, par lequel commence la quatrième ligne. Enfin la quatrième ligne est terminée par *manik*; de telle sorte qu'en ajoutant 13

signes, on revient au signe initial de la computation des années *ymiç*.

Or les Mayas, qui n'ignoraient pas que les années étaient d'un peu plus de 365 jours, compensaient la différence par une intercalation d'épagomènes, au sujet desquels les américanistes ne sont pas d'accord. Cette intercalation était de 1 jour tous les 4 ans, suivant les uns, ou de 13 jours après chaque période de 52 ans, suivant les autres.

La lecture du texte que je signale en ce moment me paraît d'une importance exceptionnelle, en ce sens qu'elle nous apporte l'autorité d'un document indien pour l'étude du problème si controversé de la computation des temps dans l'antiquité Yucatèque.

Il reste cependant une difficulté sérieuse à résoudre. Si les signes manquant représentent les jours intercalaires, le cycle qu'on nous donne est de 208 ans, ce qui ne s'accorde pas avec les indications fournies par les auteurs espagnols ; et il faudrait considérer ces signes comme représentant des années pour arriver à constituer le grand cycle de 260 ans (13 périodes de 20 ans) dont parlent Diego de Landa, Cogolludo, etc. (1). Ce n'est pas une

(1) Voy., sur les incertitudes qui règnent à ce sujet, mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, pp. 24-25. — J'ai rappelé, dans cet endroit, que Pio Perez, auquel on doit une étude précieuse à tant d'égards sur le calendrier yucatèque, n'ayant pu trouver de renseigne-

raison, je crois, pour ne point tenir compte d'un fait qui nous est révélé par la littérature des anciens Indiens. Ce fait pourra être discuté, expliqué, éclairci ; on arrivera peut-être même à préciser la nature de la période qu'il représente. En attendant, il existe désormais dans le domaine de la science, où il ne peut manquer de provoquer d'importantes discussions.

Je me propose de terminer ce Rapport par quelques observations sur les critiques qui ont été formulées depuis la publication de mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, tant au sujet des données premières que nous devons à Diego de Landa, qu'à celui de la méthode à suivre pour réaliser de nouveaux progrès dans l'interprétation des textes katouniques. On me permettra néanmoins, avant d'aborder cette discussion, de dire un mot de deux feuillets du *Codex Cortesianus* qui non-seulement sont venus confirmer plusieurs de mes lectures antérieures, mais qui nous fournissent en outre une pièce des plus intéressantes pour la connaissance de l'histoire religieuse de l'ancien Yucatan.

Ces deux feuillets demandent à être présentés synoptiquement, comme je l'ai fait en les reprodui-

---

ments sur la manière dont les Mayas représentaient le 366e jour de nos années bissextiles, avait dû se borner à mentionner le système employé par les Aztèques.

t sur la planche VI-VII ; car il est évident qu'ils nent ensemble un seul et même tableau.

Ce tableau comprend quatre cases, au milieu quelles se trouve une représentation de « l'arbre ré ». Au-dessous figurent deux personnages is sur le sol, et placés en face de katouns, mi lesquels le signe de jour [glyphe] *ik* est répété is fois du côté de droite, et une fois, avec deux tres signes, du côté de gauche. L'image centrale entourée d'une sorte d'encadrement dans lequel a tracé les vingt caractères cycliques du calen- er. Quelques-uns de ces caractères ne seraient ; reconnaissables, si on ne possédait que les nnées de Landa ; mais ils sont désormais faciles ire, car j'ai eu l'occasion de déterminer d'une on certaine la valeur de la plupart d'entre eux ns une publication antérieure (1).

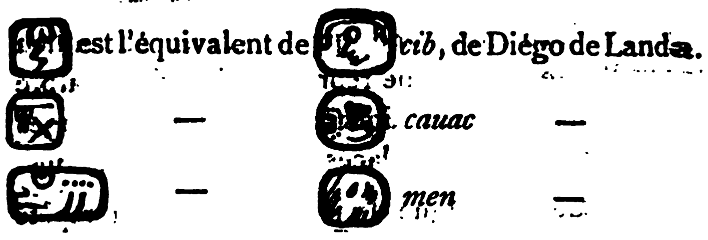
Les caractères dont je m'occupe en ce moment it tracés dans l'ordre ci-après, en commençant r exemple par [glyphe] *muluk*, et en continuant ns la direction de gauche à droite :

2.18.13.17.14.5.1.16.12.8.4.20.15.11.7.19.3.9.10

Cette liste de jours me fournit trois nouvelles

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amé-que Centrale*, p. 17.

variantes de signes qui n'avaient pas été signalées jusqu'à présent :



L'identification de cette dernière variante aura peut-être une importance un peu exceptionnelle, en ce sens qu'elle figure dans plusieurs groupes katouniques non encore interprétés et d'un emploi fréquent dans les textes.

Dans les quatre compartiments du tableau figurent les mêmes signes cycliques, encore en deux séries. Je ne m'y arrêterai pas, n'ayant pas saisi le système de leur composition.

En dehors de ces signes cycliques, on ne rencontre plus d'autres katouns dans le tableau, si ce n'est quatre groupes qui avaient fixé mon attention dès le début de mes études et que j'avais présentés, non sans quelque hésitation, comme servant à noter les Quatre points cardinaux (1).

Je ne considère pas ma première tentative d'interprétation comme définitivement démontrée ; mais il me semble qu'elle acquiert, par l'étude des feuillets

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, 1884, p. 48.

estions du *Codex Cortesianus*, une nouvelle mblance.

quatre groupes katouniques y sont, en effet, és de la manière suivante :









non seulement ces groupes renferment, comme i expliqué (1), plusieurs éléments phoné- des mots mayas connus pour désigner les points cardinaux; mais ils occupent, en la place qui leur est nécessaire dans l'orien- , savoir :

OUEST

SUD NORD

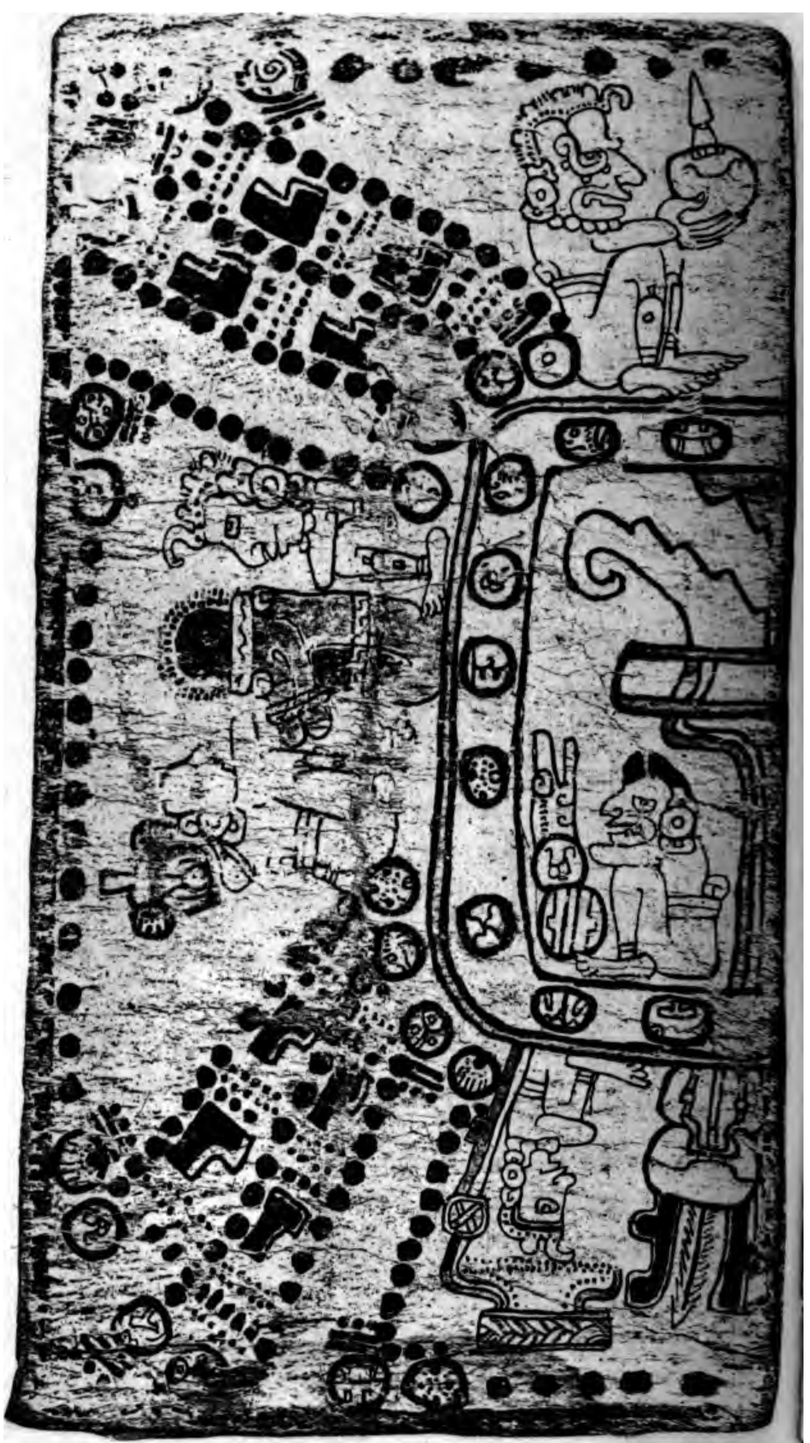
EST

eu l'occasion de dire, dans mon *Essai*, que s attributs caractéristiques des Dieux des points cardinaux (les *Bacab*) se trouvent à côté des groupes katouniques que je si-

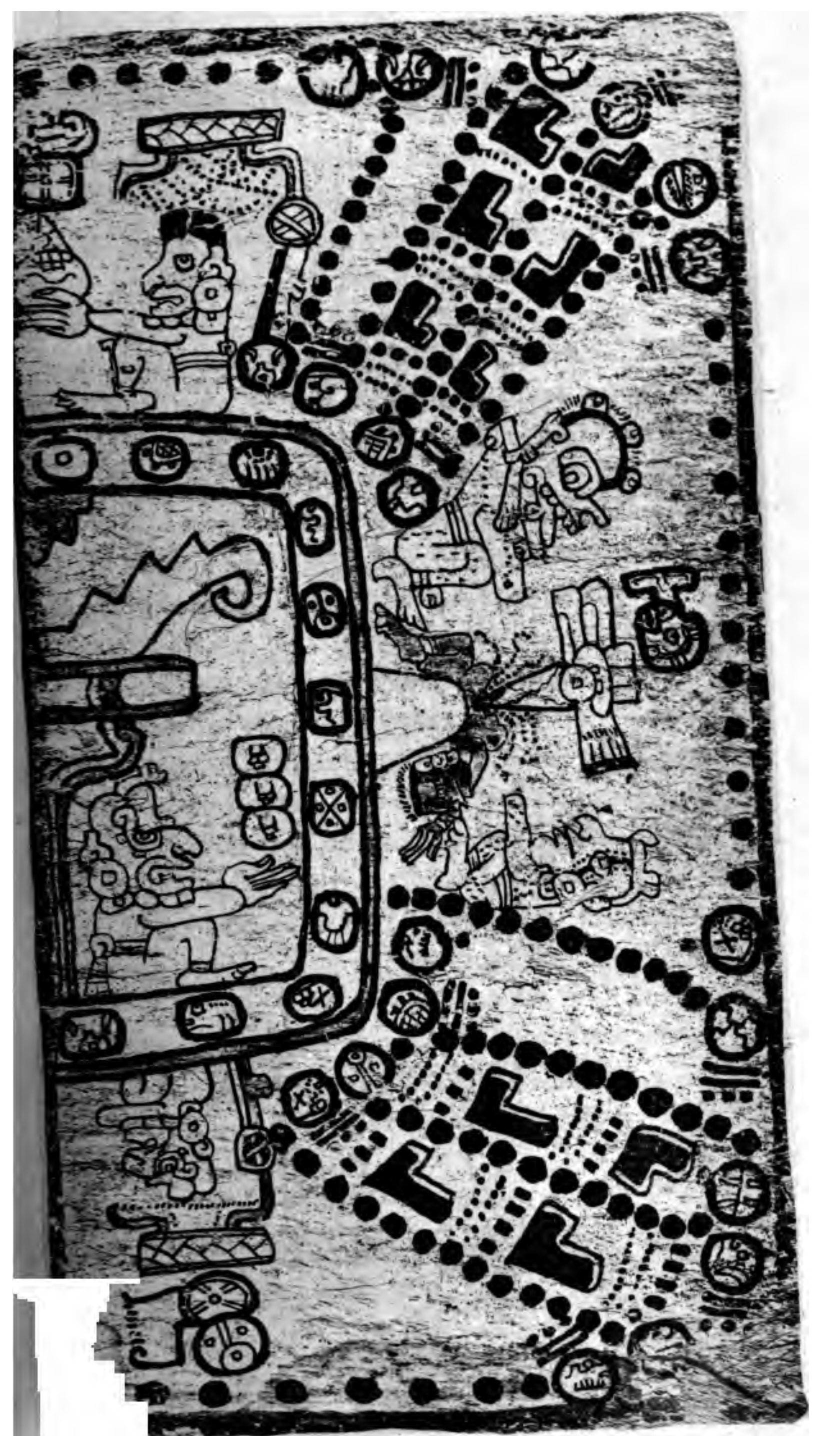
---

ssai *sur le déchiffrement*, loc. sup. cit.

gnale en ce moment, de façon à donner une nouvelle vraisemblance à mon interprétation. Aux feuillets 23, 24, 25 et 26 du *Codex Cortesianus*, où l'on voit reproduits ces mêmes groupes et les attributs dont je viens de parler, l'hiérogrammate a dessiné quatre personnages identiques de figure et de costume. Ces quatre personnages représentent le « Dieu au long nez ». A côté du premier, qui tient en main une torche flamboyante, figure une série de katouns en tête desquels est le signe *kan* (symbole du Sud), et au-dessus un groupe effacé. — A côté du second, qui tient une torche flamboyante renversée, est le signe *muluc* (symbole de l'Est), et au-dessus le groupe que j'ai interprété par Est. — A côté du troisième, qui porte de la main gauche la torche flamboyante renversée et un sceptre (attribut des Bacab), est le signe *ix* (symbole du Nord) et, au-dessus, le groupe que j'ai interprété par Nord. — Enfin, à côté du quatrième qui porte de la main gauche la torche flamboyante renversée et une hache de la main droite, est le signe *cauac* (symbole de l'Ouest), et au-dessus, non point le groupe entier que j'ai interprété par Ouest, mais le premier signe de ce groupe et, en plus, un



Photographié par Rosny.



TESIANUS

Héliog.re Dujardin

animal caractéristique de l'Occident, qui a été identifié avec l'armadille. J'ai quelques doutes au sujet de cet animal, mais son affinité avec le qualificatif de l'Ouest me paraît au moins très probable (1).

Un dernier mot au sujet du groupe auquel j'attribue la valeur de « Nord », groupe qui se compose de deux katouns encore mal connus. Si le travail d'identification des variantes katouniques était plus avancé, — et je soutiens que ce travail est le plus sérieux et le plus opportun que puissent entreprendre aujourd'hui les américanistes paléographes ; — si l'on possédait sur les signes phonétiques de Landa des rapprochements analogues à ceux que j'ai déjà fournis pour les signes cycliques, ces deux katouns (on peut s'en convaincre) auraient une valeur bien établie. Jusque-là nous n'avons pour nous guider que l'opinion de Brasseur de Bourbourg qui se signala parfois par d'excellentes aperceptions, mais qui a eu le tort de ne presque jamais justifier ses hypothèses.

Or, Brasseur donne le signe  pour l'équivalent de la lettre de Landa ; et comme nous

(1) J'ai cité (*Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, p. 35) une représentation certaine de l'*armadille* dans le manuscrit Troano. Cette représentation est surmontée d'une légende, où figure le groupe auquel j'attribue la valeur de « Ouest », mais cette fois avec le signe *cauac* (symbole de l'Occident) dans sa composition.

savons aujourd'hui que l'écriture katounique se composait de signes syllabiques et non point alphabétiques, nous pouvons nous demander si ce second signe n'aurait pas représenté le son *man* ou *min*, dans le mot *Chaman* ou *Chamin* « Nord ». Ce troisième groupe, ayant l'Ouest à gauche et l'Est à droite, occupe la position voulue pour figurer le « Nord » parmi les quatre points cardinaux.

L'étude de la question des Quatre Bacab me paraît de nature à nous fournir des renseignements d'une importance réelle au sujet de la provenance des populations du Nouveau-Monde ; mais je crois qu'avant de pouvoir l'entreprendre d'une manière sûre et féconde, il est indispensable d'augmenter le nombre encore très restreint des matériaux réunis jusqu'à ce jour pour l'élucidation d'un tel problème. Un éminent archéologue espagnol, Don Juan de Dios de la Rada y Delgado, était en possession d'une copie qui avait été faite par lui, je crois, d'une ancienne peinture figurative mexicaine relative à quatre migrations supposées originelles qui auraient accompli l'œuvre du peuplement primitif de l'Amérique. L'une de ces migrations aurait eu pour point de départ le Pôle Nord. Je ne sais malheureusement pas ce qu'est devenue cette curieuse copie à la suite du décès de ce savant américaniste qui avait bien voulu la mettre sous mes yeux, lors de mon séjour à Madrid, en 1880.

Ainsi que je l'ai annoncé plus haut, je terminerai ce Rapport par quelques observations sur les critiques soulevées dans ces derniers temps au sujet du déchiffrement de l'écriture katounique.

Après avoir fondé sur les indices de Landa les plus brillantes espérances, on a vu surgir, au sein de l'américanisme, des doctrines qui, si elles étaient admises par l'érudition, auraient pour résultat d'arrêter bientôt tout progrès dans le champ de nos études. Il est de mon devoir de faire connaître ma pensée à leur égard.

Tandis que les adhérents de l'abbé Brasseur de Bourbourg considéraient l'alphabet et les indications de Diego de Landa comme la clef du déchiffrement de l'écriture katounique, je n'ai pas hésité, tout d'abord, à n'accepter cette clef qu'avec de grandes réserves; et, dans mes correspondances avec les américanistes ou dans les réunions de la Société Américaine de France, j'ai maintes fois déclaré qu'on faisait fausse route en voulant essayer de lire les textes hiératiques mayas d'après le système du célèbre prélat espagnol.

Il ne résulte pas de cette remarque que la *Relacion de la cosas de Yucatan* ne doive pas être considérée comme une ressource précieuse pour nos études, — je dirai plus, comme le premier instrument applicable au déchiffrement de l'écriture de l'Amérique Centrale. Et je m'étonne qu'un savant

aussi laborieux que M. Philipp Valentini, de New-York, ait jugé opportun de faire appel au doute si facile à provoquer dans l'esprit des gens incompétents, en publiant un article dont le titre, « l'Alphabet de Landa, une fabrication espagnole (1) », est de nature à égarer les idées des personnes étrangères aux recherches de paléographie américaine. Or, M. Valentini prétend qu'il n'y a pas un auteur sérieux dans toute la littérature de la conquête qui ait manqué de signaler ce fait significatif, à savoir que les natifs, quoique très avancés dans toute sorte d'arts, étaient néanmoins ignorants de *l'écriture alphabétique*.

Je crois avoir démontré moi-même que l'écriture katounique n'était pas une « écriture alphabétique » (2). Je suis donc, sur ce point, complètement de l'avis de M. Valentini ; mais le savant américaniste a cru devoir aller plus loin, et c'est à partir de ce moment que je cesse d'être d'accord avec lui.

Il est bien certain que lorsque l'évêque de Mérida

(1) *The Landa Alphabet, a Spanish fabrication*, by Philipp J.-J. Valentini, Ph. D. Worcester, Mass., 1880, broch. in-8 de 35 p. (Extrait des *Proceedings of the American Antiquarian Society*, april 28, 1880). — Voy. également, sur ce travail, le *Worcester Evening Gazette* du 29 avril 1880.

(2) Dans mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, pass.

nous donne son alphabet katounique, il nous met en présence d'une œuvre qui n'est pas à proprement parler celle des anciens Indiens du Yucatan, d'une œuvre à laquelle ont certainement collaboré les missionnaires de l'Évangile au Nouveau-Monde. Résulte-t-il de là que tout soit d'invention européenne dans les données de Landa ? L'étude minutieuse des textes ne permet pas d'aboutir à une conclusion aussi radicale et les mots déchiffrés jusqu'à ce jour montrent, dans l'écriture katounique, l'emploi fréquent des signes figuratifs employés avec une valeur phonétique, mais non alphabétique. Les remarquables essais de M. Valentini pour expliquer ce que peuvent représenter les signes donnés comme alphabétiques par Landa, loin d'exclure l'idée de leur emploi comme indicateurs de sons, amènent au contraire à la conclusion opposée et fournissent d'excellents arguments pour établir que les anciens Mayas employaient tantôt leurs caractères pour exprimer des idées et tantôt pour noter les mots du langage oral.

M. Valentini va jusqu'à formuler des doutes sur l'origine authentique du manuscrit de Landa conservé à la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire, à Madrid. Il est certain que son laborieux éditeur, Brasseur de Bourbourg, a négligé de fournir à son égard bien des détails précis que l'érudition était en droit de désirer; mais il est facile de

suppléer à cette lacune, et le précieux document est mis libéralement à la disposition de tous les savants qui ont intérêt à en prendre connaissance. Je l'ai eu moi-même plusieurs jours entre les mains, et je ne puis adopter aucun des scrupules de M. Valentini au sujet de l'honnêteté de la découverte du regrettable américaniste français.

Un autre savant distingué des États-Unis, M. Charles Rau, a cru devoir se montrer tout d'abord un peu sceptique au sujet des déchiffrements de l'écriture katounique basés sur les données de Landa ; et je regrette qu'il ait énoncé, au début de ses études, des jugements peut-être prématurés sur des questions de paléographie aussi délicates que celles qui nous occupent. Le savant secrétaire de la *Smithsonian Institution* n'a pas tardé à reconnaître de quel côté était la vraie voie pour aboutir à des résultats sérieux et durables. Ses récents travaux en sont la preuve ; et c'est en persévérant dans la méthode qu'il a adoptée depuis ces derniers temps, qu'il acquerra l'honneur d'avoir été l'un des premiers pionniers du déchiffrement de l'écriture *hiéroglyphique* de l'Amérique Centrale.

Il est temps que les américanistes autorisés se prononcent hautement, après mûr examen et en pleine connaissance de cause, sur la valeur des tentatives faites pour l'interprétation des textes Yucatèques. Il ne s'agit plus désormais d'énoncer

de vagues critiques sur les systèmes de l'écriture katounique, ni de citer, avec un scepticisme non justifié ou avec une bienveillance insouciante, les travaux bons ou mauvais publiés sur la matière. Les spécialistes n'ont pas le droit de se maintenir dans les généralités que le grand public peut apprécier plus ou moins favorablement, mais qui ne font pas avancer la science d'un seul pas. L'honnêteté leur impose de se prononcer sans ambage et en justifiant leur opinion, sur la solidité de chacune des doctrines soumises à leur examen.

En ce qui me concerne, je leur demande donc de se prononcer sur les questions suivantes :

1. Ai-je indiqué oui ou non le véritable sens dans lequel doivent se lire les textes katouniques ?

2. Les variantes que j'ai données des signes de jours sont-elles contestables ?

3. La valeur que j'ai attribuée à un certain nombre de caractères figuratifs Yucatèques est-elle positive ?

4. Suis-je dans le vrai au sujet des déterminatifs spécifiques et de la polyphonie ?

5. Les mots hiératiques que j'ai déchiffrés sont-ils tous ou en partie déchiffrés avec exactitude ?

Je crois avoir publié le résultat de mes recherches d'une façon assez claire, assez précise, pour qu'il soit facile de critiquer chaque fait en particulier et de formuler un jugement général sur la

méthode que j'ai suivie (1). Du moment où le petit nombre d'érudits qui font autorité dans l'américanisme se seront prononcés de la sorte, il sera facile de dresser l'inventaire des progrès réalisés; et je ne doute pas que dès lors les travailleurs ne deviennent de plus en plus nombreux, malgré la désespérante aridité du vaste champ livré aux investigations pré-colombiennes.

Je m'engage, pour ma part, à faire connaître en toute sincérité ma manière de voir sur tous les essais sérieux dont il me sera donné de prendre connaissance.

---

(1) Parmi les plus éminents archéologues de notre époque qui ont bien voulu se prononcer favorablement sur la méthode que j'ai adoptée pour le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale, je suis heureux de pouvoir citer les noms de MM. Adrien de Longpérier, Alfred Maury, Jules Oppert, François Lenormant, César Daly, Maspero, Aubin, Dr Fœrstemann (de Dresde), Lepsius (de Berlin), Schliemann, Harlez (de Louvain), Don Juan de Dios de la Rada (de Madrid), Limantour (de Mexico), John T. Short (de Columbus), etc., etc.

III

LE MONUMENT DE BERNOULLI

L'impression du Rapport qui précède a été interrompue par suite d'un voyage scientifique que j'ai été appelé à entreprendre aux mois d'août à novembre 1881, dans la région de Carpathes et de la mer Noire. A mon retour à Vienne, j'ai résolu de passer par Dresde afin de prendre connaissance d'une nouvelle édition du célèbre manuscrit yucatèque conservé à la Bibliothèque Royale de cette ville. Cette édition, faite avec un soin digne des plus grands éloges par l'éminent docteur Fœrstmann (1), a mis un instrument d'étude d'une valeur inappréciable entre les mains des américanistes réduits jus-

(1) *Die Mayahandschrift der kœniglichen œffentlichen Bibliothek zu Dresden*, herausgegeben von Prof. Dr E. Fœrstmann. Mit 74 Tafeln in Chromo-Lichtdruck. Leipzig, 1880, in-4. — Voy. sur cette publication, *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1880, p. 2866.

qu'alors à étudier le *Codex Troano* (1) et les photographies du *Codex Peresianus* (2) publiées par ordre de Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique sous le dernier empire et l'un des hommes qui ont su protéger avec le plus de libéralité et d'intelligence les recherches archéologiques relatives à l'Amérique pré-colombienne.

Mon savant ami, M. le Dr Meyer, directeur du Musée Anthropologique et Ethnographique de Dresde, voulut bien m'informer, pendant mon séjour dans cette capitale, qu'un autre monument katounique d'une valeur exceptionnelle avait été déposé au Musée Ethnographique de Bâle. Il n'en fallut pas davantage pour m'engager à me rendre en Suisse, après avoir été visiter à Darmstadt la riche et précieuse collection de M. Philipp Becker, membre de la Société Américaine de France.

A mon arrivée à Bâle, M. le Dr Louis Sieber, conservateur de la Bibliothèque publique, et peu après M. le Dr Bernoulli, directeur du Musée,

---

(1) *Manuscrit Troano. Études sur le système graphique et la langue des Mayas*, par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Paris, Imprimerie Impériale, 1869 ; deux vol. grand in-4.

(2) *Manuscrit dit Mexicain N° 2 de la Bibliothèque Impériale*, photographié par ordre de S. E. M. Duruy, ministre de l'Instruction publique. Paris, 1864 ; in-fol.

voulurent bien me faciliter de la façon la plus aimable les moyens d'examiner et ensuite de reproduire dans son ensemble par la photographie les importantes inscriptions qui avaient motivé le changement de mon itinéraire.

Cette inscription que j'ai appelée *Bas-relief Yucatèque de Bernoulli*, du nom du jeune et regretté savant (1) auquel la science en doit la possession, se compose de treize pièces de panneaux sculptés en bois de Campêche (2), mesurant 1 mètre 80 centimètres de hauteur (3). Découverte à Tikal (4),

---

(1) Une notice sur la vie et les travaux du Dr Bernoulli, décédé à San-Francisco, Californie, le 18 mai 1878, a été insérée dans les *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft*, de Bâle, t. VI, p. 710.

(2) Mes connaissances insuffisantes en botanique ne m'ont pas permis de reconnaître par moi-même sur quel bois étaient sculptés les Bas-reliefs de Bernoulli. Un des amis de M. le Dr Sieber, que ce savant a bien voulu consulter à ce sujet, croit qu'il faut y voir du bois de Cedrela odorata ; une autre personne pense que c'est du bois de Campêche ou du bois de Fer. (Dr Sieber, *Lettre à M. Léon de Rosny*, en date du 28 avril 1882, Msc.).

(3) Voy. les PLANCHES VIII, IX, X, XI et XII jointes à ce Rapport. Pour faciliter les citations, j'ai cru devoir désigner par des lettres (*a* à *j*) les principaux fragments de cette grande sculpture.

(4) *Tikal* est situé au nord-est du lac Peten, dans le Guatémala. Les ruines de cette ville, où l'on rencontre de nombreux

dans la case d'un Indien qui consentit, non sans de grandes difficultés, à s'en dessaisir, elle est arrivée à Bâle en 1878 et offerte au Musée Ethnographique de cette ville, le 24 janvier 1879.

Le panneau principal (1) nous donne la représentation d'un roi portant un vêtement couvert de riches insignes et tenant à la main une longue lance en guise de sceptre. Ainsi que nous en voyons de nombreux exemples dans les sculptures de l'Amérique Centrale, la couronne de ce personnage laisse apercevoir plusieurs têtes ou masques superposés. La figure de profil du roi, œuvre remarquable de la statuaire Yucatèque, offre un beau type de la race indienne de la région isthmique, type qui rappelle, par la pureté du dessin, les têtes également de profil des monuments de l'antique Égypte.

Les autres panneaux ne sont parvenus en Europe que d'une façon fragmentaire et incomplète. On y reconnaît cependant, outre plusieurs petites figurines

---

restes de monuments sculptés, sont disséminées sur une étendue de plus d'une lieue. Signalées par les indigènes du pays, elles ont été révélées à la science européenne, en 1848, par le professeur Ambrosio Tut et par le colonel Modesto Mendez. (Voy. *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, 1853, t. I, part. 3, p. 162).

(1) PLANCHE VIII-IX.

ornementales, le profil de deux grands personnages (1), dont le premier est assis et tient dans la main des offrandes, tandis que le second, quand le bas-relief était intact, devait figurer sans doute un guerrier debout de toute la hauteur du monument.

Ce précieux bas-relief, unique en son genre, du moins jusqu'à ce jour, est non-seulement d'un haut intérêt pour l'étude de l'art antique du Yucatan, dont il nous présente à coup sûr un des plus parfaits spécimens connus, mais il a encore une valeur exceptionnelle pour les américanistes, en ce sens qu'il soumet à leurs investigations *quatre textes écrits en caractères hiéroglyphiques.*

Les inscriptions du genre de celles qu'on rencontre sur les Bas-reliefs de Bernoulli ne sont certainement pas rares dans la région isthmique ; mais, jusque dans ces derniers temps, nous n'en avions aucune copie d'une façon assez exacte pour servir aux tentatives de déchiffrement (2). La

---

(1) PLANCHE XII, fragm. *i* et *j*.

(2) Les reproductions d'anciennes inscriptions yucatèques que possédaient jusque dans ces derniers temps les américanistes, sont les suivantes : Inscriptions de Palenqué, dans les *Incidents of travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, by John-L. Stephens (12th edit., New-York, 1850) ; deux vol. in-8. — Inscriptions du Temple de la Croix à Palenqué, d'après les dessins de Waldeck, dans les *Archives de la Société Améri-*

première reproduction d'une exactitude incontestable, celle de la Tablette de Palenqué, est due à M. le Dr Charles Rau, qui l'a fait paraître sous les auspices de l'Institution Smithsonienne de Washington (1). La seconde, je crois, est celle que j'offre ici aux amis des antiquités américaines.

J'ai fait connaître les raisons pour lesquelles je ne croyais pas devoir encore tenter de déchiffrer les signes *hiéroglyphiques* de l'écriture Yucatèque. On me permettra cependant de rappeler une idée que j'ai déjà émise, dans ce Rapport, à propos d'un katoun du Musée Archéologique de Madrid, et suivant laquelle le signe *ahau*, dans sa forme allongée, pourrait bien être le mode de notation graphique du mot « Roi ».

Or, ce signe se rencontre au troisième groupe de la première inscription du panneau principal (Planche VIII-IX, fragm. *a*), comme on le voit figurer au second groupe de l'inscription du mur placé

---

caine de France, t. II, 1864 ; in-8°). — Inscription de Kabah, Yucatan, dans Rosny, *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 178, et *Atlas*, pl. XX. — Inscription de Chichen-Itza, publiée par M. le Dr Augustus Le Plongeon, dans l'*Illustration* du 10 février 1882.

(1) *The Palenque Tablet, in the United States National Museum*, by Charles Rau. Washington-City, 1879 ; gr. in-4°, pl.

derrière l'autel, à la Casa nº 3 de Palenqué (1), puis au début de l'inscription de gauche du monument dit de la Croix, également à Palenqué, puis en tête de la tablette Baud-Leemans (2) en hiéroglyphes linéaires, et encore ailleurs avec les mêmes conditions de place. Je suis tenté de conclure de ces rapprochements que le signe *ahau*, dans ces divers textes, suit immédiatement un katoun qui indique un nom de Roi, et qu'au début de toutes ces inscriptions figure également cette formule :

Sous le règne du Roi..........

Mais, je le répète : de telles hypothèses, quelque vraisemblables qu'elles soient, ne doivent être admises que jusqu'à plus ample informé. Et ce sera seulement lorsque nous posséderons des copies rigoureusement exactes d'un certain nombre d'inscriptions qu'on pourra aborder, avec quelque chance de succès, l'étude de l'écriture *hiéroglyphique* parallèlement avec celle de l'écriture *hiératique*, la seule, jusqu'à ce jour, dont il nous soit possible de comprendre quelques-uns des éléments.

C'est dans cette pensée que j'ai cru faire une

---

(1) Dans Stephens, *Incidents of travel in Central America*, 1850 ; pl.

(2) Dans la *Revue Orientale et Américaine*, seconde série, 1877, p. 255 et suiv.

chose utile, en photographiant moi-même les Bas-reliefs Yucatèques de Bernoulli, et en mettant la reproduction entre les mains des savants désireux de contribuer, par l'étude des monuments originaux, à élargir le champ de nos connaissances relatives au plus remarquable foyer de la civilisation dans l'antiquité Américaine.



hot par Léon de Rosny. c Héliogr. Dujardin.



r Léon de Rosny — Héliogr. Dujardin

d e f

LE BAS-RELIEF YUCATÈQUE DE BERNOULLI



Léon de Rosny — g — h

LE BAS-RELIEF YUCATÉQUE DE BERNOULLI



...arry. Hélingr. Dujardin

BAS-RELIEF YUCATÈQUE DU ...

IV

L'INTERPRÉTATION DES ANCIENS TEXTES MAYAS

A M. LE BARON GUERRIER DE DUMAST.

Au moment où se prépare la grande réunion internationale qui doit avoir lieu sous votre présidence à Nancy, au mois de juillet prochain, dans l'intérêt des études archéologiques américaines, je vous demande la permission de vous entretenir un instant du déchiffrement des plus importantes inscriptions de la civilisation antécolombienne du Nouveau-Monde : je veux parler de celles que notre éminent collègue, M. Aubin, appelle *calculiformes*, et qui sont également connues sous le nom de textes *mayas* ou *yucatèques*.

La Commission Scientifique du Mexique, instituée au Ministère de l'Instruction publique lors de campagne de 1863 et qui s'est éteinte misérablement, s'était flattée d'enrichir la science d'une

masse de documents originaux, écrits soit avec les signes figuratifs des anciens Mexicains, soit avec les caractères sacrés des Indiens de la région isthmique. A la naïve surprise du gouvernement, qui avait envoyé à grands frais des commissaires chargés d'acquérir tous les manuscrits indigènes qu'il serait possible d'obtenir par un moyen quelconque au Mexique, la moisson se réduisit à rien. Rien! c'était peu pour la gloire de la Commission, à laquelle on avait fini par adjoindre M. Aubin, qui possède, à lui seul, plus de manuscrits de ce genre que toutes les bibliothèques impériales et royales du monde réunies ensemble. La fortune ne souriant guère plus à la docte Commission qu'à nos malheureuses armées, on confia à Brasseur de Bourbourg le soin de mettre en lumière ce qu'on possédait en Europe sur cette double branche de la vieille littérature transatlantique. Brasseur se rendit droit à Madrid, et là il *découvrit* bientôt d'importants manuscrits relatifs à la langue et à l'écriture mystérieuse du Yucatan. Au nombre des trouvailles de cet infatigable américaniste, se signalait un livre inédit composé par un religieux franciscain, le P. Diego de Landa (1), qui vécut au Yucatan, où il fut nommé

(1) Publié sous ce titre : *Relation des choses de Yucatan*, de Diego de Landa. Texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet

évêque de Mérida en 1573, et où il mourut en 1579.

Ce brave moine, qui incendia plus de manuscrits yucatèques et détruisit plus de monuments de l'ancien art américain qu'on n'en pourra jamais retrouver, fut cependant un homme de lettres ; et, dans le livre qu'il nous a laissé, il a eu l'heureuse idée de nous parler de l'écriture avec laquelle étaient rédigés ces écrits idolâtres qu'il jetait au feu à cœur-joie. Il a fait plus, il nous a donné une *ébauche* d'alphabet yucatèque (1), de sorte que la découverte de son manuscrit est devenue le point de départ des tentatives de déchiffrement des textes en écriture calculiforme.

---

hiéroglyphique de la langue maya, avec une grammaire et un vocabulaire abrégés français-maya ; précédés d'un essai sur les traces de l'histoire primitive du Mexique et de l'Amérique Centrale, etc., d'après les monuments égyptiens, et de l'histoire primitive de l'Égypte, d'après les monuments américains, par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Paris (Arthus Bertrand), 1864. — In-8°.

(1) Cet alphabet, et l'explication de Diego de Landa ont paru dans les *Archives de la Société Américaine de France*, t. II, p. 244. — Voy. également la Lettre à M. Léon de Rosny, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, dans les *Mémoires de la Société d'Ethnographie*, t. XI, p. 78, et un *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne*, par M. de Charencey, travail dont je trouve la mention dans Brinton, *The Ancient Phonetic Alphabet of Yucatan* (New-York, 1870 ; gr. in-8°).

Brasseur de Bourbourg, qui professait un véritable culte pour l'antiquité américaine, n'hésita pas à voir dans les indications de Diego de Landa, la clef de l'interprétation des monuments énigmatique de l'Amérique Centrale ; et, en 1869, il publia, aux frais de l'État, un ouvrage dans lequel il nous fit connaître les résultats auxquels il croyait être parvenu. Plein d'enthousiasme pour son sujet, Brasseur eut le tort de se laisser aller sans frein au gré de son imagination ; et il ne fut pas longtemps sans être convaincu qu'il était en état de comprendre les manuscrits en question. Je l'ai souvent entendu dire qu'il lisait désormais les livres dits *mayas* avec la même facilité qu'il aurait eu à lire un livre composé en anglais. La science n'a malheureusement pas ratifié ses idées ; et lorsqu'il fit paraître ses élucubrations sur les sources mexicaines de l'histoire primitive de l'Égypte, il n'y eut plus un seul érudit, en tant que je sache, qui voulut prêter la moindre confiance à l'histoire des bouleversements de l'Atlantique dont il trouvait le récit dans les manuscrits calculiformes interprétés par son système.

La science du déchiffrement des *katouns* est donc restée une science de l'avenir, un grave point d'interrogation dans le domaine de nos connaissances historiques, paléographiques et linguistiques.

Est-ce à dire que le grand et somptueux ouvrage de Brasseur n'ait avancé en rien le problème de

ce déchiffrement ? Telle n'est point ma pensée. Brasseur faisait des traductions essentiellement fantaisites; mais il était arrivé à se convaincre qu'il avait découvert la bonne voie et, en s'y engageant loyalement, il n'économisait ni son temps ni sa peine pour explorer le terrain dans tous ses détails. Il en est résulté qu'il a sensiblement débrouillé le chaos des signes calculiformes et qu'il en a dressé, pour la première fois, un catalogue (1) d'une incontestable utilité.

Mais là s'arrête, dans ma pensée, la part du travail de Brasseur que les futurs interprètes des monuments de Palenqué pourront mettre à profit sans péril, dans le cours de leurs investigations. Et sans parler des traductions qu'il nous donne d'un certain nombre de phrases en écriture calculiforme, je ne saurais conseiller à personne de faire usage, sans quelques réserves, de la grammaire et du vocabulaire mayas dont on lui doit la publication dans son grand ouvrage (2).

De la sorte, il faut se demander encore aujourd'hui, par quelle méthode il est possible d'aborder, avec des chances sérieuses de succès, le déchiffre-

(1) Dans le *Manuscrit Troano, Études sur le système graphique et la langue des Mayas*. Paris, Imprimerie Impériale, 1869 ; deux vol. in-4°. (Voy. t. I, p. 201 et suiv.).

(2) *Manuscrit Troano*, t. II.

ment des textes sacrés de l'Amérique Centrale. Permettez-moi donc de vous soumettre ma pensée à cet égard.

Il n'est point prouvé, mais il est probable, que la langue dans laquelle sont écrits les textes calculiformes est la langue *maya*. Il faut donc rechercher à quelles sources nous pouvons obtenir une connaissance satisfaisante de cette langue. On pourrait fouiller inutilement nos principales bibliothèques publiques sans trouver une grammaire et un dictionnaire de cet idiome. Ce n'est pas que de tels ouvrages n'aient jamais été publiés. Seulement ils sont rares, fort rares, comme la plupart des ouvrages de linguistique américaine ; et c'est leur rareté qui rend si peu rapide le progrès de nos connaissances archéologiques et linguistiques relatives au Nouveau-Monde.

Avec quelques efforts, et un éditeur ami des sciences américaines, on pourrait cependant arriver en peu de temps à mettre entre les mains de tous les philologues les instruments de travail nécessaires pour aborder avec succès l'étude de la langue maya.

Parmi bien d'autres Grammaires de cette langue, il faut citer celles du P. *Gabriel de Saint Bonaventure* (1), moine français que l'on considère comme

(1) *Arte de la lengua Maya, compuesta* por el R. P. Fr. Gabriel de San Bonaventura, predicador y definidor habitual de la pro-

le fondateur des études philologiques mayas (1), du P. *Pedro Beltran de Santa Rosa Maria* (2), de

---

vincia de San Joseph de Yucathan del orden de N. P. S. Francisco. Año de 1864. En Mexico, por la viuda de Bernardo Calderon (petit in-4°). — Brunet cite à tort, d'après Ludewig (*The Literat. of Americ. Aborig. Lang.*, p. 103), une édition de ce livre datée de 1560; car la préface expose que la Grammaire de Saint Bonaventure a été écrite dans la seconde moitié du XVII° siècle. (Voy. *Bibl. de J.-M. Andrade*, p. 367).

(1) Le P. Beltran, dont on ne saurait contester l'autorité pour les études mayas, accorde ce titre au « R. P. F. Gabriel de San Bonaventura, de Nacion Frances, Proto-Maestro de este Idioma, y hasta hoy el único, que dió su Arte à la prensa ». — Il est juste d'ajouter cependant que la première Grammaire maya fut composée par le P. *Luis de Villalpando,* le premier missionnaire qui aborda au pays de Campêche. L'ouvrage de ce missionnaire fut perfectionné par le P. Landa, premier ministre provincial du Yucatan et le second évêque de cette péninsule. Mais ni l'un ni l'autre ne firent imprimer leur grammaire. Celle du P. Juan Coronel est tellement rare qu'on a exprimé le doute qu'elle ait jamais été publiée : elle doit être rangée chronologiquement avant celle du P. de Bonaventure.

On doit au P. Gabriel de Saint-Bonaventure l'introduction d'un certain nombre de mots mayas qui manquaient dans cet idiome. Quant à l'invention des lettres, au comput des années, des mois et des âges, ils sont dus à un Indien nommé *Kinchabau*, et surnommé *Tzamnà*, lequel a été honoré du titre d'instituteur du Yucatan.

(2) *Arte de el idioma Maya, reducido á sucintas reglas, y semilexicon Yucateco* (Mexico, 1746. — In-4°). — Le P. Beltran de Santa Rosa était professeur de langue Maya dans le couvent de

D. Diego Narciso Herrans y Quiros (1), composées en espagnol et la traduction anglaise d'une grammaire (2) composée en maya pour l'usage des indigènes, par le *R. Joaquin Rus* (3), de Mérida.

Saint-François de Mérida, au Yucatan, en 1742. (Leclerc, *Bibl. Amer.*, p. 34).

(1) Imprimée en espagnol à Madrid en 1838.

(2) *A Yucatecan Grammar : translated from the Spanish into Maya, and abridged for the Instruction of Native Indians*, by the Rev. J. Ruz, of Merida. Translated from the Maya into English, by John Kingdom, B. M. Belize (Honduras), printed at the Baptist Mission Press, 1847 ; in-8° de 68 pages. — Voy. également *The Maya Primer*, by Alexander Henderson. Birmingham, printed by Showell ; in-8° ; — *Cartilla ó Silabario de lengua Maya, para la enseñanza de los niños indigenas*, por el P. Fr. Joaquim Ruz. Merida de Yucatan, 1845 ; in-8°. — Etc., etc.

(3) La Grammaire originale de ce missionnaire a été publiée sous le titre suivant : *Gramática Yucateca*, por el P. Fr. Joaquim Ruz, formada para la instruccion de los indigenas, sobre el compendio de D. Diego Narciso Herranz y Quiros. Merida de Yucatan. Por Rafael Pedrera, 1844 ; in-16 de 119 pages (en maya, sauf le titre et la préface rédigés en espagnol). — J'avais commencé la traduction de ce petit volume, en suivant de près le texte maya ; mais j'ai renoncé à poursuivre ce travail (d'autant plus pénible que je n'ai pu me procurer la version anglaise de John Kingdom), parce que la langue dont se sert le P. J. Ruz s'éloigne déjà trop de l'ancien idiome maya que nous avons surtout intérêt à connaître, et parce qu'au point de vue philologique, son œuvre est inférieure à celle du P. Beltran. Cette petite grammaire est disposée par demandes et

Les anciens bibliographes espagnols citent un certain nombre de Dictionnaires de la langue Maya; mais il ne paraît point qu'ils aient été imprimés, ni les uns ni les autres. En revanche, il existe un glossaire de cette langue dans la grammaire de *Beltran de Santa Rosa Maria* (1) et quelques autres,

---

par réponses, ainsi qu'on le verra par le passage suivant, auquel j'ajouterai une traduction française :

Káat. — ¿ Báax lay Gramática ?	Demande. — Qu'est-ce que la Grammaire ?
Núuc. — U nucul çanabal than iix ɔib tu tohil iix y nucanil.	Réponse. — C'est la manière d'apprendre à parler et à écrire avec rectitude et avec perfection.
Káat. — ¿ Ti bahunòob hatzuloob cu hatzal ?	Demande, — En combien de parties se divise-t-elle ?
Núuc. — Ti canhatzul, cá layóob : Analogia, sintaxis, prosodia, iix orthografia.	Réponse. — En quatre parties, qui sont l'analogie, la syntaxe, la prosodie et l'orthographe.

Le P. Joaquin Ruz, de l'ordre de Saint-François, est né au Yucatan où il est mort en 1864. On le cite comme un des hommes qui ont le mieux connu la langue maya, dans laquelle il fit en chaire des prédications nombreuses et très appréciées des indigènes.

(1) *Arte de el idioma Maya*. (Vid. suprà).

par *Perfecto Baezo* (1), *Waldeck* (2), *Norman* (3), *Gallatin* (4), etc.

A l'aide des ouvrages qui précèdent, il serait possible de contrôler l'exactitude de la grammaire et du vocabulaire publiés par l'abbé Brasseur ; et, dès lors, on pourrait reprendre en sous-œuvre le déchiffrement des inscriptions calculiformes d'autant plus aisément que nous possédons aujourd'hui des éditions des trois seuls manuscrits (5) connus jusqu'à présent dans ces singuliers caractères.

---

(1) *Vocabulario de las lenguas Castellana y Maya*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, vol. XVIII, p. 215. (Paris, 1832 ; in-8°).

(2) Dans son *Voyage pittoresque et archéologique dans la province de Yucatan*. (Paris, 1838; in-f°.)

(3) Dans ses *Rambles in Yucatan* (New-York, 1843 ; in-8°).

(4) Voy. *Notes on the semi-civilised Nations of Mexico, Yucatan and Central America*, dans les *Transactions of the American Ethnogical Society*, t. I (New-York, 1845 ; in-8°).

(5) Le premier publié a été celui de la Bibliothèque Royale de Dresde. On le trouve dans la collection magnifique, mais malheureusement fort coûteuse et d'un format difficile à manier, que nous devons à la munificence de Lord Kingsborough (*Antiquities of Mexico*; neuf vol. in-fol.). — Le second a été publié par Brasseur de Bourbourg (*Codex Troano*, cité plus haut). — Enfin j'ai donné une reproduction lithographique de celui de la Bibliothèque Nationale de Paris, dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, Atlas, t. I, in-8°. — Depuis la première publication du présent mémoire, j'ai fait paraître le fac-simile d'un 4e manuscrit Maya original. (Voy. plus haut).

Outre ces trois manuscrits, dont l'importance hors ligne est incontestable, on aurait à profiter des monuments sur lesquels se trouvent sculptées des séries plus ou moins étendues de katouns. Et, parmi ces monuments, il en est un qui semble devoir attirer tout particulièrement l'attention : c'est celui auquel on a donné le nom de *Monument de la Croix de Palenqué*. Le dessin de ce monument a été déjà l'objet de nombreuses reproductions ; mais l'inscription latérale d'un de ses côtés manque dans les anciennes copies, cette inscription ayant été, dit-on, détruite par un archéologue qui l'avait dessinée et qui désirait être seul possesseur de ce précieux document de l'antiquité américaine. Nous devons la première reproduction complète (1) des inscriptions de la Croix de Palenqué à M. de Waldeck qui en avait pris copie avant qu'elle eût été l'objet de l'acte de vandalisme que je viens de rappeler.

Les inscriptions de moindre étendue pourraient être étudiées avec non moins de profit ; mais, pour faciliter les comparaisons, il serait à désirer qu'on en fit paraître un recueil (2) aussi complet que

---

(1) Dans les *Archives de la Société Américaine de France*, t. II. — Cf. John L. Stephens, *Incidents of Travels in Central America, Chiapas and Yucatan*. (New-York, 1850 ; deux vol. in-8°.)

(2) J'ai publié une petite inscription inédite du palais de Kabah (Yucatan), d'après une copie à la plume de M. F. J. Becker. (Voy. mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*,

possible et dans des conditions assez modestes pour ne pas coûter un prix supérieur aux ressources du plus grand nombre des travailleurs.

Enfin je souhaiterais qu'un américaniste dévoué à ces études recherchât patiemment tous les renseignements que les anciens auteurs espagnols nous ont conservés sur l'histoire des monuments gravés ou peints en caractères calculiformes, et en fit l'objet d'un résumé à la fois court et substantiel.

Telles sont, suivant moi, les conditions dans lesquelles doivent être, sinon entreprises, du moins poursuivies les recherches tendant à recouvrer le sens des monuments écrits du Yucatan antécolombien.

---

t. I, p. 178, et *Atlas*, t. I, pl. 20.) — M. Becker, que j'ai eu le plaisir de voir dernièrement à Paris, m'a permis de rectifier une inexactitude dans la note que j'ai publiée au sujet de cette inscription d'après les renseignements qui l'accompagnaient. L'inscription en question n'est point *gravée* : elle est peinte sur une muraille construite en pierre et en mortier ; on l'a recouverte d'un stuc fin très blanc.

APPENDICE

NOTES SUR LA GRAMMAIRE MAYA

Les ouvrages relatifs à la langue *maya* ou *yuca-èque* étant pour la plupart rares et dispendieux, on sera peut-être bien aise de trouver ici quelques notes philologiques extraites des écrits que j'ai pu me procurer sur cet important idiome de l'Amérique centrale (1). Les petits textes reproduits à la suite de ces notes suppléeront un peu à leur extrême insuffisance.

Le *Maya* est l'idiome général du Yucatan, dont la population croit venir de l'Orient Américain. Bien que nous manquions encore de documents explicites sur l'histoire de cet idiome, nous pouvons constater qu'il a subi des altérations sensibles depuis l'époque où les missionnaires nous l'ont fait connaître pour la première fois.

De l'alphabet.

L'alphabet maya, transcrit en écriture latine par

(1) Je me suis servi des abréviations suivantes pour indiquer es principales sources où j'ai puisé mes exemples : Bl. = le '. Beltran ; — Br. = Brasseur de Bourbourg ; — Ld. = le . D. de Landa ; — Rz. = le P. J. Ruz ; — Tx. = Textes riginaux en langue maya.

les anciens missionnaires, comprend les lettres suivantes :

VOYELLES. — *a, a, e, i, o, u, y;*

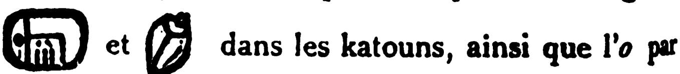
CONSONNES. — *b, c, ɔ, ch, h, h', k, k', l, m, n, p, p', t, t', tz, x, z.*

Je me bornerai à quelques courtes observations au sujet des lettres de cet alphabet, mon intention étant d'y revenir prochainement dans une étude spéciale sur les textes en caractères dits calculiformes.

Le P. Bertran indique deux *a* dans son abécédaire, mais il ne les transcrits pas au moyen de deux lettres différentes. Ces deux *a* répondent cependant, dans l'écriture sacrée, à deux signes distinct et , et peut-être même à un 3e que Landa nous fournit sous la forme .

L'écriture sacrée emploie également deux *b*, et , au lieu d'un seul qui figure dans l'alphabet de transcription des anciens missionnaires.

L'*l* est également représenté par deux signes,



dans les katouns, ainsi que l'*o* par



Le *p* simple est représenté par [glyphe] ; le *p'* dur, que les missionnaires ont transcrit par un (*p*) barré, est rendu en hiéroglyphes par [glyphe].

L'*x* a été employé par les missionnaires pour exprimer le son *ch* français ou *sh* anglais.

J'ai conservé à regret le groupe *ch*, que j'aurais voulu remplacer par la lettre *č*, admise à peu près d'une manière générale en linguistique, afin d'éviter de noter une seule consonne par deux lettres ; et j'aurais alors employé le même signe avec une apostrophe, *č'*, au lieu du *ch* barré des mêmes auteurs.

Pour éviter également deux lettres pour un seul son, j'aurais voulu adopter le *ḑ* roumain pour le son *dz*, noté *tz* par le P. Beltran. J'ai renoncé à ces changements, dans la crainte d'introduire un élément de confusion dans des études encore peu cultivées et pour lesquelles nous n'avons que des ressources de la plus regrettable médiocrité. Cependant, par suite de nécessités typographiques, j'ai dû renoncer à l'emploi des lettres barrées, et j'ai adopté l'apostrophe comme équivalent de la barre : *ch'*, *h'*, *k'*, *p'*.

Je n'ai pas modifié la notation du *ɔ* ou *c* renversé, parce que cette notation, d'une part, ne présente aucune difficulté typographique ; d'autre part, parce que la valeur de cette lettre, qu'on a rapprochée

du son *dj* français (arabe ج), ne me paraît pas avoir encore été déterminée d'une façon satisfaisante.

Je ne m'arrêterai point ici sur ce que rapportent les grammaires au sujet de la prononciation des lettres maya dont l'équivalent n'existe pas en espagnol, les définitions de sons étant le plus souvent impuissantes à donner une idée de ce qu'elles ont pour but d'expliquer. Je me bornerai à dire que les élisions de voyelles et les contractions de syllabes sont très fréquentes en maya. Ainsi au lieu de *ma in k'ati* « je ne veux pas », on dit *m-in kati*.

Du Nom ou Substantif.

1. La déclinaison des substantifs maya n'a point lieu à l'aide de terminaisons comme en latin, mais au moyen de particules préfixes analogues à nos articles (1).

La détermination des cas résulte également de la position relative des mots (2).

---

(1) Brasseur de Bourbourg, *Relation des choses de Yucatan* (Paris, 1864; in-8°), p. 461).

(2) Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de México*. (Mexico, 1865; in-8°), t. II, p. 10.

2. Le NOMINATIF n'a point de particule spéciale.

3. Le GÉNITIF s'indique à l'aide de la particule *u*, qui exprime la possession. Cette particule se place devant la chose possédée :

u poc Pedro / de chapeau Pierre } le chapeau de Pierre (el sombrero de Pedro. (BL.).

u yum cab / de maître terre } le maître de la terre. (TX.).

u lùum Mayabob / de terre Maya-les } la terre des Mayas (BR.).

4. Le génitif se note également à l'aide de la postposition *il*. Cette même particule sert à former des noms abstraits : *uinic* et « homme », *uinicil* « humanité », ou « le corps humain ».

Dans ce cas encore, *il* est une véritable particule du génitif.

5. Le DATIF se rend au moyen de la particule *ti* (ou *tial*).

uahé ù tial Pedro / pain de pour Pierre } le pain est *pour* Pierre (el pan es para Pedro. BL.).

ɔa ex ixim ti tzimin / donne toi maïs au cheval } donne le maïs *au* cheval (dadle maiz al caballo. BL.)

yan-ech ti càan / es-tu au ciel } tu es *au* ciel. (HERVAS).

binel ù cah Ti-hoo / va lui ville Mérida } il va *à* Mérida. (BR.).

6. L'ACCUSATIF, de même que le nominatif, n'est indiqué par aucune particule ;

7. L'ABLATIF se note, suivant sa nature, à l'aide des particules *ti*, *t*, *yetel* (1), *yetun*, de plusieurs façon différentes.

lox ti chè / frapper avec bois — il frappe *avec* (au moyen) le bâton (golpéale con el palo, B.).

océs t mazcàb / entrer en fer — mets-le *en* prison (mételo en la cárcel, B.).

lom yetel hulte / blesser avec lance — il blesse *avec* (au moyen de) une lance (hiérele con lanza, B.).

xen yetun à yum / va avec ton père — va-t-en *avec* (en compagnie de) ton père (vete con tu padre, B.).

ca too toon ti lob / et délivre nous du mal — délivre-nous *du* mal.

uinic hek-lay sipi ti Dios / homme lequel a péché à Dieu — l'homme qui a été coupable, *envers* Dieu

8. Le P. Ruz considère le mot *tacti* comme une particule spéciale de l'ablatif ; mais il ne me paraît pas avoir, en réalité, cette valeur. Dans l'exemple suivant que j'emprunte à un écrit maya non traduit (2) de cet auteur

le chincunahul cù xithicuba tacti *le balcheoob*

---

(1) Dans les textes en langue moderne on emploie un Y barré isolément comme abréviation du mot *yetel* « avec, et ».

(2) *Cartilla ó silabario de lengua Maya*, para la enseñanza de los niños indigenas, p. 12.

« l'humilité distingue l'homme *des* animaux », il y a littéralement « élève l'homme *au-dessus* des animaux ».

9. Parfois on supprime en maya la particule du datif :

yumilbil yan ta uicnal « le seigneur est avec vous (1) ».

10. Pour indiquer les GENRES, on fait usage des particules *ah* « mâle » et *ix* « femelle » :

ah-cambezah, maître.	*ix-cambezah*, maîtresse.
ah-zipil, pêcheur.	*ix-zipil*, pécheresse.

11. Les particules *ah* et *ix* sont parfois réduites, en composition, à *h* et *x* :

h nohoch pol / mâle grand tête } la grande tête (de l'homme) (el de cabeza grande, BL.).

x nohoch nii / femelle grand nez } le grand nez (de femme) (la de grande nariz, BL.).

12. Si l'on n'avait point à indiquer de sexe, on n'emploierait pas ces préfixes et l'on dirait, par exemple :

nohoch oc / grand pied } le grand pied (el grande pie, BL.).

nohoch chii / grande bouche } la grande bouche (la grande boca, BL.).

13. Le PLURIEL est indiqué par la postfixe *ob* ou *oob* :

---

(1) Beltran, *Doctrina cristiana en el idioma Yucateco*, p. 4.

ich, l'œil, *ich-ob*, les yeux (ojos, BL.).
zayab, la fontaine, *zayabob*, les fontaines.
balché, l'animal, *balcheoob*, les animaux.
Espanol, l'Espagnol, | *Espanolob*, les Espagnols.

14. La préfixe *ah* sert à former les noms de peuples :
ah Mexico « Mexicain ».
ah-Conkal, habitant de Conkal.
ah-Hóo, habitant de Mérida (BR.).

De l'adjectif.

15. L'adjectif précède le substantif qu'il qualifie, tantôt sous la forme d'un radical sans désinence (*atz uinik* « homme bon »), tantôt accompagné des particules *ai*, *el*, *il*, *ol*, *ul* (*utzul uinik* « homme bon »). Dans les ouvrages, on le rencontre avec la désinence *en* (*k'uyen uinikob* « les hommes saints »).

16. Lorsqu'un adjectif est joint à un substantif au pluriel, la postfixe *ob* se place seulement après ce dernier :
utùl uinic ob | les hommes bons (buenos hom-
bons hommes les | bres, BL.).
On ne dirait point : *utul ob uinic ob*.

17. Cette règle n'est cependant pas toujours suivie ; ainsi l'on a écrit :

ti u hach yamail-oob *mehen*-oob (1) ... « à ses fils bien-aimés... ».

kama au ula ahumex-ob *likin-cab*-ob (2) « reçois tes hôtes barbus orientaux ».

Souvent aussi la marque du pluriel, n'étant point nécessaire pour la clarté du texte, a été omise :

Bin y' okté u num yail (3) « il pleurera ses nombreux malheurs ».

18. Comparatif. — La loi de l'harmonie des voyelles, signalée dans les langues tartares, se retrouve en maya pour la formation des comparatifs. Afin d'indiquer le comparatif dans ce dernier idiome, on ajoute en effet la suffine *l* précédée d'une voyelle semblable à celle du radical positif de l'adjectif élevé à un degré supérieur :

tibil, bon.	*ù tibilil*, meilleur.
noh, grand.	*ù nohol*, plus grand.
utz, bon.	*yutzul*, meilleur.
kaz, laid.	*ù kazal*, plus laid.

19. Le comparatif se forme également à l'aide des particules *azàb* ou *mazàb*, *paynùm*, *okól*, jointes à la conjonction *cexmà* ou *x mamà* « que » :

(1) *U ɔibbuun hach noh Tzicbenil ahqucqaan*, ahmiatz Leandro de La Gala (Merida, 1870, in-8°).

(2) *Prophétie de Chilam Balam*, v. 15.

(3) *Prophétie du prêtre Napuctum*, v. 5.

azab utz Pedro, cexmà Juan plus bon Pierre que Jean	Pierre est meilleur que Jean (mejor es Pedro que Juan, Bl.)
paynùm utz Pedro, xmamà Juan plus bon Pierre que Jean	Pierre est meilleur que Jean (Pedro es mejor que Juan, Bl.).
utz Pedro paynùm yokól Juan bon Pierre plus au-dessus Jean (que)	Id.

20. Superlatif. — Le superlatif s'indique au moyen des particules *hach* « très » ; *calam* « beaucoup » :

lob, mal, *hach lob*, très-mal.
ch'och', salé, *calam ch'och'*, très-salé.

Du Pronom.

21. — Les pronoms mayas sont répartis par les anciens grammairiens en cinq classes (1). Les deux premières comprennent de purs démonstratifs; les deux suivantes des pronoms mixtes, et la dernière des pronoms réciproques.

22. Les pronoms des deux premières classes sont :

ten, *en*, je.
tech, *ech*, tu.

(1) Beltran, *Gramatica de la lengua Maya*, p. 10.

lay, laylo, lo, il.
ton, on, nous.
teex, ex, vous.
loob, ob, ils, eux.

23. A côté des verbes, ces pronoms se placent de la façon suivante :

nacal in cah, je monte.
nac-en, je montai.
bin nacac-en, je monterai.
yacunah in cah, j'aime.
yacunah in cah ech, je l'aime.

24. On désigne, en maya, sous le nom de pronoms mixtes ceux qui sont, en même temps, démonstratifs et possessifs :

ca yum, notre père (nuestro Padre, Bl.).
ca yum-ob, nos pères (nuestros Padres, Bl.).
à yum-ex, vos pères (vuestros Padres, Bl.),
ù yum-ob, leurs pères (los Padres de aquellos, Bl.).

25. Les pronoms mixtes, qui forment les troisième et quatrième classes, sont :

in, u, je.
a, au, tu.
u, y il.
ca, , nous.
à—ex, au—ex, vous.
ù—ob, yob, eux.

26. Ces pronoms s'emploient comme dans les exemples suivants :

u ohel, je sais (yo sé, Bl.).
au ohel, tu sais (tu sabes, Bl.).
y ohel, il sait (aquel sabe, Bl.).
c' ohel, nous savons (nosotros sabemos, Bl.).
au ohel-ex, vous savez (vosotros sabeis, Bl.).
y' ohel-ob, ils savent (aquellos saben, Bl.).
u al, ma fille (mi hija, Bl.).
au al, ta fille (tu hija, Bl.).
y' al, sa fille (su hija, Bl.).
c' al, notre fille (nuestra hija, Bl.).
au al-ex, votre fille (vuestra hija, Bl.).
y' al-ob, leur fille (hija de aquellos, Bl.).

27. Les pronoms de la 3e classe sont les pronoms réciproques :

inba, moi-même (à mi mismo, Bl.).
a ba, soi-même (à ti mismo, Bl.).
u ba, lui-même (à si mismo, Bl.).
caba, nous-mêmes (à nosotros mismos, Bl.).
a ba-ex, vous-mêmes (à vosotros mismos, Bl.).
u ba-ob, eux-mêmes (à si mismos, Bl.).

28. Placés à la suite des verbes, ces pronoms servent à les transformer en verbes pronominaux :

cimsah, tuer. *cimsah-ba*, se tuer (litt. tuer soi-même).
in cimsab imba, je me tue (mateme à mi mismo, Bl.).

à cimzah a ba, tu le tues.
ù cimzah uba, il se tue, etc.

29. Cette théorie des pronoms mayas, donnée par les divers grammairiens espagnols et adoptée en dernier lieu par l'abbé Brasseur (1), est, il faut l'avouer, peu satisfaisante. Mais, pour la rectifier, il faudrait entrer dans des discussions philologiques qui dépasseraient de beaucoup l'étendue que doit avoir cet Appendice. Qu'il me suffise donc, pour le moment, de remarquer que ces divers pronoms ne sont pas tous simples et primitifs. Les pronoms *ten*, *tech*, *lay*, par exemple, sont des composés dans lesquels le *t*, abréviation de *ti*, indique « l'existence dans un lieu », « être, être dans » (équivalent du chinois *tsaï*). C'est ce qui fait dire au P. Beltran que parfois ces pronoms donnent clairement l'idée de « être » (es á saber, que en algunas ocasiones tiene romance de *sum*, *es*, *fui*). Ainsi dans cet exemple :

ten batab, « je suis un seigneur » (soy cacique, B.), l'idée de « être » se trouve renfermée dans le mot *ten*, et la phrase concise est aussi claire que lorsqu'on dit *batab en* (litt. « chef moi ») ou *ten batab en* litt. « suis seigneur moi »).

---

(1) *Manuscrit Troano*, t. II, p. 9.

Du Verbe.

30. Les verbes mayas ont été répartis, par le P. Gabriel de Saint-Bonaventure, dans quatre conjugaisons distinctes. Gallatin réduit ces conjugaisons à deux : la première comprenant tous les verbes neutres ou intransitifs, la seconde les verbes actifs ou transitifs. Cette seconde classe comprend la 2e, la 3e et la 4e conjugaison du P. de Saint-Bonaventure.

31. Voici les principaux caractères des quatre conjugaisons imaginées par le P. de Saint-Bonaventure et admises par le P. Beltran :

1re CONJUGAISON. — Prétérit défini : — *i*.
Futur simple : — *nac*.
Présent et infinitif : — *l* (*al*, *el*, *il*, *ol*, *ul*).

2e CONJUGAISON. — Verbes actifs polysyllabiques :
Présent et infinitif : — *s*.
Prétérit : — *ah*.

3e CONJUGAISON. — Verbes actifs monosyllabiques :
Prétérit : — *ah*.
Futur : — *e*, ou — *ab*.

4e CONJUGAISON. — Verbes polysyllabiques ne terminant pas par *s*.

Verbes neutres et passifs. — Ces verbes sont polysyllabiques et ont la lettre *l* pour désinence. Ex. : *nacal* « monter ».

Ils forment le futur en changeant *l* en *c* ;

nac*al* « il monte ». nac*ac* « il montera ».

33. Les verbes terminés par *ancil* forment le prétérit en changeant cette désinence en *n* ou en *ni*, et le futur en la changeant en *nac* :

nic*ancil* « réussir ». nic*ni* « il a réussi ».
bin nic*nac* «il réussira».

34. Les verbes terminés par *tál*, lorsqu'ils ont un autre *l* dans leur racine, forment le prétérit en changeant *tál* en *hi*, et le futur en changeant *tál* en *ac* :

cul*tál* « s'asseoir ». cul*hi* « il s'assit ».
bin cul*ac* « il s'assiéra ».

35. Le futur archaïque en *om* des verbes neutres et passifs, qui entraîne une idée d'insistance, se forme en changeant la dernière voyelle de la troisième personne du prétérit en *om* :

ci*mi* « il mourut ». cim*om* « nous mourrons certainement » (moriremos sin falta).

Brasseur de Bourbourg fait, à l'occasion de ce futur, l'observation suivante : « Beltran, dans sa grammaire, expliquant les futurs, nie l'existence du futur en *om* dans la langue maya : il profite d'une faute d'impression dans la Grammaire

du P. Gabriel, où *cimon* se trouve au lieu de *cimom*, pour prétendre que cet auteur se contredit lui-même. Il est possible que ce futur ne fût plus en usage au temps où Beltran écrivait : mais il est du plus pur maya, bien que son acception vraie paraisse être plutôt celle du participe futur dans les verbes neutres déponents. On le trouve fréquemment dans les prophéties sibyllines rapportées par Lizana (1) ».

36. Dans la conjugaison maya, les personnes sont indiquées à l'aide des pronoms personnels, et les temps et les modes à l'aide de particules ou de désinences.

EXEMPLE DE CONJUGAISON : Rad. *nac* « monter ».

Indicatif présent.

Nac*al in cah*, je monte.
Nac*al à cah*, tu montes.
Nac*al ù cah*, il monte.
Nac*al c'cah*, nous montons.
Nac*al à cah ex*, vous montez.
Nac*al ù cah ob*, ils montent.

Imparfait.

Nac*al in cah cuchi*, je montais.

---

(1) *Manuscrit Troano*, t. II, p. 25.

Nacal *à cah cuchi*, tu montais.
Nacal *ù cah cuchi*, il montait.
Nacal *c'cah cuchi*, nous montions.
Nacal *à cah ex cuchi*, vous montiez.
Nacal *ù cah ob cuchi*, ils montaient.

Parfait.

Nac*en*, je montai.
Nac*ech*, tu montas.
Nac*i*, il monta.
Nac*on*, nous montâmes.
Nac*ex*, vous montâtes.
Nac*ob*, ils montèrent.

Plus-que-parfait.

Nac*en ili cuchi*, j'avais monté.
Nac*ech ili cuchi*, tu avais monté.
Nac*i ili cuchi*, il avait monté.
Nac*on ili cuchi*, nous avions monté.
Nac*ex ili cuchi*, vous aviez monté.
Nac*ob ili cuchi*, ils avaient monté.

Futur simple.

ꜫ*in* nac*ac en*, je monterai.
ꜫ*in* nac*ac ech*, tu monteras.
ꜫ*in* nac*ac*, il montera.
ꜫ*in* nac*ac on*, nous monterons.

Bin nac*ac ex*, vous monterez.
Bin nac*ac ob*, ils monteront.

Futur parfait.

Nac*en ili cochom*, j'aurai monté.
Nac*ech ili cochom,* tu auras monté.
Nac*i ili cochom*, il aura monté.
Nac*on ili cochom*, nous aurons monté.
Nac*ex ili cochom,* vous aurez monté.
Nac*ob ili cochom*, ils auront monté.

Impératif.

Nac*en*, monte.
Nac*ac*, qu'il monte.
Nac*en ex*, montez.
Nac*acob* ou nac*cob*, qu'ils montent.

SUBJONCTIF

Présent :

Ten nac-*ac en* ou *ten* nac-*cen*, que je monte.
Tech nac-*ac ech*, que tu montes.
Lay nac-*ac*, qu'il monte.
Toon nac-*ac on*, que nous montions.
Teex nac-*ac ex*, que vous montiez.
Loob nac-*ac ob*, qu'ils montent.

Prétérit imparfait :

Hi nac-*ac en*, que je montasse.
Hi nac-*aç ech*, que tu montasses.
Hi nac-*ac*, qu'il montât.
Hi nac-*ac on*, que nous montassions.
Hi nac-*ac ex*, que vous montassiez.
Hi nac-*ac ob*, qu'ils montassent.

Prétérit parfait :

Hiuil nac-*ac en cuchi*, que j'aie monté.
Hiuil nac-*ac ech cuchi*, que tu aies monté.
Hiuil nac-*ac cuchi*, qu'il ait monté.
Hiuil nac-*ac on cuchi*, que nous ayons monté.
Hiuil nac-*ac ex cuchi*, que vous ayez monté.
Hiuil nac-*ac ob cuchi*, qu'ils aient monté.

Prétérit plus-que-parfait :

Ii nac-*ac en ili cuchi*, que j'eusse monté.
Ii nac-*aç ech ili cuchi*, que tu eusses monté.
Ii nac-*ac ili cuchi*, qu'il eût monté.
Ii nac-*ac on ili cuchi*, que nous eussions monté.
Ii nac-*ac ex ili cuchi*, que vous eussiez monté.
Ii nac-*ac ob ili cuchi*, qu'ils eussent monté.

Futur :

i nac-*ac en ili cochom*, que je monterai.
i nac-*aç ech ili cochom*, que tu monteras.

Hi nac-*ac ili cochom*, qu'il montera.
Hi nac-*ac on ili cochom*, que nous monterons.
Hi nac-*ac ex ili cochom*, que vous monterez.
Hi nac-*ac ob ili cochom*, qu'ils monteront.

INFINITIF

Présent :

nac-*al*, monter.

Prétérit :

nac-*i-il*, avoir monté.

Futur :

binil nac-*ac*, devoir monter.

GÉRONDIF :

Génitif : *u* nac-*al*, pour monter *ou* en montant.
Datif : *ti* nac-*al*, au monter.
Accusatif : *ti* nac-*al*, le monter.
Ablatif : *ti* nac-*al*, pour monter *ou* en montant.

PARTICIPE.

Présent et futur :

ah nac-*al*, monte *ou* devant monter.

Prétérit passif :

ac-*an*, chose montée.

Supin :

nac-*al*, montant, pour monter.

La forme passive s'indique en maya, suivant le '. Beltran, par l'addition de *abal* ou *tabal* à la racine u verbe : *kambez* « enseigner », habez*abal* « être nseigné » ; — *yakun* « aimer » ; yakun*tabal* être aimé ».

Verbes actifs. — J'ai déjà eu l'occasion de dire ue la langue maya avait subi des changements otables, depuis l'époque où furent composées les remières grammaires européennes destinées à en nseigner les principes. Ces changements se re- narquent notamment dans la conjugaison du verbe ctif. « De l'époque où parlait et écrivait Gabriel le Saint-Bonaventure à celle où vivait Beltran, 'est-à-dire en moins d'un siècle, dit Brasseur de Bourbourg (1), la langue maya paraît s'être modi- iée considérablement, si l'on en juge par les verbes ictifs que l'on a sous les yeux dans les deux gram- naires. Dans la plus ancienne, on ne dit pas

(1) *Manuscrit Troano*, t. II, p. 26.

seulement *in cambezic* « j'enseigne », mais encore « je suis enseignant », ou « je suis celui qui enseigne », *cambeçah in cah*. Beltran, au contraire, dit *ten cambezic* ou *in canbezic* « j'enseigne ». Voici le parallèle de la conjugaison du présent de l'indicatif de ce verbe, d'après le P. Gabriel et d'après le P. Beltran.

D'après le P. Gabriel (1).	D'après Beltran (2).
Cambez*ah in cah*, j'enseigne.	*ten* cambez*ic*, yo lo enseño.
Cambez*ah à cah*, tu enseignes.	*tech* cambez*ic*, tù lo enseñas.
Cambez*ah u cah*, il enseigne.	*lay* cambez*ic*, aquel lo enseña.
Combez*ah ca cah*, nous engnons.	*tóon* cambez*ic*, nosotros lo enseñamos.
Cambez*ah á cah-es*, vous enseignez.	*téex* cambez*ic*, vosotros lo enseñais.
Cambez*ah u cah-ob*, il enseignent.	*lóob* cambez*ic*, aquellos lo enseñan.

(1) *Arte de la lengua Maya*, apud Brasseur, loc. cit.

(2) *Gramatica de la lengua Maya*, p. 57.

38. CONJUGAISON DU VERBE AUXILIAIRE ÊTRE :

yanhal (ou *yantal, yanhi, yanac,* être.

INDICATIF :

Présent :

ten yan-*en,* je suis.
tech yan-*ech,* tu es.
lay yan-*lo,* il est.
toon yan-*on,* nous sommes.
teex yan-*ex,* vous êtes.
loob yan-*ob,* ils sont.

39. L'imparfait se conjuge comme le présent, mais avec l'addition de *cuchi* :

Prétérit imparfait :

ten yan-*en cuchi,* j'étais, etc.

Prétérit parfait :

yan-*hi en* ou yan-*hen,* je fus.
yan-*hi-ech,* tu fus,
yan-*hi,* il fut.
yan-*hi-on,* nous fûmes.
yan-*hi-ex,* vous fûtes.
yan-*hi-ob,* ils furent.

40. Le prétérit plus-que-parfait et le futur parf[a]
se conjuguent comme le prétérit parfait, en ajo[u]
tant toutefois les particules propres à ce temps.

Futur imparfait :

ten bin yan-*acen* ou *bin* yan-*cen,* je serai.
tech bin yan-*ac-ech*, tu seras.
lay bin yan-*ac*, il sera.
toon bin yan-*ac-on*, nous serons.
teex bin yan-*ac-ex,* vous serez.
loob bin yan-*ac-ob,* ils seront.

IMPÉRATIF :

yan-*hen*, *taeciech, tecech* ou *tcaech*, sois.
yan-*ac, teac, teciac* ou *teci,* qu'il soit.
yan-*hen ex, teaciex, tecech* ou *teacex*, soyez.
yan-*acob*, *teacob, tecyacob* ou *teciob,* qu'ils soient.

INFINITIF.

Présent :

yan-*hal* ou yan-*tal*, être.

Prétérit :

yan-*hil*, avoir été.

Futur :

binil yan-*ac*, devoir être.

41. Le verbe auxiliaire « *être* » se sous-entend souvent en maya. Ainsi l'on dira :

th miatz en, je suis savant (soy docto, Bl.).
t mehen en, je suis ton fils (yo soy tu hijo, Bl.).
n mehen ech, tu seras mon fils (tu eres mi hijo, Bl.).
t mehen laylo, il est son fils (es hijo de aquel, Bl.).

Des locutions adverbiales et conjonctives.

Une étude approfondie de la langue maya amènerait très certainement à exclure d'une grammaire de cette langue les catégories de mots que nous sommes habitués à désigner sous les noms d'adverbes, prépositions et conjonctions ; mais, pour donner une bonne théorie des transformations des racines yucatèques et de leur emploi comme particules de condition, il faudrait avant tout dégager du vocabulaire les mots simples des mots composés. Or, ce travail est loin d'être accompli. On se bornera donc, dans ces courtes notes, à donner quelques exemples des locutions à l'aide desquelles on peut exprimer, en maya, l'équivalent

de quelques-uns de nos adverbes et de nos c jonctions.

Adverbes de temps.

behelèla, maintenant.
zanzamal, chaque jour.
okin, cette nuit.
okinal, ce soir.
okne, la nuit dernière.
ca, de nouveau.
mox, bientôt.
latulah, *latupak*, *la-tu-mucut*, jusqu'à ce que.
ti, *ca*, quand, alors que.
mail, *maili*, avant.

matò, pas encore.
maibikin, *mahabun*, *mazamac*, jamais.
zuzu, *hunac*, *onten*, souvent.
cun, *cunx*, après.
cat, *cato*, *catoy*, ensuite.

Adverbes de lieu.

tab, *taba*, où ?
telo, *hetitel*, ici.
ti, ici, près.
telà, là.
tii, par là.

choctal, *tanbac*, dehors.
manàan, dessus.
chilac, *yalan*, dessous.
yum, autour.
tu-yam, entre, parmi.

ıtre, en opposition.
ɾec.
ıns.

nách, loin.
matabma, partout.

Adverbes de quantité.

ı
ıx } combien ?
yan
cah
h
ḳ } beaucoup.

mahabun, infiniment.
lahal, en foule.
chanchan, peu.
ɔeɔili, très-peu.
ɔeɔmá, peut s'en faut.

Adverbes de manière.

, bien.
, mal, à la hâte.
ıisément.
ɾite.
otalement, absolument.
:, collectivement.
, alternativement.
lanil, autrement.
'té, peu à peu.

pakté
pakteil
huncet } ensemble.
tuba, personnellement.
uttan, actuellement.
ɔoɔebalitun, finalement.
tal-u-cah,
tael-u-cah, } sur le point de.
samac, par hasard.

Adverbes d'affirmation et de dénégation.

:ap'el, sans doute.
y, } c'est-à-dire.

hunkulma,
mazamac, } nullement.
maix, ni.

ma, *matan*, } non, ne pas.

Adverbes de doute, de désir et de prohibitio

ual, *uel*, *uil*, } probablement.	*telob*, *telobal*, } s'il y a li
	ena plutôt.
hi, *hiix*, *chacaci*, } peut-être.	*ina*, *cahi*, *ca-ina*, } plût à Dieu. *(optatif)*.
ol, *hol*, } presque, à peu près.	*chan*, ne veuillez pas.
	hic, prenez garde.
tu-cuchil, au lieu de.	

Adverbes d'interrogation.

tab, où?	*bahun*, *bahay*, } combien.
hibic, comment?	
balyáal, pourquoi?	

Conjonctions et disjonctions.

ix, *ca*, *caix*, *yet*, *yetel*, } et.	*ca-toy*, ensuite.
	huncet, *hunmol*, *mol-cab*, *pakte*, } avec.
ca-tun, et puis.	*yoktal*, pour afin de.

ıc, } afin que.
ıl,

} si.

ainsi.

} presque.

tu-cóomil, au moins.
maix, ni.
caua, mais.
bacix,
bacacix, } quoique.
cexi-ca,

Interjections.

s interjections sont nombreuses en langue
ı; quelques-unes sont de véritables particules
ensité, comme le surfixe *e*, dont on fait un em-
des plus fréquents et qui répond assez bien à
: exclamation « eh! » ou « ah! », comme dans
mple suivant :

: *y' ok cah y' ich ahtepal ual è* « ils seront oc-
s à pleurer, les yeux du monarque, ensuite,
» (1).

ɜt interjection *è* est également la particule suf-
du vocatif : *Zuhuye cilich Maria è* « O sainte
ge Marie! ».

) *Prophétie sybilline* de Nahau Pech, vers. 1, apud Lizana,
ıria de la provincia Yucatan (Valladolid, 1633, in-8°), part.
h. 1.

L'interjection *bee* exprime la douleur ou l'admi ration ; elle se traduit parfois par « hélas ! » :

Bee c hach yamail meheneex ! « Hélas! nos fils bien-aimés! » (1).

SPÉCIMENS DE TEXTES MAYAS

Les textes Mayas sont peu nombreux et la plupart rares ou très chers. J'ai donc pensé faire une chose utile en en reproduisant ici quelques courts spécimens accompagnés de traduction et de notes philologiques.

L'ORAISON DOMINICALE EN MAYA.

Ca yum yanuch ti càanob ; cilich cunabac a kaba
Notre père tu es aux cieux ; saint soit ton nom;
talac a ahaulil c' okol; utzcinabac à uolah,
vienne ton règne nous sur ; soit accomplie ta volonté,
ti lùum, baix ti càan-e ! ɔa zanzamal-kin
sur terre et au ciel ! Donne quotidien-jour
uah tòon helala-e ! zatez c ʒipil, bey
pain à nous aujourd'hui ! pardonne nos péchés, comme

---

(1) *U ɔibhuun bach noh Tʒicbanil ahaucaan*, Lettre pastorale de Mgr Léandre R. de La Gala, pièce imprimée à *Ho* (Mérida) au Yucatan, en 1870.

zatzic u zipil ah-zipiloob tóon-e ! maix
pardonnons leurs péchés les péchant à nous ! ni
a p'atic c' lubul ti tuntabal ; hebac lukez
toi laisse nous tomber dans tentation ; mais délivre
óon ti lob. — Amen.
nous du mal. — Amen.

COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE. — *Yanech*, seconde personne de l'indicatif présent du verbe *yanhal* ou *yantal*. (Voy., plus haut, § 38.)

Cunabac, paraît se rattacher au radical *cu*, indiquant l'idée de « être dedans », et au verbe *cun*, *cunah* « pouvoir ».

Talac, radical *tal* « venir », signifie « il viendra » ou « qu'il vienne » ; inf. *talel*.

Ahaulil « règne, royauté », de *ahau* « roi, prince, seigneur » (Cf. *yum* « père » ; — *yumil* « paternité »).

Utzcinabac, radical *utzcin* « exécuter avec soin ». Br.

Uolah, radical *uol*, « volonté » (voluntad). Rz.

Zanzamal « quotidien », composé de *zan* « chaque », et de *zamal* « matin ».

Kin « soleil » ou « jour ».

Uah « chose levée », Br.; pain ou galette de maïs (pan ó tortilla de maiz).

Helelá « aujourd'hui » (ahora, hoy, Bl.) ; *hele* « actuel », « maintenant ».

Zát, dans le sens de « pardonner », ne se ren-

contre dans les Vocabulaires que sous la forme *záat-zah* ou *záat-zabal* qui signifie « excuser, absoudre », mais dont le sens primitif est « noyer, anéantir, détruire ».

Zipil, radical *zip* « souillure, tache ».

Bey ou *be* « comme, de même que ».

Ma-ix, « ni », composé de *ma* « non, négation », et de la particule *ix* qui se retrouve dans le mot *ba-ix*, « et, ainsi que », (*ba* signifie « comme) ».

P'atic, présent du verbe *p'at* « laisser, abandonner ».

Lubul « tomber »; radical *lub* « chute, tombé à terre ».

Tuntabal « tentation » (tentacion, Rz.), dérivé de *tuntah* « tenter, éprouver ». — Brasseur pense que le sens étymologique de ce dernier mot est « approcher la pierre », *tun-tah* (! ?). — Je crains fort que ce mot soit simplement un emprunt fait aux langues européennes, pour le besoin des prédicateurs de la doctrine chrétienne.

Autre version.

H c yum, ca yanéech ti le caanoob, cilichcuntabac a kaba, talac ti c toon a ahauil, mentabal a uolah bay tile luum hebic ti le caan : leti c uah ti amalkinil c ɔatoon behelé, iix c zatez c toon c paxoob, bay hebic c toon c zaat-zicoob ti ahp'axoob c toone : Iix ma a

p'aticoon lubul ti tuntahul kaz, hebac tocoon ti lobil. Bay layac.

Brasseur de Bourbourg, qui reproduit cette seconde version de l'Oraison dominicale, remarque avec raison qu'elle présente une abondance d'articles et de propositions qui n'existe pas « dans celle qui fut composée au commencement de la domination espagnole, plus simple, mais bien plus énergique et plus conforme à l'ancien génie yucatique » (1).

Je reproduirai maintenant le texte maya d'une Prophétie Sibylline dont on doit la conservation à Lizana, et qui est rédigé dans un style archaïque fort intéressant pour la philologie, mais qui présente parfois de sérieuses difficultés : (2)

---

(1) *Relation des choses de Yucatan*, p. 478.

(2) Cette prophétie a été réimprimée par Brasseur de Bourbourg dans son *Manuscrit Troano*, t. II, p. 103, avec une nouvelle traduction dont il est l'auteur. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de comparer mes traductions interlinéaires avec celles qui les ont précédées, et, dans ce but, j'ai reproduit ici ces dernières textuellement :

Traduction espagnole de Lizana. — [1] En la ultima edad, segun está determinado,— [2] Avrá fin el culto de dioses vanos; — [3] Y el mundo será purificado con fuego. — [4] El que esto viere será llamado dichoso, — [5] Si con dolor llorare sus pecados.

Traduction française de Brasseur. — [1] Quand finira

PROPHÉTIE DU PRÊTRE NAPUCTUM (1)

1. *Elom ti cab pet, ahom*
Sera-consumé sur terre (déterm.) se-dressera
canal
en haut,

2. *Ox-uahom kiuuil ua ah'tan*
Manifeste-surgira divinité debout s'élevant-vers
uchmal;
(avenir) lointain ;

3. *Elom ti cab, elom zip*
Sera-consumé sur terre, sera-consumé orgueil
tu katunil uchmal tu-
suivant écriture-sacrée (passé) lointain mu-
lom-é !
railles-eh !

4. *U-bi xan hin ylic, bin y-äal ù*
Entendu de-même verra, dira leur
than,
dire,

---

par le feu cette péninsule, celui qui domine au-dessus de l'écume — [2] se dressera triple Divinité, sans doute en présence des jours à venir — [3] devant finir par le feu ici-bas, le superbe sera consumé suivant les décrets cycliques, incrustés sur les vieux palais — [4] Celui qui le verra sera celui qui dira sa parole, — [5] pleurera ses nombreuses douleurs.

(1) Ce prêtre, célèbre chez les Mayas, passe pour avoir prédit l'arrivée des Espagnols sur le sol Américain.

Bin *y-okté* *u* *num*
(préf. du fut.) lui être pleuré leurs nombreuses
yail.
douleurs.

1] Quand tout sera consumé sur terre, au Ciel
paraîtra [2] et surgira manifeste la Divinité des
rs à venir ; [3] quand tout sera consumé sur
re, sera consumé l'orgueil, suivant l'écriture
rée des antiques murailles, [4] on verra ce qui
été annoncé, on prononcera (on répétera) leur
ole (qui aura été accomplie), [5] seront pleurées
nombreuses douleurs.

COMMENTAIRE JUSTIFICATIF. — *Elom,* futur ant.
el ou *elel* « brûler, achever ».

Pet, litt. « un cercle », désigne « une région »,
ù la forme *petel* « contrée » (tierra, Rz.). Ce
t se retrouve dans divers noms géographiques,
amment dans *Petén-Itza* (nombre de una provin-
del estado de Guatemala, al sur de Yucatan) ;
én « pays sur le bord de la mer » (nombre de
terrenos de la costa, J. TIBURCIO CERVERA,
BR.); *Peto,* ville du Yucatan (villa de Yucatan,
) PEREZ, ap. BR.), dans le département de *Tekax.*
Ahom. Brasseur a rendu ce mot par « celui qui
nine au-dessus de l'écume ». Je n'ai pas cru
ivoir adopter cette interprétation. Ce savant,
is son *Vocabul. Maya et Esp.*, p. 139, fait suivre

ahom de la note suivante : « Vocable employé « d'une manière peu intelligible, si l'on s'en rap- « porte à la traduction espagnole des prophéties « sibyllines de Lizana, mais dont le sens direct « est : « celui de l'écume, l'étranger qui vient par « mer ou porté par les flots, selon ce qui est dit « de *Kukulcan* ou *Quetzalcoatl*. Il peut encore si- « gnifier « celui du contour, de ce qui va autour, « qui embrasse l'infini, et s'applique ainsi à Dieu « et au Soleil ». Puis Brasseur renvoie au mot *om*, « qu'il explique ainsi : « Tout ce qui va et revient « en tournant, qui retourne sur soi dans l'étendue. « Cf. *om* en hollandais, dans tous les verbes com- « mençant par cette syllabe identique dans les « deux langues, *zum* en allemand, et la désinence « latine *um* de l'accusatif et du génitif pluriel. — « Écume. — S'envelopper, tourner sur soi. Cf. « ομου, ensemble, environ, et les vocables en ομ ».

Il me semble que Brasseur, qui n'ignorait pas le radical *ah* « debout, être debout, être éveillé » (pararse, despertarse), et qui citait lui-même la forme *ahom*, futur archaïque du verbe *ahal* « se lever, se mettre debout » (*Voc. May.*, p. 138), a été égaré par son idée persistante de voir partout, dans les anciens textes américains, des *inondations*, des *déluges* et des *tremblements*. Il est d'autant plus naturel de voir ici le futur en *om* du verbe *ahal*, que ce futur se reproduit plusieurs fois, sui-

vant un parallélisme évident dans cette prédiction.

Canal signifie « haut, élevé, céleste » (alto, elevado, celeste, Br.), puis « en haut » (en alto, en lo alto, Br.).

Ox-uahom. J'ai cru devoir considérer cette expression comme formant un verbe composé. Brasseur, au contraire, a vu dans *ox* le nombre « trois », et il en a profité pour faire apparaître une Trinité *(oxpelil)* dans le texte de Nupuctum. Lizana n'interprète pas *ox* par « triple », et se contente de traduire *kùuil* « divinités », par « dios vanos », suivant le goût de son temps et du milieu où il vivait. — Mais *ox* signifie aussi « se manifester », sens dérivé de l'idée de « poussé par une force intérieure » (cosa que sale de otra, y se derrama por fuerza interior) ; de cette racine *ox*, on a formé *oxom* « lancer des matières », *oxou* « exaler des vapeurs » Br., et les apparitions de fantômes (muerte pintada ó fantasma, Bl.). — *Uahom* est le fut. de *uah* « se mettre debout », radical que l'on retrouve sous la simple forme *ua* « dressé, debout, porté en avant » (cosa parada, llevada, que adelanta, S. Bonav.) et qui se reproduit dans la même ligne de la Prophétie.

Ahtan ou *actan*, mot composé de *ah* ou *ac* « être debout, se dresser », et *tan* « en avant, au milieu, dans ». — *Tan*, lui-même, est pour *ti*, particule

de localisation, et *an* « élévation », (d'où le nom des *Andes* et des *Antilles*).

Uchmal est expliqué par les grammairiens et les lexicographes comme signifiant à la fois « le passé » et « l'avenir ». C'est, en effet, avec ces deux sens opposés qu'il faudrait interpréter successivement ce même mot dans les lignes 2 et 3 de la prophétie de Nupuctum. Mais *uchmal* signifie, en réalité, « ce qui est lointain, la durée des temps », et dérive, non pas de *uch-mal* « peinture du passé », comme le dit Brasseur (*Vocab. May.*, p. 403), mais de *uch* « lointain » et *mal* « temps ». Lizana n'a pas rendu ce mot dans sa traduction.

Ɔip est interprété par Brasseur dans le sens de « le superbe », qu'il tire de la racine *si* « gonflé, boursouflé par la chaleur », et de *ip* « remplir d'un liquide ». Je l'ai rendu par « orgueil », parce qu'il ne m'a pas paru possible de sous-entendre l'idée de « l'homme ».

Tu manque, autant que je sache, dans les Vocabulaires, où on le trouve seulement donné comme une contraction de *ti-u*, dans le sens de « à lui, dans lui, dans son (à, en, en su, con suyo, Br.). Il signifie « suivant », notamment dans les mots *tu-canil* « facilement » Rz., c'est-à-dire *tu* « suivant », *canil*, « la facilité » (facilidad, Rz.), — *tu-cul* « réflexion, jugement » (reflexion, juicio, Br.), c'est-à-dire *tu* « suivant », *cul* « l'assise » (asiento

le una cosa, Br.); *tu-kin* « au jour, de jour, après le lever du soleil » (de dia, despues del sol, ya en la mañana, Pio Perez, ap. Br.), c'est-à-dire *tu* « suivant », *kin* « le soleil, le jour » ; etc., etc.

Katunil. Suivant Lizana, ce mot signifie « ensemble des époques ou cycles ; connaissance des cycles et de l'histoire chronologique ; ensemble des pierres scellées aux murs des temples, marquant les époques passées et leurs dates (ap. Br., *Vocab. May.*, p. 267). Il désigne également les réunions de katuns (*katun* est traduit par « ère, époque, période de 20 ans », (Br., *Lib. cit.*, p. 266). Mais, en bien des circonstances, les Mayas semblent en avoir étendu la signification à tous les textes renfermant des katuns, c'est-à-dire à « l'écriture sacrée en général ». C'est dans ce sens que je l'ai compris ici.

Uchmal désigne évidemment, cette fois, « le passé ». (Voy. plus haut).

Tulom est rendu par « palais », dans la version de Brasseur qui ne l'a pas inséré sous cette forme dans son *Vocabulaire Maya ;* mais on l'y retrouve sous la forme *tulum*. Ce mot vient de *tu* « selon, en manière de », et de *lum* « terre » ; il indique des « constructions en général », et surtout des « murailles ».

La traduction de la 4[e] ligne me paraît fort peu intelligible dans la version de Brasseur, laquelle, du reste, ne s'accorde point avec celle de Lizana.

Le premier rend cette ligne par « celui qui le verra sera celui qui dira sa parole ». Le second par « celui qui le verra sera réputé heureux (dichoso) ». La version de Brasseur ne signifie rien ; la seconde paraît assez bizarre, puisqu'il est question de « nombreuses douleurs » dans la ligne suivante, et que rien n'autorise, il me semble, à y voir « le bonheur de pleurer ses péchés ». Ensuite, il est assez difficile de rattacher l'une et l'autre de ces interprétations au texte original. — Je suis porté à voir dans *u bi* un seul mot, le passé *ubi* du verbe *ub* « entendre », *ubabal* « audition »; (el acto de oir, S.-BONAV.) : Je propose, toutefois, cette interprétation, sous toutes réserves.

Xan a, au moins, deux significations : « tard, retard » (retardacion, BL.), et « également » (tambien). La seconde m'a paru s'appliquer plus convenablement au passage où se trouve ce mot.

Bin-ylic. — *Bin* est une préfixe du futur ; — *ylic* manque dans les Vocabulaires que j'ai eus à ma disposition ; c'est le présent du verbe « voir ».

Y-àal, composé de *y*, pronom de la 3e personne, et *àal* ou *al* « dire ».

Okte, forme passive du verbe *okol* « pleurer ».

Yail, radical *ya* « douleur ».

PROPHÉTIE D'AHKUIL-CH'EL (*prêtre idolâtre*).

Lahi ɔibté katun yun - é !
Achevé peint cycle tout-autour eh !
M'ex kàanàat-é u-alac utal.
pas vous génie eh ! savoir-dire l'avenir.
Màc bin ca ɔab t'ocoɔ pop
Qui (not. fut.) sera-donné dérouler natte
katun - é !
cycles eh !
Bin huluc, holom, uil tu cal
venant pénétrera, sans doute dans-sa gorge
ya.
souffrance.
Tali ti xamin, tali ti chikin ;
Tel au nord, tel au couchant ;
Tu kinam uil-yan-é !
à-lui douleur sera eh !
Màc to ahkin, bonat,
Qui encore prêtre, prophète,
Bin to halic u than uooh-é !
encore dira parole sacrée !
Ychil balana ahau ;
parmi tel-ou-tel prince ;
M' ex kàanàat-e hunac tuc - ti - cab
pas vous génie grand pays de la terre (Yucatan).

[1] Quand sera achevé le cycle actuel, [2] aucun de vous n'aura l'art de prédire l'avenir. [3] Qui donc déroulera la natte des cycles à venir? [4] La souffrance pénétrera dans votre gorge [5], aussi bien au Nord, aussi bien au Couchant, [6] la douleur le poursuivra ; [7] Quel sera le prêtre ou le prophète [8] pour dire la Parole sacrée? [9] Entre tant et tant de princes, [10] le génie manquera sur toute la région du Yucatan (1).

---

(1) Nous reproduisons également ici les deux traductions de Lizana et de Brasseur de Bourbourg.

TRADUCTION ESPAGNOLE DE LIZANA. — [1] En el fin de la edad presente, — [2] Los que ignorais las cosas futuras, — [3] Que edad pensais que sucederá ? — [4] Sabed pues que vendrán de toda parte — [5] Tales cosas por nuestros males — [6] Que los podreis tener por presentes. — [7] Y os digo que en la edad novena — [8] Ningun sacerdote ni propheta nuestro — [9] Os declarará la escritura — [10] que generalmente ignorais.

TRADUCTION FRANÇAISE DE BRASSEUR. — [1] Terminée l'inscription du cycle présent, — [2] aucun de vous ne sera assez sage pour dire l'avenir. [3] A nul ne sera donné de dérouler la natte des inscriptions cycliques. — [4] La douleur viendra, pénétrera; elle sera dans sa gorge. — [5] Telle au Nord (elle sera) au Couchant. — [6] De toutes parts, il y en aura, oui ! — [7] Nul prêtre ni prophète — [8] ne sera là pour dire la parole de l'Écriture sacrée ; — [9] Entre tant de princes ; — Nul de vous ne (sera) assez intelligent dans tant de pays différents.

l ne sera peut-être pas sans intérêt de comparer texte maya ancien des *Prophéties Sybillines*, un gment en langue maya moderne que j'emprunte à *Gramática Yucateca*, rédigée à l'usage des indiènes, par le P. Joaquin Ruz (1), fragment auquel j'ajoute une traduction française :

DES NOMBRES. (*Texte maya*).

1. KAAT. *¿ Bàax nucticéex tioklal xocolil ti le kabaoob?*
   NUUC. *Letile mac tumen leti cù helancuntic p'el ti yaboob.*

2. KAAT. *¿ Bahunoob layoob leitioob xocoloob ?*
   NUUC. *Cap'el p'el xocól, iix yaboob.*

3. KAAT. *¿ Bàax lay p'el xocol ?*
   NUUC. *Leti cà cù th'an ti huntul màac, uaix bàal tu hunali, hebic Ahau, Chunth'an, Batab.*

4. KAAT. *¿ Bàax lay xocol yab?*
   NUUC. *Leti cà cù th'an ti cap'el uaix u chutanil macoob uaix baioob hebic ahauoob, h chunth'anoob, bataboob.*

5. KAAT. *¿ Ti tùux cù particulaoob leitioob capel xocoloob ?*

---

1) *Gramatica Yucateca*, por el P. Fr. Joaquin Ruz, p. 161

NUUC. *Leti p'el xocol ma tu paticuba ti mixmàac : hebac leti yab xocol cù paticuba ti le p'el xocole.*

6\. KAAT. *¿ Ti bàax nucul?*

NUUC. *Tàan ù tsaayal lé ob tu xub ti le sustantivo uaix xocol, xocolóob uaix leti èex tibilbeil ti tibilbeilèex ti le uolah, uolahèex.*

TRADUCTION.

1\. Q. Q'entendez-vous par le nombre dans les noms ?

R. C'est ce qui permet de distinguer, dans ces mots, l'unité ou la pluralité.

2\. Q. Combien y a-t-il de sortes de nombres ?

R. Deux, le singulier et le pluriel.

3\. Q. Qu'est-ce que le nombre singulier ?

R. C'est lorsque nous parlons d'une personne unique ou d'une chose isolée, comme *ahau* « le Roi », *chunth'an* « le Chef », *batab* « le Cacique ».

4\. Q. Qu'est-ce que le nombre pluriel ?

R. C'est lorsque nous parlons de deux personnes ou choses ou d'une plus grande quantité, comme : *ahauòob* « les Rois », *chunth'anòob* « les Chefs », *batabòob* « les Caciques ».

5. Q. En quel cas se mettent les particules qui caractérisent les deux nombres ?

R. Le nombre singulier ne s'indique par aucune espèce de particule ; mais le pluriel se forme en ajoutant une particule au singulier.

6. Q. De quelle manière ?

R. En joignant *ob* à la fin du substantif, soit *xocol* « le nombre », *xocoloob* « les nombres » ; — ou bien *éex*, *tibilbeil* « la vertu », *tibilbeileex* « les vertus » ; — *uolah* « la décision », *uolaheex* « les décisions ».

J'ai fait usage, dans le Vocabulaire ci-après, des abréviations suivantes :

* Mot recueilli dans le cours de mes études et manquant dans les Vocabulaires.		c.	= conjonction.
		fut.	= futur.
		int.	= interjection.
Bl.	= le P. Beltran.	pr.	= pronom.
Br.	= Brasseur de Bourbourg.	prés.	= présent.
Ld.	= le P. Diego de Landa.	prét.	= prétérit.
Lz.	= prophéties publiées par Lizana.	s.	= substantif.
		v.	= verbe.
Rz.	= le P. Joaquin Ruiz.	v. a.	= verbe actif.
adj.	= adjectif.	v. n.	= verbe neutre.
adv.	= adverbe	v. p.	= verbe passif.

Je regrette que l'étendue déjà trop considérable de cette notice ne me permette point de donner un Vocabulaire plus complet de la langue Maya. Les personnes qui voudraient s'occuper de l'étude de cette langue y trouveront néanmoins un certain nombre de mots qui manquent dans le Vocabulaire de Brasseur, ouvrage le plus complet que nous puissions consulter jusqu'à présent pour l'interprétation des textes yucatèques.

CABULAIRE MAYA-FRANCAIS

A.

cuisse, jambe.
tu, toi; ton, ta.
v. n., pleurer, gé-

a., briser, rompre.
, petit-fils.
v., sur, dessus.
, gémissement, dou-
plainte.
, s., aurore.
AH, s., fondation,
lissement.
int., hélas!
adj., fort, violent.
t., quoi?
N, adv., devant, en

v. n., se remplir,
eupler.

ACTAN, v. a., animer, ex-
citer.
AH, particul d'action.
AHAL, v. n., s'éveiller, se
lever
AH-ATANZAH, s., entremet-
teur de mariages.
AHAU, s., roi.
AHAU-NA, s., palais.
AHAUAL, s., ennemi.
AHAUBIL, adj., royal, prin-
cier.
AHAUINTAH, v. n., ré-
gner.
AHAULIL, s., règne, royauté.
AH-BIZOH-PATAN, s., col-
lecteur des impôts.
AH-BOOL-KEBAN, s., péni-
tent.

AH-OYBENZAH, s., protecteur.

AH-CAHNAL, s., citoyen.

AHCALPACH, s., personne adultère.

AH-CALTAL, s., ivrogne.

AH-CANBAL, s., élève, disciple.

AHCAN, gardien. — *

AHCAN-BÀALBA, s., gardien des propriétés foncières. BL.

AHCAN-PA, s., chef d'une forteresse.

AHCAN-PAKAL, s., jardinier.

AHCAN-TAMAN, s., berger.

AHCAN-YUC, s., chevrier.

AHCAN-BEZAH, s., maître, professeur, savant.

AHCATE, adj., double.

AHCAUAL, s., ennemi.

AH-CAXAN-CUXTAL, s., médiateur.

AH-CAY, s., pêcheur.

AH-CEH, s., chasseur.

AHCHABUL-ZINIL, adj., omnipotent.

AH-CHEM, s., batelier.

AH-CHI, s., goût.

AH-CHUN, adj., primordial, principal, premier.

AH-CH'A, s., messager.

AHCI, c., aussitôt, après que.

AH-CIM, mort, décédé, — *

AH-CIM-ATAN, s., homme dont la femme est morte, veuf.

AHCIMIL, adj., mortel.

AHCIMZAH, s., assassin.

AH-CO, adj., brave, terrible.

AH-COLTAB s., laboureur.

AH-CON, s., vendeur.

AHCON-CI, s., boutiquier, cabaretier.

AH-CUCH, s., celui qui supporte. — *

AH-CUCH-CAB, s., celui qui a la charge d'un pays, le gouverneur.

AH-CUXAN, adj., vivant, animé.

AH-CUYAH, s., sorcier, magicien.

AH-EMEL, adj., descendant.

v., originairement,
incipe.
, s., origine de la
.
, adj., instruit.
UN, s., soldat.
AL, adj., ennemi.
, s., prêtre, astro-
(mot qui vient de
AK «tirer les sorts»).
EL, s., magistrat,
en des choses
es.
EN, s., saint.
AN, s., héritier.
, s., créateur, fon-
r, architecte.
ICUM, s., potier.
IUL, s., créateur,
r.
AH, s., ouvrier.
Z, s., savant, sage.
OMAL, s., général
armée.
UNAH, s., ennemi.
LAL, adj., aimable.
LAL, adj., croyance,
.

AH-PATAN, s., celui qui est tributaire.

AH-PULIL, s., portefaix, porteur.

AH-P'ENTAC, s., prisonnier, esclave.

AH-P'OLOM, s., marchand, celui qui élève le taux de sa fortune.

AH-TAƆMUNZAH, s., transgresseur. Rz.

AH-TEPAL, s, seigneur suprême, majesté.

AH-TH'AN, s., parleur, qui parle.

AHTO, adv., aussitôt que, dès que.*

AH-TUCHIL, s., envoyé, ambassadeur.

AH-TUN, s., sorcier.

AH-TUZ, s., menteur.

AH-TZIC, adj., obéissant.

AH-TZOY, adj., riche, puissant. BL.

AHUAL, s., ennemi.

AHUALBIL adj., épouvantable.

AHUAUPACH, s., spectre, fantôme.

AH-UIH, s., affamé.

AH-UITZIL, s., montagnard, sauvage.

AHUMEX, adj., barbu.

AH-UOOH, s., hiérogrammate.

AH-YUCHUCIL, adj., puissant. Rz.

AH-ƆACYAH, s., médecin.

AHSAUL, s., donateur.

AHSIBUL, s., écrivain.

AHSUL, s., étranger.

AHZAAT, s., destructeur.

AHZISBIC, s., envieux, avare.

AHZIZAHUL, s., créateur, Rz.

AHZUC, adj., doux, paisible. Rz.

AK, s., langue, flamme, éclair.

AKAB, s., nuit.

AKAB-MAX, s., fantôme.

AKABTAL, v. n., faire nuit.

AKBIL, adj., nocturne.

AKBILHAL, v. n., faire nuit.

AKZAH, s., urine; — v., pisser.

AL, s., petit, enfant.

AL, v. a., parler dire.

ALABOLAL, s., espérance.

ALABOLTAH, v. a., espérer.

ALAC, v. a., dire, déclarer*.

ALAH, v. a., dire, ordonner.

ALAKIN, s., titre des prêtres mayas.

ALAKTAH, v. a., élever des animaux.

ALANCAL, v. a., enfanter.

ALCAB, adv., vite.

ALCABTAH, v. a., presser, suivre, poursuivre.

ALCABTAN-KAN-AHAU, nom d'une danse religieuse. BL.

ALCUNAH, v., a., mettre.

ALIL, s., poids, lourdeur, souffrance.

ALILICH, s., larme.

ALMAH-ANAT, s., décret, BL.

ALMAHTH'AN, v. a., décréter.

ALMEHEN, s., noble.

…MEHENCUN, v. a., anoblir.
…NAC, prép., pour.
…UX, s., fantôme.
…M, adv., simultanément, ensemble, toujours.
…MAC, s., familles réunies.
…MAL, adv., toujours. — *Amal-amal*, sans cesse.
…MALCUN, v. a., réunir.
…MALHAH, v. n., demeurer.
…N, élevé, qui tient debout. — (*Anti*, lieu élevé, les Andes; — (*An-ti-ili-a*, lieu élevé entouré d'eau, les Antilles. BR.).
…NAL, v. n., se tenir dressé, s'élever.
…NAT, v. a., soutenir, aider.
…NIL, s., soutien.
…NTAH, v. a., soutenir, aider.

ANTAHUL, s., protecteur.
AP', v. a., rompre, briser.
AT, pr., tu, toi.
ATAN, s., époux.
ATANCIL, s., mariage.
ATIAL, pr., ton, tien; ta, tienne.
AU, s., bassin, pièce d'eau.
AU, pr., tu, toi, ton, ta.
AUAC ou AUAT, s., cri.
AUAT, v. n., crier, appeler.
AYIKAL, s., riche, puissant.
AYIKALHAL, v. n., s'enrichir.
AYIKALIL, s., richesses.
AZ, s., vapeur; — adj., aérien, léger.
AZAB, adv., légèrement, un peu; — plus.
AZBEN ou AZMEN, adv., plus.

B

BA, s., père, ancêtre, seigneur, le fond, le bas, profondeur.
…A, c., ainsi, selon.

BAAB, v., ramer, nager.
BAAC, adj., semblable *.
BÀAL, s., chose.
BÀAL, ad., grand, illustre.

BÀAL, v., remplir.

BÀALBÀ, s., domaine seigneurial.

BÀAT, s., hache.

BÀAX, int., quoi ? qu'est-ce que ?

BABAHUN, ad., autant, combien.

BAC, s., os, membre viril ; fondement, rocher.

BAC, s., viande.

BACACIX, c., quoique.

BACECHI, adv., assez, pas plus.

BACEL, s., les membres du corps *.

BACI, adv., gardez-vous de, ne pas.

BACIN, intér., comment ? quand ? qu'est-ce ?

BACIX, c., quoique.

BACIX- BÀAC, c., quoiqu'il en soit.

BACZAH, v. a., s'emparer de quelqu'un *.

BAHUN, adv., combien ?

BAIL, v. a., suivre.

BAIX, c., et, aussi *.

BAK, s., chair ; membre viril.

BAK, v. a., rouler, envelopper.

BAKACH, adj., tous.

BAKTEHAL, v. n., se réunir, s'assembler.

BAL, enchevêtré, noué.

BAL, pr., quelque chose.

BAL, int., quoi ? comment ? — BAL UKABALO, comment s'appelle-il ?

BAL, s., beau-frère de la femme.

BALA, c., donc, puisque.

BALABA, s., patrimoine.

BALAM, s., tigre.

BALANA, tel ou tel, n'importe qui.

BALCAH, s., le monde.

BALCHAHAL, v. n., disparaître.

BALCHÉ, s., animal, bête sauvage.

BALCAM, s., comédie.

BALINTAH, v. a., contenir.

BALIUA-TAHMEN, int., pourquoi ? comment ?

BALNAIL, s., famille.
BALTH'AN, v. a., interroger.
BALUCHUN, intér., pourquoi ?
BALX, int., avec quoi ?
BAN, s., monceau, tas, troupeau.
BAOMAL, v. a., prendre pour chef.
BAT, s., hache.
BAT, v. a., battre.
BATAB, s., seigneur, chef de troupe.
BATÉEL, s., guerre.
BATEL, v. a., faire la guerre.
BAX, int., quoi ? comment ?
BAXAN, int., pourquoi ?
BAXIÀAL, int., pourquoi ?
BAYA, pr., vers.
BAYBE, adv., bien.
BAYBIC, adv., de même.
BAYBICTUN, pr., selon, suivant.
BAYHAL, v. n., ressembler à.
BAYLI, adv., toujours, d'ordinaire.
BAYÔ, ainsi.
BE, s., route, voie, métier.
BE, v. n., marcher, être, vivre.
BÉE, interj., hélas! ah!
BÉEL, s., vie, mœurs; chemin, métier.
BEHELELA, adv., maintenant.
BEY, adv., comme.
BICIL, adv., combien ?
BIKIN, adv., quand ?
BIN, v., aller.
BIN, préfixe du futur.
BIX, intér., qui ? quoi ? comment ?
BOBAT, s., prophète.
BOC, s., os, ossement *.
BOHƆIN, s., 3e frère cadet.
BONAT, s., prophète.
BONLIL, s., couleur, tache.
BÔOL, v. a., rendre, retourner, s'acquitter, payer.
BÔOT, v. a., payer, récompenser.
BÙC, s., manteau, vague.
BUCIN, s., habillement.
BUƆ, s., fumée.

BUKXOC, s., compte, comput, addition.

BULUB, s., vase.

BÙUC, vêtement, ornement.

C.

CA, num., deux.

CA, pr., nous, notre.

CA, adv., de nouveau, quand.

CA, conj., ensuite, et; tandis que, afin que.

CÀACHICH, s., bisaïeule.

CÀAMAM, s., bisaïeul.

CÀAN, s., ciel, élevé.

CÀANAL, adj., céleste.

CAB, s., la terre, le Yucatan.

CAB, v. n., descendre.

CABA, pr., nous.

CABIL, s., terrain.

CABIN, c., lorsque, quand.

CACATÔ, adv., bientôt.

CACHI, adv., anciennement.

CAH, s., terre, peuple, ville.

CAH, v. n., être occupé à.

CAHAL, v. n., habiter.

CAHI, opt., plût à Dieu.

CAIT, UNC., quoique.

CAIX, c., et, encore.

CAL, s., gorge, trou, profondeur; plaisir.

CALUAC, s., intendant*.

CAM, s., mâchoire.

CAMBEZAH, v. a., enseigner.

CAMIZAH, v. a., apprendre.

CAN, s., serpent.

CANAB, s., puissant, fort, courageux.

CANALIL, s., hauteur, gloire.

CANIL, s., facilité *.

CANTE, brancard servant à porter les statues des Dieux *.

CAPEL, num., deux.

CAPUT, adv., de nouveau.

CAT, c., ensuite, lorsque.

CATMATIL, s., postérité.

, adv., ensuite.
y, adv., après.
s., île.
adj., brillant, écla-
:.
s., pierre, rocher.
s., prière, offrande.
s., froid.
adj., noir, obscur.
, adj., jeune.
s., ornement.
s., membre viril.
adj., égal.
, que (comparatif).
:, s., tonnerre,
dre, pluie, eau.
:, s., dieu protecteur
campagnes *.
,v.a., voir, regarder.
s., rouge.
s., léopard *.
adv., beaucoup.
v., cuire.
CI, ad., peut-être.
OLAY, s., léopard.
ÉEL, s., jaguar.
IKAL, s., tempête, ou-
an.

CHAHALTE, s., sorte d'encens *.

CHAKAN, s., savane, prairie.

CHAN, adj., petit.

CHANAL, s., chaussure.

CHAPAHALIL, s., destruction, ruine.

CHAPAIL. s., maladie.

CHÉ, s., arbre, bois.

CHÉEL, s., arc-en-ciel.

CHEMUL, v. n., naviguer.

CHEN, adj., seul, solitaire.

CHI, s., bouche, porte.

CHIBAL-KIN, s., éclipse de soleil.

CHIBAL-U, s., éclipse de lune.

CHICBEZAH, v. a., expliquer, déclarer.

CHICH, s., aïeule maternelle.

CHICTAHAL, v. n., paraître.

CHIKIN, s., Couchant, Occident.

CHILAM, s., interprête.

CHILAN, s., prêtre s'adonnant à la médecine et

à la sorcellerie * (el que tiene cargo de dar las respuestas del demonio, Ld.).

Ch'och', adj., salé.

Choch'en, s., abîme.

Chocomol, s., chaleur.

Choctal, adv., dehors, aux environs de.

Chucanil, plénitude ; — à chucanil, plus.

Chucub, v. a., prendre, saisir.

Chuh, v. a., brûler.

Chum, s., principe, commencement.

Chumuc, s., milieu, centre.

Chun, s., voy. Chum.

Chunbezab, v. a., commencer.

Ch'àa, v. a., prendre, recueillir.

Ch'ab, s., créature.

Ch'al, v. a., faire fondre (un métal).

Ch'anucul, s., jugement, sentence.

Ch'en, s., source, fontaine.

Ch'ental, v. a., écouter.

Ch'ibal, s., race, descendance.

Ch'ich', s., oiseau.

Ch'iic, flèche, dard.

Ch'ulub, s., pluie.

Ch'unthan, s., chef, commandant.

Ch'up, s., femelle.

Ch'uplal, s., jeune fille, femme.

Cici, adj., doux, — Adv. aisément.

Cih, s., parole.

Cihil, v. n., parler.

Ciil, s., don, aumône, offrande.

Cilich, adj., saint, sacré.

Cim, v. a., envelopper, être retenu enveloppé.

Cimil, s., mort.

Cimil, v. n., mourir.

Cimilnil, s., mort *.

Cimzah, v. a., tuer, donner la mort.

Citanil, s., intervalle.

Ciumil, s., Dieu, seigneur.

Cizin, s., esprit du mal.

, dent.
, aller, venir.
a., contenir.
s., culture, champ
vé.
IL, s., princesse,
e.
CHE, s., sorte de
se Maya *.
s., vase, marmite.
., vase, creux.
, s., sorte de mets
posé avec du maïs *.
., il, lui, eux, son,
ses.
. a, être dedans,
ter *.
s., écureuil.
ABAL, s., gouver-
ent, juridiction.
, adv., jadis, autre-
; passé.
H'AN, s., ambassade,
sage.

CUCUT, s., corps.
CUCUTILAM, s., lieutenant.
CUL, s., assise d'une chose *.
CULTAH, v. a., asseoir, établir, introniser.
CUM, pr., avec.
CUN, adv., après.
CUN, s. — Voy. CON.
CUNAH, v. a., pouvoir, être dans la condition de faire une chose.
CUNEL, s., sortilège, magie.
CUNX, c., mais ; — adv., après.
CUTAL, s., origine, commencement, racine.
CUTZHÀA, s., canard.
CUX, s., vie.
CUXCINTAH, v. a., animer, consoler.
CUXOLAL, s., raison.
CUYUB, s., cuirasse.

Ɔ.

a., donner, poser.
THÀN, s., promesse.

ƆABAIL, s., audace.
ƆABILAH, s., faveur, don.

Ɔac, v. a., médicamenter.
Ɔacab, s., trésor.
Ɔacal, s., classe, degré.
Ɔaich, s., fruit.
Ɔail, s., don, cadeau.
Ɔalab, s., moule.
Ɔam, s., trône.
Ɔanucul, s., règle, cause.
Ɔaul, s., gloire.
Ɔay, s., tapir.
Ɔeb, adj., oblique.
Ɔec, base, fondation.
Ɔeh, s., écorce.
Ɔem, s., tranquille, paisible.
Ɔeɔ, s., petitesse.
Ɔib, v. a., peindre, écrire.
Ɔibol, v. a., désirer.
Ɔilib, s., exemple, modèle.
Ɔiol, s., colère.
Ɔip, s., gonflement, orgueil.
Ɔocan, s., fin.
Ɔocol, v. a., finir.
Ɔocolbèl, s., mariage.
Ɔoc, v. a., achever.
Ɔomel, s., cervelle.
Ɔop, v. a., planter, fixer.
Ɔot, v. a., frapper.
Ɔoyzah, v. a., vaincre.
Ɔù, s., substance, sève, contenu.
Ɔul, adj., étranger.
Ɔun, v. n., se terminer.
Ɔùuc ou ɔùuɔ, s., baiser.
Ɔùc, s., action de sucer.

E.

E, s., tranchant d'une arme.
Eb, v. n., monter, s'élever en pointe.
Ebtun, s., escalier de pierre.
Ech, pr., tu, toi.
Echeczah, v. a., faire tomber, abattre.
Eek, adj., noir.
Eel, s.. œuf, testicule.
Ek, s., étoile.
Ek, adj., noir, sombre*.

M, s., léopard.
adj., obscur; —
, la chute du jour,
ir.
, s., le noir.
, adj., aveugle.
IK, s., couleur li-
.
, chat sauvage ti-

n., s'élever, sortir,
:r.
r. n., brûler.
v. a., incendier.
ntér., quoi?
, v. a., descendre.
., auparavant.
, v., être, devenir.

ET, s., ressemblance, accord.
ET, c., avec.
ETAIL, s., compagnon, ami *,
ETCETCUN, v. a., comparer.
ETEL, pr., avec; — s., compagnie.
ETHUL, adj., égal.
ETKIKEL, s., cousin, parent.
ETZAH, v. a., montrer, découvrir.
EX, pr., vous, votre.
EↃ, v. a.. établir, fixer, poser.
EZ, s., magie, enchantement.

H.

., eau.
s., année.
L, v. n., pleuvoir*.
HAC, s., éclair.
, s., merveille, mi-
.
, s., épouvante.

HAL, s., roseau, tige.
HALAB, s., remède.
HALAH, v. a., dire, parler.
HALMAH, v. a., gouverner, montre.
HAN, v. a., manger.
HANIL, adj., pur.

HATZ, v. a., partager, diviser.
HATZCAB, s., matin, aube.
HAU, v. n., finir, cesser.
HAYCAB, v. a., détruire.
HBOBAT, s., prophète.
HCHÔO, s., enfant à la mamelle.
HCHUY, s., oiseau de proie.
HE, pr., lui, elle.
HEB, s., cercle, circonscription, province.
HEBAC, c., mais.
HEBELXEC, s., char, voiture, véhicule.
HEBIC, c., comme.
HECEL, s., siége, banc.
HECH, v. a., nouer, serrer.
HEɔ, s., fondement, appui.
HÉE, s., œuf.
HÉIC, s., ouverture.
HEK, s., séparation, branche, rameau.
HEL, v. a., changer.
HELE, adj., actuel.
HELZAH, v. a., aider, seconder.
HEN, v. a., ouvrir.
HET, s., ouverture, fente.
HI, s., argile.
HIBIC, intér., comment?
HICH', v. a., attacher, nouer.
HIɔ, v. a., exciter, épuiser les forces.
HIIX, adv., peut-être.
HIIX, s., peau, écaille de poissons.
HIK, s., cadence.
HIKTAN, s., poésie.
HIM, pr., lui, elle, eux.
HKATMAT, s., mendiant.
HÒ, s., entrée.
HÔ, v. n., entrer, aller, venir.
HOB, v. a., battre, détruire.
HOCH, s., moisson, récolte.
HOCH', s., grande cuiller.
HOCH'BAIL, s., métamorphose.
HOH, v. a., arracher.
HOK, s., nœud.
HOK, v. a., atteindre un but.
HOKENKOK, s., chaîne.
HOKZAH, v. a., ôter, retirer, découvrir.

, trou.
., abîme.
., tertre.
, s., ruine, des-
on.
s., porte, entrée.
tête, chef, toît.
, a., arroser.
t, s., marchand.
pucelage.
papier.
ı, v., causer, ba-
r.
, œuf.

Hul, v. n., venir, arriver.
Hum, s., son, bruit, murmure.
Hun, s., papier.
Hunac, adj., grand; — adv., beaucoup, toujours.
Hunali, adv., uniquement, simplement.
Hunth'an, v. a., crier.
Hup, v. a., introduire.
Hut, s., précipice.
Hzakam-cobol, s., hermaphrodite.

I.

erme, embryon.
tit-fils, petite-fille.
fœtus.
œil, visage.
jumeaux.
s., époux.
, s., peuple, plèbe.
v. a., baigner.
s., ongle.
, sale.
, frère, sœur.

Ik, s., esprit, souffle, vent, air.
Il, s., puissance.
Ilah, v. a., voir.
Ilil, adj., mauvais.
Im, foyer, source, mamelle.
In, pr., je, mon, ma, mien.
Ip, v. a., remplir.
It, s., cul.
Itz, s., glace, froid.

Itzat, s., sage, intelligent, habile.

Ix, s., trou, profondeur.

Ixal, s., accouchée.

Ixbàal, s., petite fille.

Ixim, s., maïs.

Iz, en compos., froid.

K.

Ka, s., pierre à broyer le maïs.

Kàah, v. a., élever.

Kàak, s., feu.

Kàal, v. a., fermer.

Kàam, adj., fort, épais.

Kàan, s., corde.

Kàanàat, s., intelligence, génie.

Kàap, v. a., assembler, joindre.

Kàat, s., argile, terre cuite

Kàax, s., forêt, broussailles, fagot.

Kàay, v. a., publier.

Kab, s., bras, main, branche d'arbre.

Kaba, s., nom.

Kabatah, v. a., nommer, calculer.

Kabcheil, s., flèche.

Kabet, adj., utile, nécessaire.

Kabich. s., larme.

Kabim, s., lait.

Kabkak, s., brasier, foyer.

Kach', s., mouche *.

Kah, v. a., briser.

Kak, s., feu.

Kakaz, adj., mauvais.

Kabnab, s., mer.

Kal, v. a., fermer.

Kalac, s., univers.

Kam, v. a., recevoir.

Kamach, adj., grand, fort.

Kamhal, v. n., croître, pousser.

Kan, s., hamac.

Kanàab, s., océan.

Kanal, adj., jaune.

, adj., nécessaire,
.
., s., orage, averse.
s., argile, terre
e.
v. a., demander,
quérir.
L, s., invocation,
e.
v. a., creuser.
T, s., mendiant.
, s., prière.
L, v. n., déclarer la
re.
, s., guerre.
, ère, âge, époque.
., bois, forêt.
., gorge, chant.
., embarras, diffi-
.
., travail.
a. cuire; retourner.
s., cuir.
a., disputer; battre.
pointe, jet.
., épine.
, sang.
a., blesser.

KILACABIL, s., peuple, race, famille.
KIN, s., soleil, jour.
KINAM, s., douleur.
KINANHAL, v. n., dominer, régner.
KINIL, s., temps.
KIN-KU, s., jour de fête religieuse.
KINTUN-YÀABIL, s., printemps.
KITZ, s., pousse, bourgeon.
KIUIC, s., marché, foire.
KOBEN, s., cuisine.
KOCH, s., attaque; impôt.
KOH, s., vice-roi.
KOKOL, v. n., retentir, résonner.
KOM, s., vallée, creux.
KOOP, s., abîme, gouffre.
KOX, s., oiseau.
KU, s., Dieu.
KUCH, s., fil.
KUCHUL, v. n., arriver.
KUCHUL, v. a., porter *.
KUK, s., plume.
KUKIN, v. n., faire du tort à quelqu'un *.

KUKU-UINIC, s., sacrificateur.
KUL, adj., saint.
KUL, s., base, fondement *.
KULEL, adj., noble.
KULTABAL, s., adoration.
KULTAH, s., représentation d'un Dieu, statue divine.
KUM, s., grand vase.
KUNÀ, s., temple.
KUP, v. a., couper.
KUT, v. a., broyer.
KUTZ, s., tabac.
KUÙL, v. a., adorer.
KUX, v. a., mordre.
KUYENCUN, v. a., consacrer, déifier.

L.

LÀ, s., lieu, localité.
LÀB, adj., vieux.
LAC, s., plat, bassin.
LACAM, s., drapeau.
LACTÒ, adv., après,
LAH, s., fin ; pierre plate.
LAHAL, v. n., finir.
LAK, s., compagnon.
LÀKIN, s., Orient.
LAMAY, s., base, fondation.
LATH', v. a., soutenir, gouverner.
LATHÀBKIN, s., heure.
LÈB, s., écorce, peau.
LEↄ, s., le bord.
LEK, v., tourner, agiter.
LEM, v. a., monter.
LEM, adv., beaucoup, entièrement.
LEMBA, s., éclair.
LEP', v. a., peler.
LEP'OL, se fâcher, s'irriter.
LICH, v. a., accrocher.
LICH', v. a., attacher.
LICIL, adj., semblable.
LICUL, v. n., provenir de*.
LIK, s., fois.
LIKIL, v. n., se lever.
LIKIN, s., Orient.
LIKUL, v. n., sortir de.
LIM, v. a., étendre.

le mal.
n., tomber.
s., malheur.
lj., précieux, qui a
valeur.
s., prix.
. a., avaler.
, fleur.
H'AN, s., malédic-

a., blesser.
a., plier, courber.

LOT, s., une paire.
LOX, v. a., frapper.
LUB, s., station, arrêt.
LUBZÀAL, s., chute.
LUCHUB, s., cuiller.
LUK, v. a., avaler, englou-
tir.
LUKZAH, v. a., ôter, dé-
livrer, détruire.
LÙM, s., terre.
LUZ, v. a., ôter, déli-
vrer.

M.

la terre (archaïque).
main (en compo-
i).
s., une personne.
mariage.
AB, s., prison.
. a., mépriser.
s., le néant.
N, adv., jamais.
, adj., pur.
. a., fermer.
Y, s., protecteur.
v. a., saisir.

MACHKABIL, s., mariage.
MACH', v. a., affaiblir, cal-
mer.
MACIMLIL, s., immortel.
MAÇKAB, v. a., récompenser.
MACTZIL, s., prodige.
MAL, s., marque, fois.
MALOB, adj., vertueux.
MAN, v. a., acheter.
MAHOEL, adj., ignorant.
MACAPAT, adj., aveugle.
MAT, v. a., atteindre,
aboutir à.

MAT, adj., compagnon, égal, semblable.
MATANIL, héritier.
MAUINIC, adj., cruel.
MAXUL, adj., infini.
MAY, s., corne.
MAYAC, s., table.
MAYACIMIL, s., épidémie.
MAYUM, s., orphelin.
MAZCAB, s., métal, fer.
ME, s., courbe, menton.
MEHEN, v. a., engendrer.
MEIHUL, s., travail, action.
METKAN, v. a., gouverner.
MEN, s., fondateur.
METNAL, s., séjour des morts, enfer.
MEYAH, s., travail.
MIATZ, adj., sage, savant.
MIN, v. n., manquer.
MIX. adv., jamais.
MIXMÀAC, adj., d'aucun genre, nul, personne.
MIZ, s., chat.
MOAN, adj., nuageux.
MOC, s., nœud.
MOH, v. a., couvrir.
MOK, v. a., lier, attacher. (Voy. MOC.)
MOLAYÎK, s., ouragan.
MOM, adj., épais.
MÔO, ara, grand perroquet.
MÙ, adj., humide.
MUC, adj., pourri.
MUCH, s, crapaud.
MUCNAL, s., tombeau.
MUH, s., ombre.
MUK, s., force.
MUL, s., colline, tumulus.
MUMUYIL, s., cendre, poussière.
MUN, adj., tendre.
MUP, v. a., attraper.
MUT, terre humide (arch.).
MUYAL, s., nuage.
MUZ, v. a. ronger, couper.

N.

NA, s., demeurer, habitation.
NÀAB, s., or.
NÀAC, adj., élevé.
NÀACH, adv., loin.
NÀAL, s., devin.

itation.
misérable.
anifester*.

Oy, adj., inerte, accablé.
Oz, adj., capricieux.

P.

debout.
ir.
, vaincre.
pérer.
r, rendre.
, visage.
ernier, ar-
populace,
ublier.
r, appré-
coche-
mblée,

Pana, ouvrir.
Pat, v. a., inventer, réaliser, faire.
Patan, s., tribut.
Pax, v. a., jouer d'un instrument.
Pax, v. a., casser, rompre.
Pay, v. a., appeler, réclamer, retirer.
Payma, s., dette, devoir.
Paynum, adv., davantage, plus.
Pe, v. n., venir, sortir (en compos.).
Pecchac, s., tourner.
Pecol, v. a., craindre, douter.
Ped, s., partie, fragment.
Pée, s., bruit.
Pėet, s., rond, cercle.
Pek, s., chien.
Pel, s., clitoris.

NUM, numér., le nombre de fois.
NUMYA, s., peine, douleur, fatigue.
NUP, s., obstacle.
NUP, v. a., fermer, s'opposer.
NUTTIC, s., entendement, savoir.
NUXIB, s., vieillard.

O.

OC, s., pied, jambe.
OCH, s., sarigue.
OCHCAN, s., grand serpent.
OCLAN, s., pilier, soutien, appui.
OCNAKIN, s., le couchant.
OCOↃ, v. a., dérouler.
OCOL, v. n., entrer.
OCOY, s., entrée, ouverture.
OCLAT, v. a., semer, faire entrer.
OCZABENIL, s., croyance, foi.
OH, s., science, écriture sacrée.
OHEL, v. a., savoir.
OKLEN, adj., obscur.
OKOL, s., pleur, douleur.
OKOL, prép., sur, au-dessus.
OKOLKA, s., le monde.
OKOLTBA, s., prière.
OKOT, s., danse sacrée.
OL, s., cœur.
OLAH, s., volonté.
OLAL, s., plaisir, joie.
OLIL, s., intention, pensée.
OLOM, s., sang.
OLYA, s., douleur.
OMON, s., étranger.
OMTANIL, s., ventre.
ONEL, v. n., s'unir, s'apparenter.
ONELBIL, s., parent.
ONELTZIL, s., ami.
OOCH, s., nourriture.
OP, v., briser, casser.
OT, s., chemin, surface.

OTOCH, s., habitation.
OTZ, adj., vil, misérable.
OX, v. n., se manifester*.
OY, adj., inerte, accablé.
OZ, adj., capricieux.

P.

PA, v. a., être debout.
PA, v. a., ouvrir.
PàA, s., étang.
PàA, s., palais.
PAàMUC, v. ac., vaincre.
PàAT, v. a., espérer.
PAC, v. a., payer, rendre.
PACAT, s., yeux, visage.
PACHAL, adj., dernier, arriéré.
PACHCAH, s., populace, bas peuple.
PACHIN, v. a., oublier.
PAH, v. a., juger, apprécier.
PAK, s., muraille.
PAKAM, s., nopal, cochenille.
PAKTEIL, s., assemblée, réunion.
PAL, s., enfant.
PAN, s., drapeau.
PANA, ouvrir.
PAT, v. a., inventer, réaliser, faire.
PATAN, s., tribut.
PAX, v. a., jouer d'un instrument.
PAX, v. a., casser, rompre.
PAY, v. a., appeler, réclamer, retirer.
PAYMA, s., dette, devoir.
PAYNUM, adv., davantage, plus.
PE, v. n., venir, sortir (en compos.).
PECCHAC, s., tourner.
PECOL, v. a., craindre, douter.
PEↄ, s., partie, fragment.
PÉE, s., bruit.
PÈET, s., rond, cercle.
PEK, s., chien.
PEL, s., clitoris.

PEL, adj., unique, seul. ‖ U PEL MEHENIL « son fils unique ».
PET, s., rond, cercle.
PETEL, s., pays, région.
PEUL, v. a., saluer.
PEZ, s., mesurer, apprécier.
PIB, v. a., rôtir.
PIC'HUUM, s., lièvre.
PIIL, v. a., recouvrir.
PIIT, v. a., nettoyer, purifier.
PIK, adv., radicalement.
PIM, s., grosseur.
PIT, v. a., mettre à nu.
PIX, s., couvercle, fourreau.
PIX, v. a., courir.
PIXAN, s., esprit, âme.
PIZIL, s., poids, mesure.
PIZILCAB, s., peuple.
POC, s., chapeau. (Voy. P'OC).
POCH', s., insulte, offense.
POↃ, s., matière.
POL, s., tête, chef.
POL, v. a., sculpter.
POLOK, s., sang *.
POOP, s., natte.
POOP, s., endroit où croissent des roseaux.
POOP, v. n., éclater, se briser.
POT, s., trou, abîme.
PUↃUB, s., fuite.
PUK, v. a., fondre.
PUL, v. a., porter.
PULICH, s., fruit.
PUM, v. a., peindre.
PUT, v. a., mettre, déposer.
PUY, v. a., teindre en rouge.

P'.

P'A, v. a., ouvrir.
P'AↃ, s., injure *.
P'AT, v. a., abandonner.
P'AZ, s., insulte.
P'EC, v. a., détester.
P'EH, v. a., tailler.

ıj., unique.
:, s., prisonnier,
f.
., issue.
..a., revenir, appa-
:.
. a., écorcher.
a., surveiller.
, précipice.
, s., taxe, corvée.

P'IZ, s., poids, mesure.
P'IZBA, s., guerre.
P'OC, s., chapeau.
P'OLOM, s., marchand.
P'U, adj., recourbé.
P'UC, adj., serré, compacte.
P'UH, v. a., chasser.
P'UHÀA, s., rosée.
P'ÙUC, s., montagne.

T.

pour toi, en toi.
ĸcrément.
el.
, s., vallée.
, lien, ligature.
, lieu, localité.
s., hutte.
, depuis, jusqu'à.
s., métal *.
v. a., garder, ca-

ABAL, s., obser-
:, silence.
j., droit.
, branche, rameau.

TAK, v. a., prendre, épouvanter.
TAKIN, s., métal, cuivre.
TAKYAH, adj., final.
TAKYAH, v. n., être à l'agonie.
TAL, v. a., toucher, prendre, porter.
TÀLAMIL, s., majesté.
TALAN, s., difficulté.
TALEL, v. n., provenir, résulter.
TALI, ad., tel, telle.
TALZAH, v., apporter.
TAM, adj., profond.

TAMLAMKOT, s., inégalité*.
TAMUL, s., intervalle.
TAN, s., table, flanc.
TANCABAL, s., enclos, jardin.
TANCABIL, s., milieu.
TANCELEM, adj., jeune.
TANHAZ, s., moitié.
TANLAH, v. a., allonger, étendre.
TANOL, v., prendre soin.
TAP, s., parure, ornement.
TAT, adj., épais.
TAX, adj., plat, uni.
TAZ, s., ordre, degré, rang.
TÈ s., arbre, bois.
TEC, v. a., mettre, superposer, bâtir.
TÈEL, s., os, pied.
TELEZ, s., sorcellerie, sacrifice.
TEM, s., poutre, banc.
TEN, v. n., s'écouler.
TEP, adj., comblé, satisfait.
TEP', v. a., envelopper, ensevelir.
TET, v. a., choisir, élire.

TI, s., lieu, endr
On emploie égal
cette particule da
phrases où nou
tons simplemen
français l'article
minatif. — U H
YUBAL MISA TU
DOMINGO, Y TI
NALOOB TACUMBI
le premier (des
mandements de l'
ordonne que) la
soit entendue to
dimanches, et *le*
de fête qui doive
observés ». — L
maya signifie lit
ment « *à* tous l
manches et *à* to
jours de fête, e
(Declaracion de l
trina cristiana
idioma Yucateco,
P. Fr. Pedro Belt
Santa-Rosa, p.
TIB, adj., timide, cr
TIBI, s., danger, cr

adj., bon, vertueux.
'. a., délier, défaire,
uire.
v. a., élever, offrir.
, s., offrande, sacri-
.
a., deviner, prévoir.
v. a., rendre.
-TOHCA, s., hibou.
ZUN, v. a., vénérer,
e des cérémonies.
s., sainteté, mys-
:.
., pointe, extrémité.
'. a., ébranler.
dv., encore.
s., couteau, silex,
:e.
v. a., brûler.
Y, s., désert.
v. a., juger, recti-
, guérir.
s., (voy. Toc).
v. a., désoler, in-
dier.
T, s., jeune.
s., membre viril.
s., secours, défense.

TOPLON-KEBAN, s., sodomie.
TOT, adj., muet.
TOX, v. a., répandre, verser.
TOY, s., sac.
TUB, v., cracher.
TUC, s., groupe, tas, réunion.
TUCHIL, s., prophétie.
TUCH'UB, v., a., indiquer.
TUCUL, s., penser, intention.
TUHAL, v. n., puer.
TUKOL, adj., irrité, cruel, barbare.
TUL, adj., rempli.
TULUM, s., forteresse, château, camp retranché.
TUMEN, c., donc, pour, à cause.
TUN, s., pierre.
TUNCULUCHÙ, s., hibou.
TUNTAH, v. a., tenter, éprouver.
TUP, s., touffe.
TÙUK, s., angle, coin.
TUXCHII, s., messager.
TUZ, s., mensonge, fable.
TUZCEP, s., masturbateur.

TH'.

TH'A, adj., fort, dur, solide.
TH'AB, v. a., allumer.
TH'ALAL, s., position.
TH'AN, s., voix, discours.
TH'AN, v. a., parler, dire.
TH'ANBILAL, s., louange.
TH'ANBILHANAL, s., festin.
TH'AY, s., pousse, bourgeon.
TH'EL, s., coq.
TH'IB, v., faire une visite.
TH'IN, s., fil, lacet.
TH'IP, s., signe, image, symbole.
TH'UB, s., trou, fond.
TH'UL, s., lapin.
TH'UTH'AH, s., rature, écriture effacée.

TZ.

TZA, s., querelle, procès.
TZABCAN, s., serpent à sonnettes.
TZACOM, s., malédiction.
TZAY, v. a., accoupler.
TZEC, s., châtiment.
TZECAH, adj., menaçant, qui châtie.
TZEK, s., tête de mort.
TZEL, s., côte, flanc.
TZEM, s., sein, mamelles.
TZEMTZEM, s., dépérissement.
TZEN, v. a., nourrir, élever.
TZENUL, s., nourriture.
TZI, s., chose fine ou petite.
TZIC, s., parole, discours.
TZIC, v. a., honorer, obéir.
TZICLIM, s., partage.
TZIL, s., division, partir.
TZIMIN, s., tapir, cheval.
TZOL, s., ordre, série.
TZOLANTÈ, s., rituel, calendrier des fêtes.
TZOLNUCUL, s., règlement.
TZOLOLTH'AN, s., tradition.

xicin, s., conseil, ad-
ıpition, avis.
xicinil, exorcisme.
z, s., cheveux.
z, s., aumône.

Tzoy, s., trésor.
Tzucil, s., luxe, obscénité.
Tzucul, s., province.
Tzunul, v. n., s'abaisser.

U.

., lune, mois
r., mon, ma, mes; je.
r., il, elle, eux, elles.
ın, v. a., dresser.
, adj., levé, mi-debout.
, s., pain.
ıl, s., langage.
, s., abri, retraite.
ac, v., se pourvoir.
ben, adj., antique.
emal, adv., lointain,
ıtrefois.
b, v. a., sentir.
, v. a., arroser.
, v. a., entourer,
ıindre.
el, s., sommeil.
h', adj., défendu, interdit.
s., valeur, étendue.

Uich, s., face, visage.
Uiih, s., faim.
Uil, s., nécessité.
Uinal, s., mois de 20 jours.
Uincil, s., corps.
Uinic, s., homme.
Uitz, s., montagne.
Uix, v. a., uriner.
Uk, s., compagnon.
Uk, v. a., boire.
Ukum, s., fleuve.
Ul, adj., venu, qui vient.
Ulneb, s., flèche.
Umolay, s., religion, enseignement moral.
Uo, s., crapaud, grenouille.
Uoczahuol, v. a., croire.
Uol, adj., rempli, plein.
Uol, s., volonté, courage.

UOLAH, v. a., vouloir.
UÓOH, s., lettre, caractère; écriture sacrée.
UP', v. a., briser.
UT, s., voie, route.
UTAL, s., l'avenir.
ÙTZ, adj., bon.
UTCIN, v. a., accomplir.
UUↄ, s., corps d'armée.
UUN, s., papier.
UY, v. a., entendre.
UYI, s., venin.
UYIAH, s., haine.

X.

XÂA, v. a., combattre.
XÀACH, v. a., combattre.
XACAT, adj., rampant.
XACATNAL, s., celui qui rampe.
XACNAL, s., quadrupède.
XAK, adj., mélange.
XAMAN, s., nord.
XAN, adv., de même, également.
XANAB, s., chaussure.
XANUN, v. a., envoyer.
XAUAYIK, s., ouragan.
XBAU, s., écrevisse.
XCH'UP, femme, fille.
XCICHPAM, s., vierge, pucelle.
XCUNYAH, s., sorcière.
XEC, s., souche d'arbre, siége, chaise.
XEK, v. a., mêler, mélanger.
XEL, v. a., partager.
XEM, s., racine, origine.
XEN, int., va-t'en.
XETH', v. a., rompre, déchirer.
XEUEL, s., peau de tête.
XEXCAY, s., écrevisse.
XIB, s., mâle.
XIBALBA, s., démon, fantôme.
XIBCHAC, s., léopard mâle.
XIBILBA, s., démon, fantôme.
XIBILCOH', s., lion.

ıAN, s., taureau.
, oreille.
aile d'oiseau.
v. n., se prome-

a., augmenter,
ıître.
.OP, s., perroquet.
·ép., sans ; que
aratif).
ı, adj., sans com-
ment, éternel.
ad., sans fin,

XOCOL, s., compte, calcul, nombre *.
XOK, s., coup.
XOL, s., pieu *.
XOT, s., émanation, bourgeon.
XOTKIN, v. a., juger, condamner.
XPEN, s., sodomite.
XPUCIL, souris.
XTH'UT, s., perroquet.
XUL, s., fin, terme.
XUP, adj., usé.

Y.

ouleur.
AH, v. a., aug-
', multiplier.
, vague, eau.
pluralité *.
v. a., aimer.
v. a., entendre.
v. a., éveiller.
, douleur, souf-
.
., flamme.

YAKNAK, s., ceinture.
YALKAB, s., doigts.
YAM, s., milieu.
YAMA, v. a., aimer. — IN YAMAIL MEHEN « mon bien-aimé fils » (*Cartilla*, p. 9).
YAMBEZAK, v. a., changer.
YANHAL, v., être, avoir.
YANIL, s., l'existence.

Yàx, adj., nouveau, vigoureux.
Yaxcab, s., matin, aurore.
Yaxchun, s., commencement.
Yaxich'en, adj., vert.
Yaxkin, s., été.
Yayax, adj., bleu.
Ychil, adv., parmi *.
Ye, v. a., monter.
Yec, s., siége.
Yey, v. a., choisir.
Yez, v. a., monter.
Yib, v. a., fondre.
Yih, adj., mûr.
Ylic, v. a., voir *.
Yohel, v. a., savoir.
Yok, s., excès, tyrannie.
Yokol, prép., sur.
Yokolcab, s., le monde.
Yuc, s., chèvre, bouc.
Yuk, adj., joint, assemblé.
Yum, s., père, seigneur, maître.
Yum, adv., autour.
Yutzil, s., pain.

Z.

Zàat-zat, v. a., effacer, pardonner.
Zac, adj., blanc.
Zac-tau, s., étain.
Zaclem, s., éclat, lumière.
Zaɔ, v. a., agrandir, élargir.
Zah, v. n., avoir peur.
Zakol, adj., habile, intelligent.
Zalcun, v. a., mépriser.
Zamal, s., matin.
Zanzamal, adv., quotidiennement.
Zap, s., goût, saveur.
Zàt, v. a., perdre, anéantir.
Zauinal, s., envie.
Zayab, s., source, fontaine.
Zé, s., bâton.
Zé, v. a., battre.
Zeb, s., chevreuil.

ZEBCHI, s., oracle, prédiction.

ZEBCUM, v. a., hâter, accélérer.

ZEBIL, s., rapidité.

ZEEZ, v. a., nettoyer.

ZIↄ, adj., avide.

ZIH, s., source, origine.

ZIHAL, v. n., naître.

ZIHZAH, v. a., créer.

ZIIL, s., don, offrande.

ZIN, v. a., étendre, enveloppe de bandelettes.

ZINAN, s., scorpion.

ZINIC, s., espace, étendue.

ZIP, s., gonflé, tuméfié.

ZIPIL, s., tache, faute.

ZIP', s., tumeur.

ZIYAN, s., commencement, origine.

ZIZ, adj., frais, froid.

ZIZKIN, s., le soir (litt. « soleil froid »).

ZOↄ, s., chauve-souris.

ZOU, adj., mélangé.

ZU, adj., fin, mou.

ZUC, adj., doux.

ZUↄ, adj., acide, aigre.

ZUK, s., montagne.

ZUKAB, s., roseau.

ZUKIN, s., jeune.

ZUM, s., corde.

ZUT, s., tour, contour.

ZUTZAH, v. a., retourner, récompenser.

ZUULIC, adv., souvent.

ZUUM, s., corde, lien.

ZUYEM, s., manteau.

ZUZU, adv., souvent.

ZUZUC, adj., doux, tranquille, pacifique.

Il ne me paraît pas inutile d'ajouter ici, pour les personnes qui feraient usage du Vocabulaire précédent, ou même qui auraient à leur disposition celui de Brasseur auquel nous avons fait de très nombreux emprunts, que l'orthographe de la langue maya est loin d'être fixée d'une manière satisfai-

santo. Il en résulte que le même mot est écrit, dans les divers auteurs, de plusieurs manières différentes.

On rencontrera, de la sorte, deux voyelles semblables écrites au lieu d'une seule : *kàak* pour *kak* « feu » ; — *pèct* pour *pet* « cercle, rond » ; — *kiix* pour *kik* « épine » ; — *tòoc* pour *toc* « brûler » ; — *kùu* pour *ku* « divin ». = *c* employé pour *k* : *càt* pour *kàat* « argile » ; *Cuculkan* pour *Kukulcan* « nom de l'antique divinité du Yucatan » ; — *com* pour *kom* « vallée » ; — *cam* pour *kam* « saisir, prendre ». = *h* employé pour *k* : *hel* pour *kel* « tourner » ; — *nah* pour *nak* « approcher » ; — *ɔ* employé pour *c* : *ɔòɔ* pour *ɔòc* « finir » ; — *ɔùuɔ* pour *ɔùc* « baiser ». — Quelquefois même l'aspiration est supprimée, comme dans *alah* pour *halah* « dire, parler ».

Une étude complète sur ces exemples de transformations phonétiques constituerait aujourd'hui un utile progrès dans le domaine de la philologie maya.



MÉMOIRE SUR LA NUMÉRATION
DANS LA LANGUE & DANS L'ÉCRITURE SACRÉE DES ANCIENS MAYAS

Le système de numération en usage chez les indigènes du Yucatan me paraît mériter l'attention toute particulière du monde savant, et notamment celle des personnes qui veulent s'adonner à l'interprétation des anciens textes en langue maya. Les auteurs espagnols qui ont écrit sur cette langue, tout au moins le P. Beltran de Santa-Rosa-Maria, nous ont donné, il est vrai, un tableau des termes employés pour compter chez les Yucatèques; mais ce tableau a été publié d'une façon aussi désavantageuse que possible pour faire saisir le mode de formation des nombres dans la langue et dans l'arithmétique mayas. Il ne sera donc pas sans intérêt de présenter ici quelques explications sur le système de numération d'un des plus grands

centres civilisés de l'Amérique indienne, système dont je crois être parvenu à me rendre compte d'une façon assez satisfaisante.

I.

La base de la numération des anciens Mayas est 5 (les cinq doigts de la main), puis 20 (les cinq doigts des deux mains et des deux pieds). Cette origine est, je crois, incontestable. Les Muycas de la Colombie employent pour signifier le chiffre « onze », un mot *quihicha ata*, qui signifie « pied-un » : c'est le commencement du compte par les doigts du pied, ceux de la main étant épuisés. Dans la langue des Zoulou, les noms des nombres sont bien autrement expressifs : après les cinq premiers chiffres, ils disent, pour « six », *tatisitupe*, c'est-à-dire « prenez le pouce (de la seconde main) » ; puis, pour « sept », *tatukomba* « prenez l'index », et ainsi de suite.

Les principaux mots de la langue vulgaire maya, qui servent à la numération, se trouvent mentionnés dans la liste suivante :

Hun,	un	1
Ca,	deux	2
Ox,	trois	3
Can,	quatre	4
Ho,	cinq	5

	six	6	
	sept	7	
,	huit	8	
	neuf	9	
,	dix	10	
	onze	11	
,	douze	12	(dix-deux).
un,	treize	13	(trois-dix).
hun,	quatorze	14	(quatre-dix).
un,	quinze	15	(cinq-dix).
hun,	seize	16	(six-dix). (Beltran écrit à tort *Uuaclahun*).
hun,	dix-sept	17	(sept-dix).
lahun,	dix-huit	18	(huit-dix).
lahun,	dix-neuf	19	(neuf-dix).

vé au nombre 20, qui se dit *kal* (*hun-kal* vingtaine »), on continue à compter de 20 tout comme nous disons « quatre-vingt » octante ».

il,	(un-vingt)	=	20.
,	(deux-vingt)	=	40.
,	(trois-vingt)	=	60.
l,	(quatre-vingt)	=	80.
,	(cinq-vingt)	=	100.
l,	(six-vingt)	=	120.
l,	(sept-vingt)	=	140.

Uaxac-kal,	(huit-vingt)	= 160.
Bolon-kal,	(neuf-vingt)	= 180.
Lahun-kal,	(dix-vingt)	= 200.
Buluc-kal,	(onze-vingt)	= 220.
Lah-ca-kal,	(douze-vingt)	= 240.
Ox-lahu-kal,	(treize-vingt)	= 260.
Can-lahun-kal,	(quatorze-vingt)	= 280.
Ho-l-hu-kal,	(quinze-vingt)	= 300.
Uac-lahu-kal,	(seize-vingt)	= 320.
Uuc-lahu-kal,	(dix-sept-vingt)	= 340.
Uaxac-lahu-kal,	(dix-huit-vingt)	= 360.
Bolon-lahu-kal,	(dix-neuf-vingt)	= 380.

Le carré de 20, c'est-à-dire 20 × 20 ou 400, leur fournit « un *bak* », qu'ils nombre d'après le même système :

Hun-bak,	(un quatre-cents)	= 400.
Ca-bak,	(deux quatre-cents)	= 800.
Ox-back,	(trois quatre-cents)	= 1,200.
Can-bak,	(quatre quatre-cents).	= 1,600.

Etc.

Vingt *bak* formaient anciennement un *pic* = 8,000; mais l'influence européenne a réduit la valeur de ce nom de nombre à 1,000, de sorte qu'on dit aujourd'hui *hun-pic* « un mille », *ca-pic* « deux mille », etc. — Avec sa valeur primitive, on poursuit ainsi la numération :

Hun-pic,	(un huit-mille)	= 8.000.

Ca-pic, (deux huit-mille) = 16,000.
Ox-pic, (trois huil-mille) = 24,000.
Cam-pic, (quatre-huit-mille) = 32,000.
Etc.

Vingt *pic*, pris avec la valeur primitive, formaient un *calab* = 160,000, et l'on continuait ainsi la numération :

Hun-calab, (un cent-soixante-mille) = 160,000.
Ca-calab, (deux cent-soixante-mille) = 320,000.
Ox-calab, (trois cent-soixante-mille) = 480,000.
Etc.

Vingt fois vingt *calab*, (20 × 20 × 160,000 formaient un *alau* = 64,000,000, et l'on disait :

Hun-alau, (1 soixante-quatre-millions) = 64,000,000
Cà-lau, (2 soixante-quatre-millions) = 128,000,000
Ox-alau, (3 soixante-quatre-millions) = 192,000,000
Etc.

Observations. — 1. Le mot *hun*, qui désigne l'unité, signifie également en Maya « du papier » ; mais il ne faut probablement voir là que des homophones, et rien de plus. = Quiché : *hun* ; — Huastèque : *hun* ; — Pokonchi : *hinah*.

2. *Lahun* « dix » est pour *lah-hun* « dix-unités ». Le mot *lah* signifie également « tout, entièrement, fin, terme ». Dans beaucoup de langues de familles différentes le nombre « dix » a, par extension, une signification de ce genre. = Quiché : *lahuh*. Cette

orthographe est donnée dans la grammaire Quiché-espagnole, publiée par Brasseur (1); mais comme le nombre « un » se dit dans cette langue *hun*, la forme *lahuh* est probablement pour *lahun*, comme en Maya. (Cf. cependant le Huastèque *laju*, et le Ponkonchi *lahem*).

3. La notation vigésimale maya apparaît pour la première fois avec le nombre *hun-kal* « une vingtaine », c'est-à-dire 20. — Le mot maya *kal* manque dans les dictionnaires, mais nous en trouvons la signification dans la langue Quiché où il signifie « la quantité de 20 grains de cacao ». Ces grains de cacao servaient, comme l'on sait, de petite monnaie chez la plupart des nations de la région isthmique.

Dans plusieurs autres idiomes de la même famille, le nombre 20 se compose du nom de « l'unité » joint à celui de « l'homme »; Quiché : *huvinak* pour *hun-vinak*; — Huastèque : *huninic* (cp. maya : *hun-uinic* « un homme »). De la sorte, le nom du nombre 20 signifie « un homme épuisé, complet (au point de vue des doigts) ». Cette explication est incontestable en langue Veï, où, après avoir compté jusqu'à 19, on dit *mo-bande* « une personne est terminée ».

---

(1) *Grammatica de la lengua Quiche*, p. 141.

Dans la suite de la progression vigésimale, on fait usage en Quiché, comme en Maya, du mot *qal* expliqué plus haut, ou de ses multiple :

Quiché : *Ox-qal*, trois qal, = 60.
Hu-muc, un much ou quatre qal, = 80.
O-qal, cinq qal. = 100.
Vak-qal, six qal, = 120.
Vuk-qal, sept qal, = 140.
Vahxak-qal, huit qal, = 180.
Huu-rotuk, cinq quarantaine, = 200.
Hulah-qal ou *hulahuh-qal*, onze qal, = 220.
Cab-lahuh-qal, douze qal, = 240.
Rox-lahuh-qal, treize qal, = 260.
Cah-lahuh-qal, quatorze qal, = 280.
Ro-lahuh-qal, quinze qal, = 300.
Vak-lahuh-qal, seize qal, = 320.
Vuk-lahuh-qal, dix-sept qal, = 340.
Vahxak-lahuh-qal, dix-huit qal, = 360.
Beleh-lahuh-qal, dix-neuf qal, = 380.
O-much, cinq much ou 5×4 qal, = 400.

Ce mot *o-much*, composé de *oo* « cinq » et de *much* (quatre-vingt grains de cacao), inaugure, comme racine carrée de 20 ($20^2 = 400$), la seconde série de la numération vigésimale quichée, d'une

(1) *Gramatica de la lengua Quiche*, 145.

façon analogue à ce qui se passe, comme on peut le voir, dans la numération Maya.— Deux *omuch* (800) se disent en Quiché *cago*, de *ca* ou *caib* « deux », et de *go* « quatre cent ». Ce dernier mot, suivant Brasseur (1), fait allusion « à la récolte entière d'un cacaotier », *go* signifiant également en Quiché « récolter, recueillir les fruits de cet arbre précieux ».

Les grains de cacao continuent à servir aux Quichés pour poursuivre leur système de numération.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que la langue Mexicaine, profondément différente du Maya, fait usage d'un mode de numération qui offre avec les précédents des analogies suffisantes pour qu'on puisse les classer les uns et les autres dans le même systême arithmétique :

Mexicain : *Ce* ou *centètl* = 1.
Ome, = 2.
Yei, = 3.
Nahui, = 4.
Macuilli, = 5.
Chicua-cen (en plus 1) = 6.
Chic-ome (en plus 2) = 7.
Chicu-ey (en plus 3) = 8.
Chicu-nahui (en plus 4) = 9.

(1) *Mahtlactli*, signifie « dix ».

cain : *Zempohualli* = 20 ; écriture didactique

Zempohualli óce = 21.
Zempohualli on chicuey = 28.
Zempohualli on chicunahui = 29.
Zempohualli on mahtlactli (1) = 30.
Zempohualli on mahtlactli oce = 31.
Zempohualli on mahtlactli omome = 32.
Zempualli on cactelh = 35.
Zempualli on caxtolli on nahui = 39.

icain : *Ompohualli* = 40.
Ompohualli on mahtlactli = 50.
Yepohualli = 60.
Yepohualli on mahtlactli = 70.
Nauhpohualli = 80.
Nauhpohualli on mahtlactli = 90.
Macuilpohualli = 100 ; écriture didactique.

Matlacpohualli = 200 ;

Caxtolpohualli = 300 ;

Zentzontli = 400 ;

Zentzontli ipan mahtlacpohualli = 600.
Zentzontli ipan caxtolpohualli = 700.

---

(1) *Mahtlactli* signifie « dix ».

Ontzontli = 800.

Ontzontli ipan macuilpohualli = 1000.

Xenxiquipilli = 8000.

Etc.

Ce système est au fond évidemment le même que celui des Mayas. Le mot *matlactli* « dix » paraît composé de *ma* pour *maytl* « main », et de *tlactli* « moitié » : ce qui voudrait dire qu'arrivé à ce nombre on a épuisé le compte de la moitié des doigts de l'homme considéré comme un quadrumane. C'est sans doute sous l'empire de cette même idée qu'on a employé pour le nombre 5 le même mot *ma-cuilli*, dans lequel se remarque le mot *ma* qui ne se trouve plus ailleurs ; quant à *cuilli*, il se rattache, dit-on, au mot nahuatl *cueloa* « plier, retourner », d'où le nombre « cinq » en Mexicain voudrait dire « arrivé à ce chiffre, quand on compte, on ferme la main » (1). — Le mot *sempohualli* qui représente le nombre 20, signifie, pour le même motif, « un compte », c'est-à-dire le complément d'une (première) période de numération (2).

J'ai trouvé un système analogue dans toutes les langues de la même région dont il m'a été donné de posséder la grammaire ou le vocabulaire. Dans

(1) Edward B. Tylor, *Anahuac*, p. 109.

(2) Gama, *Description de las dos piedras* (Mexico, 1832), p. 130.

antique idiome des Othomi, le système vigésimal st évident, malgré quelques complications dont on e se rend pas bien compte au premier coup 'œil (1). On peut en dire autant de la langue des Vabi, population maritime de la côte de Téhuan-ìpec, dont nous devons quelques notions élémen-ires et un petit nombre de mots au zèle du regret-ible Brasseur (2).

Le système purement décimal existait dans la lupart des autres régions de l'Amérique. Je le etrouve notamment en langue Quichua (3), en ıngue du Chili (4) dans l'Amérique du Sud, et en ıngue Choctau (5) dans l'Amérique du Nord. Je ois ajouter cependant que, si l'on s'en rapporte aux onnées recueillies par Duponceau, le système qui araît prévaloir chez les tribus indiennes de la région es Lacs et chez les tribus avoisinantes est basé ır le chiffre 5, comme chez les Mayas; avec cette

---

(1) Eléments de la Grammaire Othomi, dans les *Mémoires de* ı *Société d'Ethnographie.*

(2) Dans les *Archives de la Société Américaine de France,* ᵉ série, 1875, t. I.

(3) Clement R. Markham, *Contributions towards a Grammar* ıd *Dictionary of Quichua,* p. 34.

(4) Andres Febres, de la C. de J., *Arte de la lengua general* l *Reyno de Chile,* p. 80.

(5) Brinton, *Grammar of the Choctaw Language,* p. 51.

particularité cependant que les nombres de 6 à 9 se forment à l'aide du chiffre 5, joint à celui des unités inférieures, mais en empruntant parfois les noms de ces unités à des dialectes étrangers de la même famille (1).

4. Le nombre 40 se forme régulièrement d'après le principe que nous constatons dans le système de la numération Maya. Néanmoins, ainsi que le remarque un savant américaniste (2), quelques difficultés se présentent pour expliquer le mode de formation des nombres intermédiaires. En effet, au lieu de dire *hun-tu-ca-kal* (2 × 20 + 1) pour 41, *ca-tu-ca-kal* (2 × 20 + 2) pour 42, et ainsi de suite, on fait intervenir les mots *yox kal,* ainsi qu'on le voit dans la liste suivante :

1 *kal* (20 à 39).

Hun-kal,	(1 × 20)	= 20.
Hun-tu-kal,	(1 + 20)	= 21.
Ca-tu-kal,	(2 + 20)	= 22.

(1) P.-Et. Duponceau, *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennnes de l'Amérique du Nord*, pp. 400 et 402.

(2) « But while the composition is intelligible so far as the multiple of 20 and 400 are concerned, *it is far from clear* in the case of the intermediate numbers ». (Bancroft, *The Natives Races of North-America*, t. II, p. 754.)

Ox-tu-kal,	(3 + 20)	= 23.
Can-tu-kal,	(4 + 20)	= 24.
Ho-tu-kal,	(5 + 20)	= 25.
Uac-tu-kal,	(6 + 20)	= 26.
Uuc-tu-kal,	(7 + 20)	= 27.
Uaxac-tu-kal,	(8 + 20)	= 28.
Bolon-tu-kal,	(9 + 20)	= 29.
Lahu-ca-kal,	(10 + 20)	= 30.
Buluc-tu-kal,	(11 + 20)	= 31.
Lahca-tu-kal,	(2 + 10 + 20)	= 32.
Oxlahu-tu-kal,	(3 + 10 + 20)	= 33.
Canlahu-tu-kal,	(4 + 10 + 20)	= 34.
Holhu-ca-kal,	(5 + 10 + 20)	= 35.
Uacla hun tu-kal,	(6 + 10 + 20)	= 36.
Uucla hu tu-kal,	(7 + 10 + 20)	= 37.
Uaxac lahu tu-kal,	(8 + 10 + 20)	= 38.
Bolon lahu tu-kal,	(9 + 10 + 20)	= 39.

[illegible] *kal* (40 à 59).

	Ca-kal, (2 × 20)	= 40.
	Hun tu yox kal	= 41.
	Catu-yox kal	= 42.
	Ox tu yox kal	= 43.
?	*Can tu yox kàl*	= 44.
	Ho tu yox kal	= 45.
	Uac tu yox kal	= 46.
	Uuc tu yox kal	= 47.
	Uaxac tu yox kal	= 48.

	Bolon tu yox kal	= 49.
	Lahu yox kal	= 50.
	Buluc tu yox kal	= 51.
	Lahca tu yox kal	= 52.
	Oxlahu tu yox kal	= 53.
?	*Canlahu tu yox kal*	= 54.
	Holhu yox kal	= 55.
	Uac lahu tu yox kal	= 56.
	Uuc lahu tu yox kal	= 57.
	Uaxac lahu tu yoc kal	= 58.
	Bolon lahu tu yox kal	= 59.

Je crois avoir trouvé la solution du problème dont le savant Bancroft signale avec raison l'obscurité (1). Le mot *yox* manque dans les dictionnaires mayas; mais ce mot est un mot composé, dans lequelle *y* s'allie par euphonie à la particule *tu* usitée dans les autres noms de nombres de la liste précédente. M. Bancroft observe qu'il n'a pas trouvé non plus le mot *tu* dans les Dictionnaires; je crois que ce n'est point, comme il le suppose, la simple conjonction « et », mais une chrase des mots *ti-u* « dans son, à lui, sien »; — *u* est un pronom appelé par les grammairiens espagnols « mixte » (2), et qui forme la copulation, comme en l'anglais l'*s*

(1) *The Natives Races of North-America*, loc. cit.

(2) Voy. mon *Interprétation des anciens Textes Mayas*, p. 21.

du génitif (de, du) dans « the King's Palace ». Employé pour la numération, il unit les chiffres élémentaires, comme si pour exprimer « vingt-deux » nous disions en anglais *two twenty's*, pour *twenty's two* (au chiffre 20 ses 2 unité). — Quand à l'*y*, elle sert à éviter le contact de deux voyelles dans ces noms de nombre.

Reste le mot *ox*. — Ce mot est celui qui signifie « trois », d'où *ox-kal* « soixante » (voy. plus haut). — Pour noter une unité ajoutée à 40, les Mayas disent de la sorte, *hun tu yox kal*, c'est-à-dire : 60 — 20 + 1.

Ce procédé peut sembler bizarre au premier abord. Mais il ne faut pas oublier que le *qal*, qui désignait une réunion de 20 grains de cacao, était une sorte d'unité de mesure dont le *ox-qal* était le multiple. Et d'ailleurs le fait, comme je l'explique ici, me paraît s'imposer tel quel ; car la langue Quiché nous offre un système analogue sur la signification duquel il me semble difficile d'émettre des doutes. *Hun-roxqal*, en Quiché, qui répond au nombre 41, est composé du possessif *r* syncopé et de *oxqal* « soixante » ; de sorte qu'en faisant précéder ce mot des unités, on a « un de la vingtaine courant sur soixante » pour 41 ; — deux de la vingtaine courant sur « soixante » pour 42, etc. (1). (Este

(1) Brasseur, *Gramatica de la lengua Quiche*, p. 142.

nombre *roxqal*, pues, es compuesto del posesivo *ri*, sincopado, y de *oxqal* que tiene significacion de 60, y anteponiendole los numerales (les unités), se cuenta como si se dixera : uno para sesenta, *hunroxqal*, 41 ; dos para sesenta, *cab-roxqal*, 42 ; tres para sesenta, *oxib-roxqal*, 43 ; hasta llegar al numeral, *oxqal*, 60) (1).

5. — Désormais la numération Maya continue à suivre ce même système ; de sorte que ce qui a paru à M. Bancroft une exception difficile à expliquer est, au contraire, la règle même de la formation des nombres yucatèques. Ainsi l'on dira :

Hun tu can kal, (80 — 20 + 1) = 61.
Buluc tu can kal, (80 — 20 + 11) = 71.
Hu tu yo kal, (100 — 20 + 1) = 81.
Buluc to yo kal, (100 — 20 + 11) = 91.
Hun tu uac kal, (120 — 20 + 1) = 101.
Buluc tu uac kal, (120 — 20 + 11) = 111.
Hun-tu uuc kal, (140 — 20 + 1) = 121.
Buluc tu uuc kal, (140 — 20 + 11) = 131.

Et ainsi de suite.

---

(1) Mon savant ami, M. Madier de Montjau, président de la Société Américaine de France, m'apprend qu'à Bagnols-sur-Cèze, les fileuses de cocons emploient pour compter un système qui offre quelque rapport avec celui des Mayas : elles disent par exemple 80 moins 3 pour 77.

II.

Le système que nous venons d'étudier dans la langue vulgaire des Mayas se retrouve avec son caractère essentiel dans l'écriture sacrée de leurs monuments ou de leurs manuscrits. Je ne m'occuperai ici que de cette dernière forme de l'écriture Yucatèque, à laquelle j'ai donné le nom d'*hiératique*.

En écriture hiératique Maya, le premier groupe des *unités*, c'est-à-dire les nombres de un à quatre, sont notés de la manière suivante :

● *hun* 1.

●● *ca* 2.

●●● ou ●●● *ox* 3.

●●●● *can* 4.

Ce premier groupe des unités est clos par le chiffre 5 qu'on représente par une barre horizontale :

▬ *ho* 5.

Puis on poursuit ainsi :

● ▬	*uac*	(5-un) = 6.
●● ▬	*uuc*	(5-deux) = 7.
●●● ▬	*uaxac*	(5-trois) = 8.
●●●● ▬	*bolon*	(5-quatre) = 9.

Après quoi on arrive à :

lahun (2 fois 5) = 10.

Les trois manuscrits Mayas que nous posséd
nous fournissent les moyens de poursuivre ains
série des chiffres hiératiques :

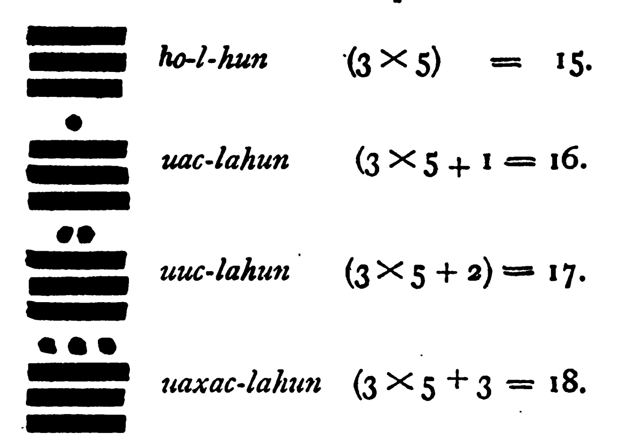
buluc $(2 \times 5 + 1) = 11$.

lahca $(2 \times 5 + 2) = 12$.

ox-lahun $(2 \times 5 + 3) = 13$.

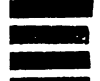
can-lahun $(2 \times 5 + 4) = 14$.

Trois barres, c'est-à-dire « trois fois cinq »,
ment ensuite le nombre « quinze » :



bolon-lahun $(3 \times 5 + 4) = 19.$

Enfin la série des « unités » du système Maya
termine par quatre barres qui forment « quatre
is cinq », soit « vingt » :



hun-kal $(4 \times 5) = 20.$

On rencontre, dans les manuscrits hiératiques
ayas, les ● points tantôt placés au-dessus, tantôt
u-dessous des ▬ barres. J'avais supposé
out d'abord que ce changement de place du point
ouvait en modifier la valeur, d'autant plus que
es manuscrits ne fournissent point de notation nu-
nérique apparente au-delà du chiffre 20. Après un
examen plus minutieux des textes, je crois pou-
voir établir que la place des points, au-dessus ou
lessous des barres, est indifférente.

En effet, à la ligne supérieure de la page notée
xxvi, dans l'édition de l'Imprimerie Nationale du
Codex Troano, on remarque une ligne en partie
effacée, mais que j'ai pu rétablir d'une façon indis-
utable (1), de signes de jour sous laquelle se trouve

(1) Dans mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique*
l'Amérique Centrale, communiqué au Congrès des América-
stes, à Nancy (3e séance).

une ligne de signes numériques. J'ai démontré également que ces signes de jour se suivaient, sans interruption, de *ymix* jusqu'à *manik*, et qu'il en était de même des signes numériques placés au-dessous. Or, parmi ces chiffres, nous trouvons, à la suite des signes 1, 2, 3, 4, 5, qui représente *uac* = 6,

puis qui représente *uuc* = 7.

On rencontre aussi, dans les textes hiératiques Mayas, les signes numériques tracés perpendiculairement, et cela à côté d'autres signes tracés horizontalement. Je n'ose point encore me prononcer sur cette particularité graphique, bien que j'aie peu de doute sur le motif de cette disposition (1).

Un autre problème se pose devant nous au sujet des signes numériques des manuscrits hiératiques Mayas. Ce problème, Brasseur de Bourbourg s'est borné à le poser : j'espère avoir eu l'avantage de le résoudre. « La seule question qui puisse s'élever encore ici, dit le savant abbé au sujet de ces barres, c'est de savoir *si les rouges ont la même*

---

(1) Depuis la rédaction du présent mémoire, je suis arrivé à résoudre ce nouveau problème. On trouvera le résultat de mes études à cet égard dans mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique dans l'Amérique Centrale*. (Paris, 1875; in-folio).

valeur que les noires; IL EST TRÈS-PROBABLE QU'ELLES NE L'ONT PAS. — Les noires, en effet, sont les *seules* qui semblent avoir une valeur numérique, sans, néanmoins, exclure l'idée de surface du sol; car ce sont les seules que l'on trouve indifféremment placées d'une manière horizontale ou verticale, apparemment selon la convenance du sujet. Les rouges, au contraire, ainsi qu'un petit nombre d'autres qui ont la couleur brune de la terre, sont invariablement dans une position horizontale ; trois exceptions seulement se présentent à cette règle dans le *Manuscrit Troano* » (1).

Or l'étude du feuillet XXII de ce même Manuscrit Troano, me permet, je crois, d'établir que les signes numériques ONT LA MÊME VALEUR, qu'ils soient tracés en rouge ou qu'ils le soient en noir. En effet, nous trouvons, dans la colonne de gauche, le signe de jour *kan* successivement répété 14 fois, mais surmonté chaque fois d'un chiffre hiératique en rouge. Je reproduirai cette ligne pour faciliter l'intelligence de mon explication, et je donnerai tout d'abord, aux signes numériques rouges, sauf à la justifier tout à l'heure, la valeur qui leur est habituelle quand ils sont noirs :

(1) *Manuscrit Troano,* t. I, pp. 132-133.

o

11.
kan.

o o 2.
dito *kan.*

6.
dito *kan.*

10.
dito *kan.*

o 1.
dito *kan.*

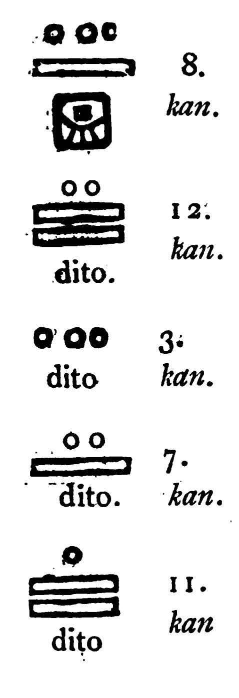
5.
dito *kan.*

o o o 9. (Je rétablis ici le chiffre o o o o dont un rond a disparu sur le manuscrit).
dito *kan.*

o o 13. (J'ai rétabli ici le chiffre o o o 13 dont le manuscrit ne donne que la barre inférieure, mais dont la restitution ne saurait être contestée).
kan.
dito

o o

o o 4.
dito. *kan.*



Si maintenant l'on examine la valeur que j'ai donnée aux chiffres rouges Mayas et qui est la même que celle des chiffres noirs disposés de la même façon, on remarque que dans la plupart d'entr'eux il y a une lacune de 3 chiffres, par exemple entre 2 et 6 (3-4-5), — 6 et 10 (7-8-9), — 5 et 9 (6-7-8), — 9 et 13 (10-11-12), — 4 et 8 (5-6-7), — 8 et 12 (9-10-11), — 3 et 7 (4-5-6), — 7 et 11 (8-9-10). Si ensuite on fait attention que le chiffre supérieur de la période Maya mentionné dans cette série est 13, on trouvera le même inter-

valle de 3 entre tous les autres chiffres Mayas de la colonne, sans exception, savoir entre 11 et 2 (12-13-1), — 10 et 1 (11-12-13), — 13 et 4 (1-2-3), — 12 et 3 (13-1-2). De la sorte, du 11 *kan*, placé au haut de la page, on arrive, par des calculs toujours identiques, à retrouver au bas le même groupe 11 *kan*, après avoir parcouru toutes les combinaisons du cycle de 13.

Il me semble que l'exactitude mathématique de ce calcul ne peut plus laisser aucun doute sur l'identité de valeur que, contrairement à l'opinion de Brasseur, je crois avoir établi pour les chiffres rouges des manuscrits hiératiques mayas, et que le problème signalé par le regrettable américaniste peut être désormais considéré comme résolu.

Je pourrais entrer ici dans d'autres considérations au sujet de ces séries de nombres cycliques; mais je serais entraîné en dehors du sujet de ce mémoire et j'aurais nécessairement à aborder ici une foule de questions délicates sur lesquelles repose le travail que j'ai eu l'honneur de communiquer à la session inaugurale du Congrès international des Américanistes qui a tenu ses premières assises dans la ville de Nancy, sous le patronage de la savante Académie de Stanislas.

Je me bornerai donc, pour l'instant, à ajouter que l'expérience que nous venons de faire sur la

page XXII du *Codex Troano*, nous fournit encore un nouveau signe numérique, à savoir :

●● servant à noter le chiffre 4, identiquement comme le signe ●●●● que nous avons mentionné plus haut.

En somme, il est très probable que, pour la notation des unités et des chiffres, les anciens scribes Mayas n'avaient pas de disposition rigoureusement arrêtée quand aux signes élémentaires de leur numération ● et ▬ et qu'ils plaçaient ces signes à côté des images de leur écriture figurative de la manière qui leur semblait la plus commode et la plus artistique. C'est d'ailleurs, je pense, ce qui résulte des quelques remarques que j'ai cru devoir faire dans cette courte notice et ce dont il est facile de se convaincre en parcourant avec attention les rares manuscrits qui nous restent de l'antique littérature de l'Amérique Centrale et les monuments sculptés où apparaissent çà et là des groupes plus ou moins nombreux de signes katouniques.

Brasseur a mentionné quelques images qui représentaient, suivant lui, divers chiffres élevés de la numération Maya, ce sont :



 = 1,000,000.

 = 160,000,000.

Malheureusement le regrettable américaniste est loin de justifier la valeur qu'il attribue à ces signes, et c'est tout au plus s'il donne à ses hypothèses un caractère de probabilité suffisant pour qu'il vaille la peine de recourir aux procédés pénibles du déchiffrement à l'effet de s'assurer de la valeur numérique de ces hiéroglyphes (1).

---

(1) J'ai réuni, dans l'*Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale* que j'ai communiqué à la 3e séance du Congrès international des Américanistes, à Nancy, au mois de juillet 1875, et dont l'impression était alors déjà avancée, de nombreux exemples de numération yucatèque que les difficultés typographiques m'ont obligé de distraire du présent Mémoire.



VI

UNE PEINTURE GRAPHIQUE AMÉRICAINE

lative aux Chichimèques et à la Cour de Tezcuco.

NOTE PRÉSENTÉE A LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE.

ette peinture, désignée sous le titre de *Mappe natzin*, est un des rares et inappréciables mo-ents écrits de l'antiquité américaine sur le-l on trouve un résumé figuré de deux histoires 'établissement de *Chichimèques* depuis le XIII[e] le de notre ère, et une représentation de la use cour de *Tezcuco*.

s documents indigènes sur l'histoire d'*Acol-an* ou de *Tezcuco* et sur celle de Mexico, qui partie de la belle collecton de M. Aubin, peu-se répartir dans les trois catégories suivantes :

HISTOIRE DE TEZCUCO.

– (Ms. sans trace de dates.) *Tlotzin* : Arrivée

et civilisation des Chichimèques, à peu près depuis 1272.

B. — (Ms. avec traces de dates.) *Quinatzin* : Résumé de l'histoire précédente et tableau de la cour de Tezcuco, de ses tribunaux, etc.

HISTOIRE DE MEXICO

C. — (Chronique) *Tepechpan* : Annales de la monarchie depuis sa fondation jusques y compris la conquête espagnole.

A ces documents, il faut joindre quelques autres peintures chronologiques, mais plus imparfaites, qui remontent à des temps plus reculés que les précédentes, le *Codex Boturini*, déjà publié dans la collection de Lord Kingsborough, et un manuscrit de 1576 réunissant deux autres histoires de Mexico continuées jusqu'à la découverte et même un demi-siècle après ce grand évènement.

La *Mappe Quinatzin* appartient à cette classe de peintures où la chronologie régulière fait défaut, mais où l'on découvre néammoins quelques indices de dates. La plupart des images qu'elle renferme sont purement et simplement la représentation des évènements ou des objets dont leur auteur désirait conserver la mémoire. Un certain nombre de signes idéographiques et de signes phonétiques qu'on y rencontre donnent, il est vrai, à l'ensemble des

figures dessinés sur cette mappe quelques analogies avec le système de composition des textes hiéroglyphiques usités par les peuples de l'ancien continent.

Je ne m'arrêterai pas sur les signes du calendrier, un de vos membres, beaucoup plus compétent que moi sur la matière, préparant en ce moment un mémoire y consacré qu'il se propose de vous communiquer prochainement ; mais vous me permettrez de vous faire quelques courtes remarques sur les « hiéroglyphes phonétiques » usités par les anciens Mexicains pour représenter les noms propres des personnages figurés dans leurs peintures.

D'ordinaire ces hiéroglyphes phonétiques ne sont que de simples rébus, à peu près comme si, pour écrire le nom de *Racine*, ou dessinait à côté de son portrait une racine, ou, pour le nom de *Corneille,* l'oiseau qui porte ce nom. C'est ainsi que nous devons lire les noms des personnages ci-dessous d'après les signes attachés à leur tête :



Tlotli, c'est-à-dire « faucon » ;



Icpacxochitl « couronne de fleurs ».

D'autres fois les noms sont indiqués à l'aide de deux signes qui forment également un rébus, à peu près de la force d'une « malle » et d'une « branche » qu'on dessinerait pour figurer le nom de *Mallebranche*. — On écrira de la sorte :



Azcaxochitl, composé de *azcatl* « fourmi », et de *xochitl* « fleur » ;



Xiuhquetzaltzin, composé de *xihuitl* « turquoises », et de *quetzalli* « sorte de plume verte ».

M. Aubin a démontré (1) que, dans les documents historiques ou administratifs d'un ordre relativement élevé, l'écriture figurative « n'est plus idéo-

(1) Voy. *Revue Orientale et Américaine*, première série, 1860, t. IV, p. 56.

graphique que par abréviation » et que, dans d'autres peintures, tout devient phonétique, comme par exemple dans le *Codex Vergara* où le nom d'*Itzcoatl* est noté à l'aide du signe :



composé de *itztli* (radical *itz*) « obsidienne » ; — *comitl* (radical *co*) « vase » ; — et *atl* « eau ». — On remarquera que, dans cet exemple, les éléments phonétiques *Itz-co-atl* doivent se lire de bas en haut.

Un autre manuscrit américain inédit, dont la rédaction est postérieure à la conquête et qui est conservé à la Bibliothèque Impériale où malheureusement il n'est pas catalogué et demeure sans être au fond d'un vieux carton (ce qui en rend la communication difficile pour le public), renferme une très nombreuse série de ces signes de noms avec lesquels on formerait un vocabulaire aussi utile qu'intéressant.

Pour en revenir à la peinture dont je m'occupe ici, je ferai remarquer qu'elle forme en quelque sorte deux parties distinctes, séparées d'ailleurs par

une déchirure. Ainsi que l'indique une note inscrite par le savant collectionneur, le haut de la première partie représente la vie sauvage des Chichimèques, alors qu'ils habitaient dans des grottes *(ostotl)* sur lesquelles croissaient des Opuntia et d'autres sortes de végétaux. A droite et à gauche d'une de ces grottes apparaissent des Indiens recouverts de peaux de bêtes et armés d'arcs et de flèches : ils se livrent à la chasse d'animaux également représentés par l'artiste Mexicain.

Un peu plus bas, nous trouvons les « colonies étrangères et civilisées qui civilisèrent Tezcuco. Les *Colhuas*, entr'autres, sont cités par Torquemada pour y avoir puissamment contribué. « En résumé, dit M. Aubin, dans son savant mémoire encore inédit, la population tezcucane se composait : 1° de *Chichimèques* parlant un dialecte différent de celui de *Tezcuco* et encore barbares sous Quinatzin, malgré les efforts des *Chalcas Culhuas* ou *Toltèques* pour les policer ; 2° de *Tlaïlotlaques* et de *Chimalpanèques* civilisés, adorateurs de *Tezcatlipoca* et d'origine Toltèque, arrivés sous Quinatzin ; 3° de *Culhuas*, *Mexicas*, *Huitznahuas*, *Tépanécas*, agriculteurs et policés, aussi d'origine Toltèque, venus sous *Techotlala* des bords du golfe de Californie ».

On a déjà réuni un assez grand nombre de renseignements sur l'histoire de ces différents groupes ethniques, mais il reste encore les plus regrettables

ıcertitudes sur le rôle qu'il convient de leur attribuer dans l'œuvre de l'ancienne civilisation du Nouveau-Monde (1).

Au bas de cette première partie de la mappe, on a indiqué par le dessin les principales coutumes introduites dans le pays par les tribus civilisatrices.

La seconde partie de la mappe, encore plus inté-



TEZCUCO.

ressante que la première, nous représente « la Cour de Tezcuco », alors que cette capitale eut été délivrée par les *Tlaxcaltèques*, sous le règne de *Né-*

---

(1) La signification des mots en usage pour désigner ces peuples de l'ancien Mexique a provoqué les recherches de plusieurs américanistes qui ont réuni un certain nombre de faits curieux à leur égard. Il ne semble pas toutefois qu'on soit arrivé à des résultats probants et de nature à projeter la lumière sur l'ethnographie de l'Amérique pré-colombienne. Voy. néanmoins les savants mémoires de Joh.-Carl.-Ed. Buschmann, *Die Vælker und Sprachen Neu-Mexico's*, Berlin, 1858 ; *Ueber die aztekischen Ortsnamen*, Berlin, 1853 ; et, avec réserve, Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, Paris, 1861 ; *Quatre Lettres sur le Mexique*, Paris, 1868, pass.).

zahualcoyotl, et que, grâce à la reine d'Azcapotzalco, la civilisation était parvenue à renaître au milieu des Indiens.

Au haut du tableau, on aperçoit la figure un peu détériorée de *Tezcuco*, dans le rébus de laquelle figure le vase *co*.

A gauche du monticule représentatif de cette ville, on trouve 18 lozanges indiquant des unités et 3 signes des vingtaines (18 × 1 × 3 + 20 = 78), puis la légende américaine qui suit :

Yepohualxihuit on caxtolli omey tlacat nezahualpiltzintli, c'est-à-dire : « Il y a 78 ans que naquit Nezahualpitli. »

Cette note nous apprend ainsi que la mappe a été peinte en 1542 ou 1543, car c'est en 1464 ou 1465 que les historiens placent la naissance de *Nezahualpitli* (1464 + 78 = 1542). On sait que ce prince, l'un des Indiens les plus instruits de son siècle, s'est rendu célèbre par sa prudence et une certaine manière de comprendre la justice et l'autorité qui lui fit ratifier successivement la condamnation à mort de deux de ses fils. Le crime du second avait été de s'être fait bâtir un palais sans l'avoir mérité par de glorieux exploits, crime que la loi punissait du dernier supplice. Nezahualpitli régna 44 ans.

A droite du monticule de Tezcuco, se trouve en signes à moitié effacés la date de la naissance de

Nezahualcoyotl qui remonte à l'an 1402. Ce prince, le premier Chichiméque couronné suivant les rites antiques de *Quetzalcohuatl*, fut proclamé roi à l'âge de douze ans. Il fut un des plus grands souverains de sa race et régna 42 ans.

Le reste de la page est occupé par le tracé du Palais de Tezcuco, où nous voyons figurer quatorze personnages qui formaient « le Conseil d'État, Cour ou Tribunal suprême composé de quatorze ministres qui étaient les premiers seigneurs ou grands de l'empire (1) » et que le roi consultait dans toutes les circonstances importantes. La plupart d'entr'eux étaient les gouverneurs des villes dont la représentation est donnée sur les bords de la mappe.

Dans une autre enceinte du palais, également figurée sur le manuscrit qui nous occupe, se trouve : 1° la Salle des Juges, comprenant quatre nobles et quatre vilains, accompagnés de quinze juges principaux ; — 2° la Salle de la Science et de la Musique, où se réunissaient les philosophes et les poètes ; — 3° la Salle des gardes du roi ; — 4° la Salle des ambassadeurs des rois de *Mexico* et de *Tlacopan* ; — 5° la Salle du Conseil de Guerre ; — 6° la Salle du Conseil des Finances.

Sur la bande latérale figurent les Tribunaux plébéiens d'*Otompan* ou des princes de la *Campine* (2),

(1) Veytia, liv. III, p. 204.

(2) *Campin*, terre de labour, grande plaine découverte (Aubin).

puis le Tribunal des nobles ou de *Téotihuacan* villes du domaine privé.

Voilà, en peu de mots, le résumé de la *M Quinatzin* que M. Aubin considère comme a été destinée « à l'enseignement de l'enfanc Longuement et savamment commentée, coı saurait le faire cet éminent américaniste, elle ı nerait une idée des trésors historiques que notr vant compatriote a réunis au prix des plus lon recherches et souvent des sacrifices les plus co dérables.

VII.

LA PIERRE BAUD-LEEMANS

IN MONUMENT DE L'ÉCRITURE HIÉROGLYPHIQUE LINÉAIRE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE (1)

Je dois à l'amitié de M. le Dr Leemans, conser-ateur du Musée de Leyde, la faveur de publier our la première fois le monument épigraphique e l'antiquité américaine, dont le dessin a été onné ci-après. L'éminent égyptologue néerlandais a communiqué un moulage au Congrès inter-ational des Américanistes qui a tenu, cette

(1) J'ai donné au monument auquel cette note est consacrée nom du savant qui l'a mis entre les mains des travailleurs. Je vois pas pourquoi l'on n'affecterait pas aux antiquités, xquelles rien ne nous permet d'attribuer une origine quelque u précise, un nom distinctif et conventionnel, comme cela pratique en astronomie, en histoire naturelle et dans la plupart s autres sciences. Ces dénominations conventionnelles n'ont s seulement pour effet d'honorer des savants qui ont rendu s services sérieux à l'archéologie : elles ont avant tout

année, sa seconde session à Luxembourg. Par une courtoisie à laquelle j'ai été profondément sensible et dont je ne saurais trop le remercier, il a bien voulu annoncer au Congrès, dans sa dernière séance, qu'il avait résolu de m'offrir un fac-simile moulé du petit monument, en témoignage de l'intérêt bienveillant qu'il portait à mes essais de déchiffrement de l'écriture hiératique du Yucatan ; et, en même temps, il m'a accordé l'autorisation de publier le dessin qu'il avait mis sous les yeux des américanistes réunis dans la capitale du Grand-Duché.

Ma première pensée était de ne publier ce petit monument qu'après l'avoir étudié suffisamment pour pouvoir en tenter le déchiffrement. Quel qu'eût été sans doute mon intérêt à différer cette publication, j'ai pensé que mon devoir était de mettre sans aucun retard entre les mains de tous les américanistes, préoccupés comme moi du problème de l'interprétation des caractères sacrés de l'Amérique Centrale, un document qui peut être appelé à provoquer les plus utiles découvertes.

---

l'avantage d'éviter des confusions fréquentes et toujours regrettables. Ne serait-il pas à désirer, par exemple, que les monuments yucatèques publiés par Stephens, et qu'il n'est presque jamais possible de désigner d'une manière claire et rapide, reçussent un nom d'adoption, comme la pierre dont une copie a été jointe au présent article ?

Le texte hiéroglyphique révélé par M. le D[r] Leemans est d'autant plus précieux pour nos études, qu'il est, je le crois du moins, le premier en son genre qui ait été communiqué aux archéologues. Je ne sache pas, en effet, qu'on ait encore signalé, dans une collection publique ou particulière un objet quelconque sur lequel figurât une inscription en caractères katouniques. Et quant aux monuments de la région isthmique américaine, dessinés ou décrits par les voyageurs, ils se distinguent presque tous par leurs proportions gigantesques (1). J'ose espérer que la publication du dessin joint à cette courte note, appellera l'attention des conservateurs des musées sur l'importance de ce genre d'antiquité et fera bientôt mettre en lumière ceux qu'on aurait négligé de faire connaître jusqu'à présent.

Le monument que je publie ici consiste en une plaque de jaspe vert (2) de forme ovoïdale allongée

---

(1) Il faut en excepter l'inscription de Kabah, que j'ai publié dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 158, et Atlas, planche xx. Les sculptures yucatèques, dont le dessin a été inséré dans les *Incidents of travels* de Stephens, ont pour la plupart des dimensions colossales, dont on peut juger en les comparant aux personnages vivants que l'artiste a eu le soin de dessiner à leur côté, afin de permettre à chacun de juger au premier coup d'œil de la dimension relative des uns et des autres.

(2) M. le D[r] Leemans, n'ayant pu placer ce petit monument

mesurant 215 millimètres de hauteur, sur une largeur moyenne de 80 millimètres, et une épaisseur de 6 millimètres. Par une disposition singulière de sa taille, la surface n'est pas précisément plane; elle présente, surtout au revers, une dépression vers le centre, dont le tracé ci-dessous indique exactement le profil :

Cette plaque a été découverte à une grande profondeur, lors de la construction d'un canal dépendant de la rivière Gracioza, près de San Filippo, sur les frontières du Honduras Britannique et de la république de Guatémala, par M. *S. A. van Braam*, ingénieur néerlandais au service de la « Guatemala-Company ». Il fait aujourd'hui partie de la précieuse collection d'antiquités américaines appartenant à M. *Jonkheer J. H. Baud*, d'Arnheim (1).

Le dessus représente un personnage debout, dont

---

sous les yeux d'aucun minéralogiste, n'a pu me dire s'il est en jaspe ou en néphrite.

(1) Je dois ces renseignements à M. le Dr Leemans, qui a eu la bonté de m'adresser, depuis la mise en pages de cette notice, un passage du travail dont il a donné communication au Congrès international des Américanistes (Session du Luxembourg, 1877), travail dans lequel nous trouverons la description d'une très intéressante série d'antiquités américaines. Cette savante étude de l'éminent archéologue néerlandais, paraitra dans

l'attitude générale rappelle celle des plus belles statues de l'art yucatèque, notamment celle d'une

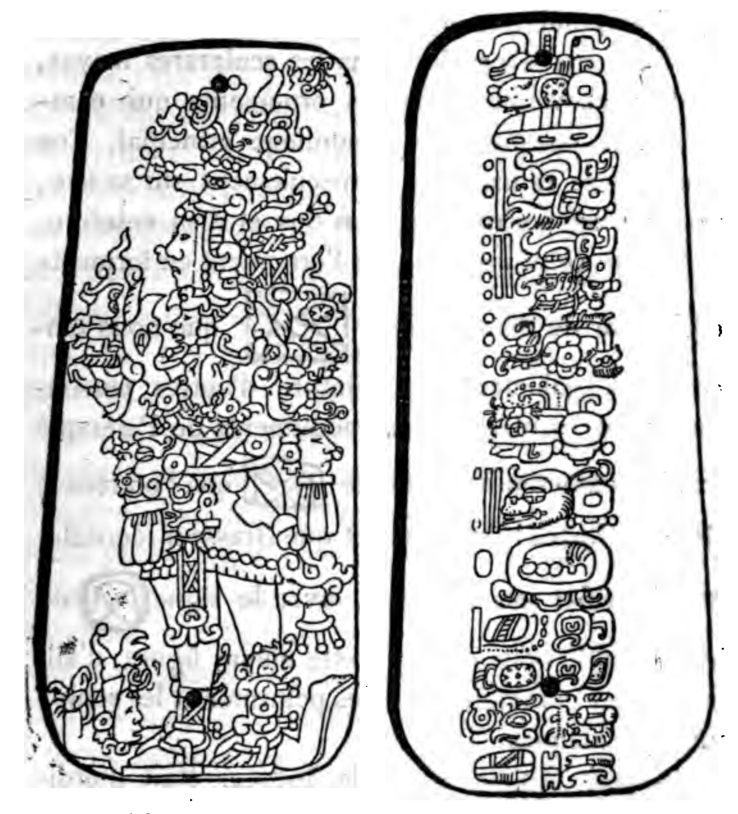


image d'homme en forme d'obélisque originaire de Copan et que j'ai reproduite, d'après Catherwood,

---

le second volume des *Mémoires de la 2e session du Congrès international des Américanistes*, dont l'impression vient d'être commencée, à Nancy, sous la direction de M. Lucien Adam.

dans mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale* (1). Plusieurs figurines, suivant un usage dont nous trouvons de fréquents exemples dans les sculptures mayas, sont enchevêtrées dans les ornements qui composent le costume du personnage principal. Ces figurines se remarquent non-seulement sur sa tête, mais sur sa poitrine, sur son dos et à sa ceinture.

A cette ceinture, apparaît l'ornement en forme de croix dite de Saint-André  que nous rencontrons également à la ceinture d'autres personnages représentés sur les monuments de Palenqué (2). Un caractère katounique que l'on trouve dans les textes hiératiques et que Brasseur identifie, sans justifier son assertion, avec le signe du jour *ezanab*, nous montre cette même figure, d'ailleurs assez commune dans les peintures et les sculptures yucatèques.

Un petit tablier, sorte de διάζωμα, était d'ordinaire attaché à la ceinture (3), richement décoré

(1) Paris, 1876, in-fol., Maisonneuve et Cie, éditeurs, pl. 1.

(2) Voy. notamment le Monument de Palenqué, n° 1, casa de Piedra, dans Stephens, *Incidents*, t. II, p. 340 ; bas-relief de l'autel, casa n° 3 (*Lib. cit.*, pp. 353 et 354).

(3) Voy. entre autres, le personnage de droite sur la tablette

le perles, de franges et de figurines inhumaines.

La chaussure du personnage représenté sur la tablette que nous décrivons, est à peu près identique à celle que portent les individus mis en scène sur quelques-uns des monuments de Copan et de Palenqué (1). Cette chaussure, composée d'une simple semelle retenue par des courroies au pied qui restait à découvert, était quelque chose d'analogue au *Calceus patricius* des sénateurs romains, à cette différence près que la courroie yucatèque était retenue par une autre courroie fixée à la semelle en guise de boucle.

Mais ce qui est le plus remarquable dans la représentation gravée que nous examinons, c'est la présence d'un petit individu foulé aux pieds du grand personnage. C'est aussi cette particularité qui établit la plus grande affinité entre cette représentation et celle que nous voyons sur les monuments sculptés de Palenqué, de Copan, d'Uxmal et de toute cette zone de la région isthmique. Sur la partie centrale de l'adoratorio, casa n° 3, à Palenqué, les deux grands personnages latéraux sont montés sur le dos de petits individus : celui de

---

derrière le mur de l'autel de la casa n° 3 (Stephens, *Lib. cit.*, II, p. 35 ; cp. *Eod. libr.*, t. I, pp. 138, 140, 153⁴). Voy. aussi Landa, *Relacion*, p. 117.

(1) Stephens, *Lib. cit.*, t. I, pp. 152¹, 153¹.

gauche semble ne servir que de marchepied pour élever l'adorateur à la partie haute du sanctuaire; mais celui de droite paraît écraser une victime sous ses pieds.

Je dois également faire remarquer la présence, sous les narines du principal personnage, d'une sorte d'αμφισβαινα, ornement qui, comme le *tentetl* que portaient aux lèvres les anciens Mexicains (1), se retrouve dans les peintures didactiques de l'Anahuac, notamment dans les représentations du dieu Tezcatlipoca.

Le revers de la tablette Leemans est, dans l'état actuel de nos études, bien autrement intéressant que le dessus. Il nous fournit une inscription en caractères hiéroglyphiques linéaires composées de 11 lignes, et formant une colonne verticale de signes. J'ai dit que je renonçais, dans cet article, à tout essai de déchiffrement des signes qu'il renferme (2);

(1) Voy., sur cet ornement caractéristique du costume des anciens Aztèques, M. Émile Burnouf, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, nouv. sér., t. I, p. 371.

(2) Je crois néanmoins devoir rappeler que ces signes sont aujourd'hui connus des américanistes, au moins dans quelques-unes de leurs acceptions, et qu'on voit notamment figurer, à gauche des groupes katouniques de la pierre Baud-Leemans, les figures qui représentent des nombres, tels que « huit », « quatorze », etc.

nais je veux profiter de l'occasion qui m'est offerte
)our exprimer un vœu.

J'ai établi, à plusieurs séances du Congrès inter-
ıational des Américanistes et de la Société Améri-
:aine de France, les conditions dans lesquelles
)ouvait être entrepris avec sûreté le déchiffrement
le l'écriture katounique de l'Amérique Centrale.
L'approbation que les juges compétents ont donnée
à la méthode que j'ai suivie, m'encourage à persévérer dans la voie lente, mais sûre, que j'ai essayé d'ouvrir et à me défier plus que jamais des tentatives hasardeuses et prématurées des savants qui veulent dès aujourd'hui lire les textes yucatèques comme on lit les textes hiéroglyphiques égyptiens ou les inscriptions en caractères cunéiformes.

Mon vœu est que les travailleurs jaloux d'élargir le champ de la paléographie américaine, s'attachent ı peu près exclusivement à établir des identifica-
ions entre les divers modes de tracer les mêmes
aractères katouniques et de composer les groupes
e signes. Et puisqu'un monument de l'écriture
iéroglyphique de l'Amérique Centrale nous est
ffert aujourd'hui, je souhaite que les plus zélés
deptes de l'américanisme arrivent à dresser une
iste, aussi complète que possible, des signes mayas
vec un essai de concordance entre la forme donnée
ı chacun d'eux dans l'écriture hiératique, que nous
ommençons à connaître, et dans l'écriture hiéro-

glyphique, qui nous est encore à peu près absolument inconnue. Je sens trop combien un tel travail rendrait de services aux études que j'ai entreprises, pour ne pas affirmer que le savant qui l'accomplira avec critique, aura bien mérité de l'érudition contemporaine.

VIII.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE OTHOMI.

La Grammaire Othomi, dont nous publions ici es éléments, est une de celles qui ont le plus excité a curiosité des philologues et des ethnographes. On a pensé en effet, avec une connaissance de cause peut-être insuffisante, — ce qui ne veut pas dire cependant si c'est à tort ou à raison — que cet idiome (1) devait être considé comme

(1) Appelée par les indigènes *biâ-biû* (prononcé *biang-bioung*). — Quant au mot *otomi*, les américanistes ne sont pas d'accord sur sa signification. Suivant Buschmann, il dériverait de *otli* « route, chemin » et de *tomitl* « poils d'animaux », terme composé qui semble faire allusion au mode de coiffure des indigènes (*Ueber die aztekischen Ortnamen*, pp. 18-19). — Voy. une autre étymologie de ce nom, ci-après p. 214.

l'un de ceux dont l'étude pouvait conduire aux découvertes les plus intéressantes et peut-être même les plus imprévues sur l'origine de la population au Nouveau-Monde. Quelques personnes enfin ont cru reconnaître des similitudes grammaticales entre la langue Othomi et la langue Chinoise (1).

Les *Othomi* ou *Odomi*, dont le nom provient de leur demi-dieu *Oton* ou *Odon* sont, comme l'on sait, les Indiens Mexicains du nord-ouest de l'*Anahuac* et d'une partie des provinces du Michoacan, au-delà de Queretaro. Quelques groupes d'entre eux occupent également les environs de la ville de Mexico. *Otompan* (aujourd'hui Otumba) était leur capitale.

En publiant les *Éléments de la Grammaire Othomi* donnés ci-après, on a cru ne devoir introduire que de légères modifications dans le texte de l'original. On a supprimé, toutefois, les définitions des diverses espèces de mots de nos langues européennes que l'auteur donne bien inutilement à propos de l'Othomi, et quelques remarques qui pouvaient avoir de l'intérêt pour un lecteur espagnol de l'ancien temps, mais qui ne sauraient plus en

(2) Voy. notamment la *Disertacion sobre la lengua Othomi*, par F. Manuel Naxera (Publicada par orden del Exmo Sr Presidente de la Republica Mexicana). Mexico, 1845; in-f°.

avoir pour nous aujourd'hui. Dans la reproduction des exemples Othomi de la grammaire originale, on a donné à côté de leur traduction française, la version espagnol de l'auteur, afin de laisser à chacun le soin de confronter l'exactitude de cette traduction. Enfin on a jugé à propos de conserver le système orthographique castillan des mots Othomi malgré sa défectuosité, parce que jusqu'à présent on ne s'est pas occupé d'une manière spéciale et suffisamment sérieuse de l'application d'un alphabet général de transcription aux idiomes américains et que les tentatives imparfaitement réfléchies de modification orthographique sont presque toujours funestes à l'étude des langues peu connues.

I. — DE L'ALPHABET OTHOMI.

1. — La langue Othomi ne possède pas d'alphabet particulier, et jusqu'à présent elle a toujours été écrite à l'aide d'un alphabet romain augmenté de quelques lettres conventionnelles destinées à représenter des sons qui n'existent pas dans la langue latine. Cet alphabet peut être disposé comme il suit :

VOYELLES. — *a, ā, â — e, ē, ê, e' — i, î, y — o — u, û, ų.*

CONSONNES. — *b, c, d, g, h, m, n, p, q, r, s, t, x, z, ç — cc, qp, tt.*

GROUPES DE CONSONNES (Exemples de). — *bd, bx, ch, cph, dd, dn, gb, hm, hp, ht, hqq, hqnd, hqnt, hts, nb, mh, mx, mz, mth, mqh, ñ, nb, nd, ng, nh, nm, np, nx, ns, nz, np, nphn, nq, nqqh, ntt, nth, ntd, nts, nsts, phn, qh, td, th, tth, tg, tnd, tnq, tnts, tx, ttx, tsb, tsd, xm, xt, xxt, xph, xt, xtt, xph, nqh, xtt, sg, sts,* etc.

GROUPES INITIAUX (Exemples de). — *cc, ntt, nsts, tt, tth, xqb,* etc.

2. — La prononciation de l'Othomi diffère considérablement de celle de nos idiomes : on y rencontre cependant, comme on vient de le voir, toutes les lettres de l'alphabet espagnol, à l'exception des suivantes : *f, j, k, l, r, s*.

3. — L'absence de la lettre *f*, est suppléée par le groupe **ph** dont la prononciation est aspirée; exemple : *opho* « écrire » (escribir). — A la place de la *jota*, on a la lettre **h**, qui frappe fortement sur la voyelle suivante; exemple : *hûtti* « mettre » (meter). Quand l'*h* n'est pas suivi d'une voyelle, il se prononce comme une aspiration; exemple : *cohui* « attribuer à faux » (achacar). — Le groupe **ch** se prononce comme en espagnol; exemple : *chichù* « un peu » (poquitito).

4. — A la place du *k* on fait usage du **c**. — Quant à la lettre *l*, elle manque complètement, sauf dans *labxi* « l'os » (hueso); et encore la vérité est que ce mot est si peu usité, qu'il est à peine en-

ndu de deux personnes. — L'*r* manque aussi en thomi, et c'est seulement dans l'orthographe, pour nner plus de force à certaines lettres, qu'on l'y int artificiellement. — L'*s* est remplacé par sa rrespondance douce *z*; exemple : *sâgui* « voler olar) ».

5. — Les voyelles de l'Othomi exigent les explitions suivantes : L'*a* se prononce de trois maères : le premier clair, se prononce comme en pagnol et n'a pas besoin d'exemple. — Le second est dit creux (hueco), et se prononce en ouvrant èn la bouche et en renforçant la voix comme une rsonne qui baille ; exemple : *natsā* « la honte (la rguenza) » ; — le troisième *â* est dit nasal ou nfus, et se prononce à peu près comme *o*, en settant la voix par les narines ; exemple : *pâdi* savoir (saber) ».

6. — On compte quatre *e* différents : le preier e est clair et se prononce comme en espagnol ; le second *ē* se nomme creux ; il se prononce en vrant bien la bouche et en rejetant la voix au hors de façon à donner au son une intonation mblable à celle des brebis (pour cette raison on ppelle « bêlement) » ; exemple : *na ttey* « le oment (el trigo) » ; — le troisième ê est dit nasal se prononce en émettant le son de cette voyelle ar les narines ; — le quatrième e' se nomme uttural et se prononce les dents entreserrées et en

tirant la voix quelque peu forcée de la gorge; exemple : *na n-yèhè* « l'homme (el hombre) ».

7. — L'*i* se prononce de trois façons. Le premier **i** est clair et se prononce comme en espagnol; le second **ĩ** se nomme nasal et se prononce en émettant le son de cette voyelle par les narines; exemple : *na phĩdĩ* « le matelas (el colchon) »; — le troisième **y** se lie à la voyelle qui le suit; exemple : *na yê* « la main (la mano) ».

8. — Il n'y qu'un **o** clair et prononcé comme en espagnol.

9. — L'*u* se prononce de trois manières : — le premier **u** est clair et se prononce comme en espagnol (comme *ou* en français); le second **û** est dit nasal et se prononce en émettant la voix par les narines; exemple : *na û* « le sel (la sal ») ; — le troisième **ɥ** est dit guttural et se prononce en serrant bien les dents, de sorte que l'on réunit celles du haut avec celles du bas, et l'on fait alors sortir la voix de l'intérieur de la gorge, en évitant toujours la confusion avec l'*e'* guttural. La même expérience enseigne que le son de la voix dans le son *ɥ* est plus obscur que dans le son *e'*; exemple : *na n-ɥ* « la douleur (el dolor) ».

10. — Le **g**, suivi d'une voyelle, doit toujours être prononcé dur. Ainsi *gi* se prononce comme dans le français « GUItare », et *gui* comme dans le français « pinGOUIN «. Il en est de même du **q** qui

mer des locutions diverses, il y a là une chose qui se remarque dans toutes les langues. Il suffira, par exemple, d'entendre le mot *saint,* dans une phrase, pour comprendre qu'il peut s'employer, mais avec une orthographe différente, dans une foule de phrases diverses. Et si ces homophones ne causent aucun embarras dans nos langues, il ne serait pas juste qu'on les relevât dans l'Othomi, parce qu'il arrive, dans celle-ci comme dans toutes les autres, que l'on comprend le sens de tous les mots par la contexture des phrases. Cependant, pour ne pas éprouver de l'embarras avec les homophones, il est bon que ceux qui apprennent l'Othomi en observent avec soin la prononciation, la gutturation, et qu'ils imitent autant que possible la manière de parler des Indiens.

II. — DU NOM OU SUBSTANTIF.

19. — Le nom ou substantif en Othomi n'a point de cas, comme on en trouve dans la langue latine ; il est toujours indéclinable.

20. — Il y a deux nombres : le singulier et le pluriel. Le singulier s'exprime à l'aide de la particule ou article *na* placé devant le nom, et le pluriel à l'aide de la particule *ya* placée de la même manière. Exemple : *na-yē* « la main (la mano », — *ya-yē* « les mains (las manos) ».

21. — Il faut excepter de cette règle le mot

15. — Le *z* se prononce de trois manières : — Le premier *z* est réputé doux et se prononce comme dans le français « gazelle » ; exemple : *na zophó* « la récolte (la cosecha) » ; — le second, *tz*, est réputé fort et se prononce en appuyant le bout de la langue contre le palais et en rendant le son avec force ; exemple : *na tzodi* « le vomissement (el vomito) » ; — le troisième se prononce en bourdonnant d'une manière nasale ; exemple : *nzà* « le bâton (el palo) ».

16. — Au milieu des mots, l'emploi du trait d'union - indique qu'il doit s'opérer dans la prononciation une sorte de pause ou suppression de la voix qui semble diviser le mot ; exemple : *cà-mi* « se tapir (agacharse) ».

17. — Tous les mots, en Othomi, soit parmi les noms, soit parmi les verbes, soit dans toute autre partie du discours, sont prononcés longs aux dernières syllabes, lorsque l'indique l'accent ; et ceux qui n'en sont pas affectés se prononcent brièvement aux dites syllabes ; ainsi *na yophni* long signifie « la pointe (la aguja) », tandis que *na yophni* bref signifie « le muletier (el arriero) » ; et ainsi de beaucoup d'autres mots que la pratique enseignera.

18. — Il serait inutile de s'étendre longuement sur les nombreux monosyllabes et homophones qui se rencontrent dans cet idiome ; car, quoiqu'il soit certain qu'un même mot sert souvent pour expri-

ner des locutions diverses, il y a là une chose qui se remarque dans toutes les langues. Il suffira, par exemple, d'entendre le mot *saint*, dans une phrase, pour comprendre qu'il peut s'employer, mais avec une orthographe différente, dans une foule de phrases diverses. Et si ces homophones ne causent aucun embarras dans nos langues, il ne serait pas juste qu'on les relevât dans l'Othomi, parce qu'il arrive, dans celle-ci comme dans toutes les autres, que l'on comprend le sens de tous les mots par la contexture des phrases. Cependant, pour ne pas éprouver de l'embarras avec les homophones, il est bon que ceux qui apprennent l'Othomi en observent avec soin la prononciation, la gutturation, et qu'ils imitent autant que possible la manière de parler des Indiens.

II. — DU NOM OU SUBSTANTIF.

19. — Le nom ou substantif en Othomi n'a point de cas, comme on en trouve dans la langue latine ; il est toujours indéclinable.

20. — Il y a deux nombres : le singulier et le pluriel. Le singulier s'exprime à l'aide de la particule ou article *na* placé devant le nom, et le pluriel à l'aide de la particule *ya* placée de la même manière. Exemple : *na-yē* « la main (la mano », — *ya-yē* « les mains (las manos) ».

21. — Il faut excepter de cette règle le mot

mahêtsi « le Ciel (el Cielo) » (1) qui ne prend pas de particule au singulier et qui admet seulement au pluriel la préfixe *e* (2). Exemple : *e mahêtsi* « les Cieux (los Cielos) ». Les natifs emploient dans beaucoup d'occasions ce même procédé de formation du pluriel à l'aide de la particule *e*, pour donner plus de force à leurs expressions. Ils diront ainsi : *e-dû* « les morts (los muertos) » ; *e tzohqi* « les pêchés (los peccados) ».

22. — Les noms collectifs suivants : *boqhâ* « la monnaie (el dinero) », *dēnda* (3) « la boutique (la tienda) », *nidû* « l'Enfer (el Infierno) », *niqhâ* « l'Eglise (la Iglesia) », et autres de la sorte, ne prennent pas la particule au singulier dans beaucoup d'occasions ; mais, pour le pluriel, ils suivent la règle générale.

23. — D'autres noms, pour plus d'élégance, changent la particule du singulier *nà* en *ma* : exemple : *ma qhuâni* « la vérité (la verdad) ». Il en est de même de divers noms de lieux ; exemple : *Made'nxi* « Xilotepec » ; *Mazobô* « Tecozautla » ; *Madāti* « le Sud » ; *Mahuihqi* « le Nord » ; etc.

---

(1) Ce mot est composé de *ma* « lien », *bé* « étendue », et *tsi* « en circonférence ».

(2) La lettre *e* est aussi l'article pluriel dans la langue quichée. (Br. de B.).

(3) Ce mot est évidemment espagnol.

24. — Parmi les noms et substantifs othomi, il en est de simples, c'est-à-dire qui sont usités dans leur forme primitive et monosyllabique, comme : *na tá* (1) « le père (el Padre) » ; *na quhay* (2) « le couteau (el cuchillo) ». Il en est aussi de composés, c'est-à-dire qui ne peuvent être compris qu'avec l'addition d'un autre monosyllabe, comme : *na xih-tà* « l'aïeul (el abuelo) », *na dâ-qhay* « le grand couteau (el cuchillo grande) (3).

25. — Pour former les diminutifs dans les noms, on emploie les préfixes *ztzi* ou *ztzy ;* exemple : *ztzi hē-mi* « petit papier (papelito) ». On emploie la même particule pour exprimer l'idée de « tant soit peu (tantito) » ; exemple : *rahqiztzi dehe* « donne-moi un peu d'eau (dame tantita agua) ».

---

(1) Ce même mot se rencontre dans les langues tartares, et notamment en turc dans le mot *ata* (grand-père). — Cf. ce même mot en pokonchi : *tat ;* — en mixtèque : *dzoutou ;* — en totonaque : *tlat* (dans quelques dialectes *chapè*) ; — en mexicain : *tatl ;* — en indien Sioux : *otah ;* — en groënlandais : *atàtak.*

(2) En chinois : *kouaï* « couper ».

(3) Le même système de formation du substantif se trouve en chinois moderne. Certains noms sont purement monosyllabiques, comme 人 *jin* « homme » ; d'autres, au contraire résultent de l'agrégation de plusieurs monosyllabes, comme *fou-tsin* (radical 父 *fou*) « père » ; — *fou-teou* (radical 斧 *fou*) « hache » ; etc.

26. — Il existe également en othomi des substantifs dérivés de verbes. Pour former ces substantifs, on doit faire attention aux lettres par lesquelles les verbes commencent et se conformer aux règles suivantes :

27. — Si le verbe commence par une voyelle, pour en dériver un substantif, on devra y placer en préfixe les lettres *tt*. Ainsi, du verbe *ophò* « écrire (escribir) », on fera dériver le substantif *na ttophò* « l'écriture (la escriptura) » ; du verbe *ādi* « demander (pedir) », on fera dériver le subtantif *na ttâdi* « la demande (la peticion). » On forme également, avec ces mêmes verbes qui commencent par une voyelle, des substantifs à l'aide de la préfixe *y*. Ainsi avec le verbe *ophò*, cité ci-dessus on forme *na yophó* « l'écrivain (el escribano) ».

28. — Les verbes qui commencent par *h* servent à former des noms à l'aide de la préfixe *t*. Ainsi du verbe *honî* « chercher (buscar) », on dérive *na thoni* « la recherche, la sollicitude, la diligence (la busca, sollicitud, o diligencia) ».

29. — Les verbes qui commencent par *ma*, servent à former des noms à l'aide de la préfixe *h*. Ainsi, du verbe *mâdi* « aimer (amar) », on fait dériver *na hmâdi* « l'amour (el amor) ».

30. — Les verbes qui commencent par *n*, servent à former des substantifs également avec la préfixe *h*:

Ainsi du verbe *nee* « vouloir (querer) », on dérive le substantif *na hmee* « la volonté (la voluntad) » ; du verbe *nu* « voir (veer) », on dérive *na hnù* « la vue (la vista) ».

31. — Les verbes qui commencent par *x* forment des noms en changeant *x* en *z*. Ainsi du verbe *xopho* « récolter (cosechar) », on fait dériver *na zopho* « la récolte (la cosecha) ».

32. — Les verbes qui commencent par *p* sont ceux qui donnent lieu à plus de variations et à moins de certitude pour la formation des substantifs. Ceux qui ont le *p* suivi de l'*h*, perdent cette dernière lettre en changeant le *p* en *m* pour la formation du nom. Ainsi de *phydî* « commencer (comenzar) », on dérive *na mydi* « le commencement (el comienzo) ». D'autres verbes, qui n'ont pas d'*h*, reçoivent cette lettre après le *p*, comme il suit : de *pâdi* « savoir (saber) », dérive *na nphâdi* « le savoir (la sabiduria) » ; on dit aussi *na nbâdi* « le savant (el sabio) ».

III. — DE L'ADJECTIF.

33. — On compte trois degrés d'intensité dans les adjectifs qualificatifs : le positif, le comparatif et le superlatif.

34. — Le positif est le terme simple, comme *nanhò* « bon (cosa buena) ».

35. — Le comparatif élève ou abaisse la signifi-

cation du mot en le plaçant à un degré plus haut ou plus bas ; exemple : *mannrà xanhò* « meilleur (mas bueno) » ; *chy xanhò* « moins bon (menos bueno) » ou « peu bon (poco bueno). Les deux adverbes *mannrà* et *chy* équivalent aux mots latins *magis* « davantage » et *minus* « moins »; exemple : *Mannrà xanhò na Xuà hindagè na Beanù* « Jean est meilleur que Pierre (Juan es mejor que Pedro) ».

36. — Le superlatif élève l'adjectif au suprême degré, ou plus haut ou plus bas. Au mot « très » correspondent en othomi les particules *tsa*, *tse* (1) qui se placent avant le nom ; exemple : *tsa xanhò* « très-bon (muy bueno) », *tse xantsó* « très-mauvais (muy malo) ».

37. — Numération. Les adjectifs de nombre, en othomi, sont composés de la manière suivante :

Un,	*n-nrà.*	Onze,	*rē tamarà.*
Deux,	*yooho.*	Douze,	*rē tamayooho.*
Trois,	*hiû.*	Treize,	*rē tamahiû.*
Quatre,	*goohò.*	Quatorze,	*rē tamagoohó.*
Cinq,	*qyta.*	Quinze,	*rē tamaqytà.*
Six,	*rahtò.*	Seize,	*rē tamarahtó.*
Sept,	*yothò.*	Dix-sept,	*rē tamayohtó.*
Huit,	*hiâhto.*	Dix-huit,	*rē tamahiâtó.*
Neuf,	*gytho.*	Dix-neuf,	*rē tamagyhtó.*
Dix,	*rāta.*	Vingt,	*n-rāhtè.*

(1) En chinois : *tze* « augmenter, s'élever haut, enrichir. ».

Trente,	*n-rāhtèmarē ta.*
Quarante,	*yohtè.*
Cinquante,	*n-yohtèmarē ta.*
Soixante,	*hiûrā htè.*
Soixante-dix,	*hiûrātèmarē ta.*
Quatre-vingt,	*goohorātè.*
Quatre-vingt-dix,	*goohorūhtemarē ta.*
Cent,	*N-ranthbè.*
Mille,	*N-ram-oo.*

IV. — DU PRONOM.

38. — Les pronoms Othomi se divisent en pronoms personnels, adjectifs, possessifs, interrogatifs et relatifs.

39. — Les pronoms personnels sont :

Singulier :	*nugā* (1), *nugāgā*, *nugi*,	« je ».
	nugè (2), *nû-y*	« tu ».
	nuny,	« il ».
Pluriel :	*nugāhè*, *nugāgāhè*, *nugihè*	« nous ».
	nugègi, *nugèhy*,	
	nu-y-hy, *nû-ygi*,	« vous ».
	nuyy,	« ils ».

(1) En chinois : 我 *ngo.*

(2) En chinois : *ni.*

40. — Les pronoms adjectifs sont :

Singulier : *Nûna* « celui-là, celle-là, cette chose-là ».

Pluriel : *Nuyy* « ceux-là, celles-là, ces choses-là ».

41. — Les pronoms « le même, la même » se rendent avec la particule *cē* (1) mise en suffixe au nom ou pronom auquel il se joint ; exemple : *nugācē* « moi-même (yo mismo) ; — *nunâcê* « cela même » ; — et au pluriel : *nugācēhē* « nous-mêmes (nosotros mismos) » ; *nu-ycêgi* « vous-mêmes (vosotros mismos) » ; *nu-ycēh-yy* « eux-mêmes (aquellos mismos) ».

42. — Les pronoms possessifs sont : *ma* pour la première personne, *ni* pour la seconde, et *na* pour la troisième, aussi bien au singulier qu'au pluriel. On emploie également *ni* pour la troisième personne ; exemple : *ma ngû* « ma maison (mi casa) », — *ni pahni* « ta chemise (tu camisa) » ; — *na pāti* « son manteau (su capote) ». Au pluriel, on emploie en préfixe les particules correspondantes *he*, *gi* ou *hy*, *yy* ; exemple : *ma ngûhe* « notre maison (nuestra casa) », — *ni pahnigi* ou *ni pahnihy*

(1) En chinois : 自 *tze* « soi-même ».

votre chemise (vuestra camisa) », — *na tzohqüyy* leur péché (su pecado de aquellos) ».

43. — Pour exprimer les pronoms interrogatifs qui ? lequel ? » (quien ? qual ?) », on emploie es mots *too? da nā ?* (1), aussi bien au singulier u'au pluriel ; exemple : *Too gogè Oqhà ?* « Qui st Dieu ? (Quien es Dios ?) » — *Da nà ge-ā y iū personas braqhà mayé'he' ?* « Laquelle des trois ersonnes se fit homme ? (Qual de las tres personas e hizo hombre ?) ».

44. — Quand le pronom interrogatif répond au not espagnol « que (que, quel) » joint au verbe, n emploie le mot *Te* ; exemple : *Te gince ?* « Que ésires-tu ? (Que quieres ?) ». Joint à un nom, on mploie *tema* ; exemple : *Tema n'ye'he' ?* « Quel omme ? (Quel hombre ?) ». — *Tema phyy ?* « Quel hapeau ? (Quel sombrero ?) ».

V. — DU VERBE.

45. — On compte en Otomi deux modes : l'indicatif et l'impératif. Les temps de l'indicatif sont au nombre de six : le présent, le prétérit imparfait, le prétérit parfait, le prétérit plus-que-parfait, le futur et le futur parfait. L'impératif n'a qu'un temps : le présent.

---

(1) En japonais : ト *to* « quel » ? ドノ *dono* « lequel ? »

46. — Tous les temps ont des nombres et des personnes. Il y a deux nombres : le singulier et le pluriel, et trois personnes pour le singulier et trois personnes pour le pluriel. L'impératif n'a que la seconde personne du singulier et du pluriel.

47. — Un exemple de conjugaison fera connaître plus clairement que l'exposé de longues règles les différentes formes du verbe othomi :

INFINITIF.

Nee « vouloir (querer) ».

INDICATIF

PRÉSENT.

Sing. *Di nee* « je veux (yo quiero) » ;
Gi nee « tu veux (tu quieres) » ;
Y nee « il veut (aquel quiere) ».
Plur. *Di neehè* « nous voulons (nosotros queremos) » ;
Gi nee gi, } « vous voulez (vosotros
Gi nee qy, } quereis) » ;
Y nee yų, « ils veulent (aquellos quieren) ».

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sing. *Di nee hmâ* « je voulais (yo queria) » ;
Gi nee hmâ « tu voulais (tu querias) » ;
Y nee hmâ « il voulait (aquel queria) » ;

lur. *Di nee hmâhè* « nous voulions (nosotros queriamos) » ;
Gi nee hmâgi ou / *Gi nee hmâhy* « vous vouliez (vosotros queriais) » ;
Y neemhâ yq « ils voulaient (aquellos querian) ».

.-B. — On peut également former ce temps à .e de la préfixe *mi* jointe au verbe.

PRÉTÉRIT PARFAIT.

1.

ing. *Da nee* « je voulus (yo quise) » ;
Ga nee « tu voulus (tu quisiste) » ;
Bi nee « il voulut (aquel quiso) » ;
lur. *Da nee hè* « nous voulûmes (vosotros quisisteis) » ;
Ga nee gi ou *ga nee hy* « vous voulûtes (vosotros quisisteis) » ;
Bi nee yq « ils voulurent (aquellos quisieron) ».

2.

ing. *Xta nee* « j'ai voulu (yo he querido) » ;
Xca nee « tu as voulu (tu has querido) » ;
Xa nee ou *xpi nee* « il a voulu (aquel ha querido) ».
lur. *Xta neehè* « nous avons voulu (nosotros hemos querido) » ;

Xta nee gi ou *xca nee hy* « vous avez voulu (vosotros haveis querido) » ;

Xa nee ou *xpi nee yy* « ils ont voulu (aquellos han querido) »,

Sing. *Xta nee hmâ* « j'avais voulu (yo habia querido) » ;

Xca nee hmâ « tu avais voulu (tu habias querido) » ;

Xa nee hmâ ou *xpi nee hmã* « il avait voulu (aquel habia querido) ».

Plur. *Xta nee hmâ hè* « nous avions voulu (nosotros habiamos querido) » ;

Xca nee hmâ ou *xca nee hmâ yy* « vous aviez voulu (vosotros habiais querido) » ;

Xca nee hmâ ou *xpi nee hmâ yy* « ils avaient voulu(aquellos habian querido) ».

FUTUR IMPARFAIT.

Sing. *Ga nee* « je voudrai (yo querré ») ;

Gi nee « tu voudras (tu querrás) » ;

Da nee « il voudra (aquel querrá) ».

Plur. *Ga nee he* « nous voudrons (nosotros querrémos) » ;

Gi nee gi ou *gi nee hy* « vous voudrez (vosotros querreis) » ;

Da nee yy « ils voudront (aquellos querrán) ».

IMPÉRATIF.

Sing. *Nee* « veuille (quiere tu) ».
Plur. *Nee gùi nee hù* « veuillez (quered vosotros) ».

32. — On supplée aux autres temps qui manquent par leur futur imparfait, suivant les personnes qui parlent ; exemple : *dinee âhâ* « je désire dormir (quiero dormir) » ; *gui nee gui ñuni* « tu désires manger (quieres comer) » ; etc. — Il faut aussi avertir que bien que le prétérit imparfait du subjonctif se remplace par le futur imparfait, on y met en préfixe la particule *mâ ;* exemple : *ga nee hmâ gaztzi* « je voudrais boire (quisiera yo beber) ».

33. — VERBE SUBSTANTIF. — Le verbe substantif en Othomi répond au verbe *sum, es, fui,* du latin : il peut signifier soit « être simplement » (ser solamente), soit « être quelque chose » (ser alguna cosa). Quand il signifie simplement « être », il se conjugue comme il suit.

INDICATIF

PRÉSENT.

Sing. *Gogehqe, gogehcā, gogehcagā* « je suis (yo soy) » ;
Goge-y, gogegé, gogè-e « tu es (tu eres) » ;
Gogehny « il est (aquel es) ».
Plur. *Gogehqhè, gogchcāhé, gogehcagāhe* « nous sommes (nosotros somos) » ;

Gogègi, gogèhy « vous êtes (vosotros sois) » ;
Gogehyy « ils sont (aquellos son) ».

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sing. *Gogehqmâgā, gogehqemâhā* « j'étais (yo era) » ;
Gogegèmâhâ, goge-emâhâ, goge-yhmahâ « tu étais (tu eras) » ;
Gogèhnymâhâ, gogehmânî « il était (aquel era) ».

Plur. *Gogehqmâgāhe, gogehqhemâhâ* « nous étions (nosotros eramos) ».
Gogemâhgi, gogehmâhy, gogèhymâhâ « vous étiez (vosotros erais) » ;
Gogèmâyy, gogèhyymâhā « ils étaient (aquellos eran) ».

PRÉTÉRIT PARFAIT.

Sing. *Xta gogehqe, xta gohehcā, xta gogehcaga* « je fus » ou « j'ai été (yo fui, ô he sido) » ;
Xca gogegè, xca goge-e, xca goge-y « tu fus » ou « tu as été (tu fuiste, ô has sido) » ;
Xa gogehny « il fut » ou « il a été (aquel fue, ô ha sido) ».

Plur. *Xta gogehqhè, xta gogehcāhe, xta gogehcagāhè* « nous fûmes » ou « nous avons été (nostros fuimos ó hemos sido) » ;

Xca gègi, xca gogègi, xca gogèhy « vous fûtes ou « vous avez été » (vosotros fuisteis, ó haveis sido) » ;

Xa gogehyy « ils furent » ou « ils ont été (aquellos fueron, ô han sido) ».

PRÉTÉRIT PLUS-QU'IMPARFAIT.

ng. *Xta gogehcā mâhâ, xta gogehcagā mâhâ* « j'avais été (yo habia sido) » ;

Xca gogè-emâhâ, xca gogegèmâhâ, xca gôgeymâhâ « tu avais été (tu habias sido) » ;

Xa gogeny-mâhâ « il avait été (aquel habia sido) ».

ur. *Xta gogehqhè mâhâ, xta gogeh cāhe mâhâ, xta gogehcagâ he mâhâ* « nous avions été (nosotros habiamos sido) » ;

Xca gogehy mâhâ, xca gogegi mâhâ « vous aviez été (vosotros habiais sido) » ;

Xca gogehyy mâhâ « ils avaient été (aquel habian sido) ».

FUTUR IMPARFAIT.

ng. *Godagehcā, godagehcagā* « je serai (yo seré) » ;

Godage-è, godage-gè, godagè-y « tu seras (tu seras) » ;

Godagàhny « il sera (aquel será) ».

Plur. *Godogèhqhè, godagècāhè, godagèhcagāhè* « nous serons (nosotros serémos) » ;
Godagègi, godahuèhy « vous serez (vosotros serèis) » ;
Godagèhyy « ils seront (aquellos serán) ».

FUTUR PARFAIT.

Sing. *Gaxta gogehcā, gaxtagogehcagā* « j'aurai été (yo habré sido) » ;
Gaxca gogè-è, gaxca gogègè, gaxca gogè-y « tu auras été (tu habrás sido) » ;
Gahxca gogèhny « il aura été (aquel habrá sido) ».
Plur. *Gaxta gogehqhè, gaxta gogehcāhè, gaxta gogehcagāhè* « nous aurons été (nosotros habrémos sido) » ;
Gaxta gogègi, gaxta gogèhy « vous aurez été (vosotros habréis sido) » ;
Gaxta gogèhyy « ils auront été (aquellos habràn sido) ».

IMPÉRATIF.

Sing. *Gè-è, gè-y* « sois (sè-tu) ».
Plur. *Gè-gi, gè-hy* « soyez (sed vosotros) ».

Il faut avertir que cette conjugaison n'est pas très usitée, car il est rare qu'on emploie le verbe substantif isolément ; et, dans tous les autres cas,

il a une conjugaison particulière, comme on le verra ci-après.

34. — Quand le verbe substantif signifie « faire quelque chose », il se joint précisément au nom adjectif, comme dans les mots « je suis bon (soy bueno) », « tu es riche (eres rico) », etc.; et alors le nom se conjuge comme s'il était verbe, avec ses particules respectives. Afin d'éviter toute espèce d'erreur à cet égard, nous donnons le paradigme de conjugaison qui suit :

INDICATIF.

PRÉSENT.

Sing. *Dna memti* « je suis riche (yo soy rico) » ;
Gna memti « tu es riche (tu eros rico) » ;
Na memti « il est riche (aquel es rico) » ;
Plur. *Dna memtihè* « nous sommes riches (nosotos somos ricos) » ;
Gna memti-gi / *Gua memtihy* } « vous êtes riches (vosotros sois ricos) » ;
Ya memti « ils sont riches (aquellos son ricos) ».

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sing. *Dna memti mâhâ* « j'étais riche (yo era rico) » ;
Gna memti mâhâ « tu étais riche (tu eras rico) » ;

Gna memti mâhâ « il était riche (aquel era rico) ».

Plur. *Dna memti mâhè* « nous étions riches (nosotro eramos ricos) » ;

Gna memti mâgi } « vous étiez riches (vo-
Gua memti mâhy } sotros erais ricos) » ;

Ya memti mâhâ « ils étaient riches (aquellos eran ricos) ».

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

1.

Sing. *Da memti* « je fus riche (yo fui rico) » ;

Ga memti « tu fus riche (tu fuiste rico) » ;

Bi memti « il fut riche (aquel fui rico) » ;

Plur. *Da memti he* « nous fûmes riches (nosotros fuimos ricos) » ;

Ga memti gi « vous fûtes riches (vosotros fuisteis ricos) ».

Bi memti, « ils furent riches (aquellos fueron ricos) ».

2.

Sing. *Xta memti*, « j'ai été riche (yo he sido rico) » ;

Xxa memti, « tu as été riche (tu has sido rico) ».

Xa memti } « il a été riche (aquel ha
Xpi memti } sido rico) ».

Plur. *Xta memti hè*, « nous avons été riches (nosotros hemos sido ricos) ».

Xca memti gi, « vous avez été riches (vosotros haveis sido ricos) »;

Xa memti } « ils ont été riches (aquellos
Xpi memti } han sido ricos) ».

PRÉTÉRIT PLUS-QUE-PARFAIT.

Sing. *Xta memti mâhâ* « j'avais été riche (yo habia sido rico) » ;

Xca memti mâhâ « tu avais été riche (tu habias sido rico) » ;

Xa memti mâhâ } « il avait été riche
Xpi memti mâhâ } (aquel habiasido rico) »

Plur. *Xta memti mâhe* « nous avions été riches (nosotros habiamos sido ricos) » ;

Xca memti mâgi « vous aviez été riches (vosotros habiais sido ricos) »;

Xa memti mâhâ } « ils avaient été riches
Xpi memti mâhâ } (aquellos habian sido ricos) ».

FUTUR IMPARFAIT.

Sing. *Ga memti* « je serai riche (yo seré rico) » ;

Gi memti « tu seras riche (tu seràs rico) » ;

Da memti « il sera riche (aquel seràs rico) » ;

Plur. *Ga memti hè* « nous serons riches (nosotros serémos ricos) » ;
Gi memti gi « vous serez riches (vosotros seréis ricos) » ;
Da memti « ils seront riches (aquellos serán ricos). »

FUTUR PARFAIT.

Sing. *Gaxta memti* « j'aurai été riche (yo habré sido rico) » ;
Gaxca memti « tu auras été riche (tu habràs sido rico) » ;
Gaxa memti « il aura été riche (aquel habrà sido rico) ».
Plur. *Gaaxta memti hè* « nous aurons été riches, (nosotros habrémos sido ricos) » ;
Gaxca memti gi « vous aurez été riches (vosotros habréis sido ricos) » ;
Gaxa memti « ils auront été riches (aquellos habrán sido ricos) ».

IMPÉRATIF.

Sing. *Memti gè* « sois riche (sé tu rico) ».
Plur. *Memti gi* / *Memti ky* « soyez riches (sed vosotros ricos) ».

Ce mot *ky* est propre à toutes les secondes personnes du pluriel de tous les verbes.

VII. — DE L'ADVERBE.

35. — A part les adverbes que l'on doit chercher dans les dictionnaires, se trouvent les suivants sur lesquels nous ferons quelques remarques : *nugà* « ici » (aquí, ô acà) » se place devant le verbe ; par syncope on dit : *yot guà* « éclaire ici (alumbra aquí) ». — *Nuny* « là (allí) », placé devant le verbe, se syncope comme le précédent : *y byh ny na Bēdnu* « Pierre est là (allí està Pedro) ». — *Nupy* « là-bas (allà) », se syncope dans le même cas : *ga mapy ni hiatzi* « j'irai demain là-bas (allá iré mañana) ». — *Hinnâ* (1) « non (2) », lorsqu'il précède le verbe, perd sa dernière syllabe, exemple : *hin dinee* « je ne veux pas (no quiero) ». Au subjonctif impératif la négation est indiquée par *yó*, exemple : *yó gi tzohqi* « ne pêche pas (no peques) ». On emploie régulièrement le mot *othò* pour exprimer « rien (nada) », et souvent on s'en sert comme de négation ou pour exprimer l'absence de choses inanimées, exemple : *othò na thûhmê* « je n'ai pas de pain (no hay pan) ».

---

(1) En japonais : *inaya* « non ».

(2) On trouve une négation très analogue dans le dialecte quichée, particulier à Rabinal, Guatémala), suivant Brasseur de Bourbourg.

VIII. — DE LA PRÉPOSITION.

36. — Les prépositions, en Othomi, répondent aux prépositions de la langue latine et se placent devant les noms ou pronoms auxquels ils sont joints. Exemple : *maxa' tsè ma ñâ* « sur ma tête (sobre mi cabeza) » ; — *nbò ya nidû* « dans les enfers (adentro los infiernos) ».

IX. — DE LA CONJONCTION.

37. — Dans la langue Othomi, on emploie les particules copulatives et conjonctions suivantes : *a*, *nê*, *nêhê*, *ximanêhê*, que l'on varie pour donner plus de force au discours ; exemple : *Mahta ximanêhê ma me bi nu na Xuá, ne na Bêdnu a nbēpha bi mà* « mon père et ma mère ont vu Pierre et Jean, et s'en sont ensuite allés (mi padre, y mi madre vieron à Pedro, y à Juan, y despues se fueron) ».

X. — DE L'INTERJECTION.

38. — Les Othomi n'ont pas de mots du genre de ceux que l'on nomme des interjections proprement dites. Ils emploient, par exemple, le vocable *tema*, pour exprimer leurs sentiments intérieurs quand ils parlent avec admiration ; comme : *tema ghohia !* « quel goût ! (qué gusto !) » ; *tema pāhā !*

quel plaisir (qué contento !) » ; *tem nhò !* « que 'est bon ! (qué bueno !) ».

S'ils veulent indiquer un sentiment de douleur, e pitié ou de souffrance, ils disent : *te ma hiehcthò !* quelle pitié ! (qué lastima !), *tema n-ų !* « quelle ouleur ! (que dolor !) », etc.

XI. — DES PARTICULES.

39. — *Ñä* est une particule qui indique une chose nauvaise et qui se place toujours devant le nom uquel elle se joint ; exemple : *na ñä myy* « le cœur ruel (corazon cruel) ». Elle sert également à donner beaucoup de noms une signification opposée à elle qu'ils ont par eux-mêmes ; exemple : *na nbâdi* le savant (el sabio) » ; *na ñä nbâdi,* « l'ignorant el ignorante) ».

40. — *Go* (1) est une particule de respect, qui, ointe aux noms, sert aussi à orner la phrase ; exemple : *go ma htähe* « notre père (padre nuestro) ». Elle se joint aussi à toutes les personnes du verbe our donner de l'élégance au discours ; exemple : *o di mâdi* « j'aime (yo amo) ».

41. — *Qhoo* est une particule qui indique ordi-

(1) En japonais, la particule de respect *go* est employée de la même manière. — Cf. Rosny, *Introduction à l'étude de la langue japonaise*, p. 42, n.).

nairement la négation ou l'absence d'une personne animée : *qhoo na Mâhqhâ* « ce n'est pas le père (no está ay el padre) » ; *qhoo na phani* « ce n'est pas le cheval (no está ay el caballo) ».

42. — *Ngi* ou *gi* est une particule qui se joint aux noms pour indiquer une chose liquide, soit figurément, soit étymologiquement ; exemple : *ya gi dā* « larmes (larmes) » ; de *dā* « œil (ojo) », précédé de *gi* « suc (zumo) » ou « chose liquide (cosa liquida) ».

43. — *Dâ* est une particule qui indique « une chose grande » et se place devant les noms ; exemple : *dâ nxû* « grande femme (muger grande) » ; *dâ ngû* « grande maison (casa grande) ».

44. — *Bo* est une particule qui indique « une chose petite » et se place devant les noms ; exemple : *bo hmi* « petite figure (cara prieta) » ; *bo nè* « petite bouche (boca prieta) ».

45. — *Ga* est une particule qui se place élégamment après les noms, quand on veut indiquer de quelle matière est une chose ; exemple : *manzá ga ttaxi* « plat d'argent (plato de plata) » ; *nphoxiyó ga ccaxti* « chandelier d'or (candelero de oro) ».

46. — *Me* est une particule qui dénote l'origine, la terre, la maison ou l'habitation d'une personne ; c'est pourquoi l'on appelle les habitants de l'enfer ou les condamnés *ya me mdû*. Cette particule dénote aussi le propriétaire d'une chose ; exemple :

na me ngû « le propriétaire de la maison (el dueño de la casa) »; *na me phni* « le maître du cheval (el dueño del caballo) »; *na memti* « le riche (el rico) », litt. « maître des biens (el dueño de los bienes) ».

47. — *Ma*, *ni*, *nà*, sont des particules qui indiquent le passé, le futur et le présent des temps. Ainsi, ils disent *ma ndè* « hier (ayer) »; *màngmndè* « avant hier (antier) »; *ni hiatzi* « demain (mañana) »; *ni ndè* « dans l'après-midi (á la tarde) »; *na panayà* « aujourd'hui (hoy) ».

48. — *Maz* est une particule qui équivaut au conditionnel; exemple : *maz gi nee gi ma mahêtzi, mâ Oqhâ* « si tu veux aller au ciel, aime Dieu (si quieres ir al Cielo, ama à Dios) ».

49. — *Damè* est une particule qui par élégance se place devant l'impératif; exemple : *damè xihqui* « dis-moi (dime); *damè e' dè* « écoute (oye) ».

50. — *Nthó* est une particule qui indique dans les choses un degré superlatif; exemple : *nthó di mày* « je t'aime extrêmement (muchissimo te amo) ».

51. — *Gè* est une particule que l'on place par élégance devant le verbe dans le sens du « que » relatif; exemple : *na nye' he' gè y mâ Oqhâ dama mahêtzi* « l'homme qui aime Dieu ira au Ciel (el hombre que ama à Dios irá al Cielo) ».

DE LA COMPOSITION DES MOTS.

53. — Les exemples suivants sont destinés à exposer comment les racines monosyllabiques de la langue Othomi se groupent entr'elles à l'effet de former des mots composés facilement intelligibles dans la pratique journalière, et non sujet à l'incertitude que présentent des mots simples à nombreux homophones :

dàme « vir, maritus » (*dà* « maturus » — *me* « mater »).

dansu « mulier, uxor » (*dà* « maturus » — *nsŭ* « fæmina »).

tzinsu « filia » (*tsi* « surculus » — *nsŭ* « fæmina ».

bàtzi « filius » (*bà* « genitus » — *tzi* « surculus »).

sità « avus » (*si* « corten » — *tà* « pater »).

dahe « flumen » (*da* « multa » — *he* « aqua »).

mèti « dives » (*mê* « dominus » — *ti* « divitia »).

meti « mendicus » (*me* « carens » — *ti* « divitia »).

gawi « la guerre » (*ga* « stupitus » — *wi* « simul »).

DE L'ANCIEN OTHOMI.

54. — On a conservé quelques exemples de la forme antique de conjuguer des Othomis. On en jugera par ce qui suit :

PRÉSENT. *Nir-za* « trouver » (actuellement).

PRÉTÉRIT. *Ma-rza* ou *mi-rza* « avoir trouvé » (précédemment).

FUTUR. *Na-rza* « devant trouver » (ultérieurement).

AFFINITÉS GRAMMATICALES

DE L'OTHOMI ET DU CHINOIS.

55. — Invariabilité de formes des différentes spèces de mots : aucune inflexion, aucun changeient ni dans la prononciation ni dans l'écriture.)uelques mots seulement modifient leur accent en hinois pour passer de l'état substantif à l'état erbal ; mais encore ce fait se rencontre-t-il dans es conditions analogues en Othomi.

56. — Les catégories grammaticales résultent de ı position respective des mots dans la phrase, ou e l'adjonction de quelques particules toujours ıvariables.

57. — Beaucoup de mots peuvent être employés, ans modification aucune, comme noms, comme djectifs, comme verbes et quelquefois même comme articules.

58. — Certains mots cependant ont parfois des atégories grammaticales déterminées dont ils ne euvent sortir.

59. — Pas de genre en Othomi. Quand il s'agit les animaux, on emploie pour indiquer leur sexe

les mots *ta* « père » et *nsu* « femme » : *ta-yo* « le chien » ; *nsu yo* « la chienne ». De même, en Chinois, on fait usage des mots 父 *fou* « père », 女 *niu* « femme ».

60. — Le substantif pris isolément peut être aussi bien entendu au singulier qu'au pluriel.

61. — Le sujet se place, sans aucune marque particulière, avant le verbe. Ex. en Othomi : *na da i mā na nhā* « le roi aime la bonté ». De même en Chinois.

62. — Il y a des mots qui par eux-mêmes ont la signification adjective, dit Rémusat, tels que *ta* « grand », *siao* « petit », *hao* « bon », *ngo* « mauvais ». De même en Othomi : *dą* « grand », *tsi* « petit », *nhó* « bon », *tsó* « mauvais ».

63. — Quelques adjectifs peuvent être employés comme verbes, mais alors ils changent d'accent. Ainsi, en Chinois : 好 *hào* « bon », *hào* « aimer »; — en Othomi : *hia* « lucescit », *hià* « dictum ».

64. — Le superlatif en Chinois s'exprime par l'adjectif au positif, avec *yu*, ex : *hien-yu* « sapiens præ », « plus sage ». La même chose a lieu en Othomi avec la particule *nra* : *nhó* « bon », *nra nhó* « meilleur ».

65. — Le superlatif se forme à l'aide d'une particule placée devant l'adjectif, telle que 至 *tchi* « le faîte » : *tchi hao* « le meilleur ». De même en

'thomi avec la particule *tse* « le faite » *tse nhô* « le ıeilleur ».

66. — Pour éviter le pronom de la première ersonne, on emploie parfois en Chinois son petit om. De même en Othomi :

Ni	*betè*	*bi*	*ye*	*wi,*
Tuus	servilii factor	ille	obediet	tibi,

our « je t'obéirai ».

67. — Parmi les pronoms de la seconde per- ›nne, on trouve en Chinois le pronom *eul* qui ıciennement se prononçait *i,* et en Othomi le ronom *y*. En langue mandarinique, on dit *ni* toi » ; — *ni* « ton », est un pronom possessif 'thomi très usité.

68. — L'adjectif verbal actif se forme par l'ad- tion de *tché*, et en Othomi de *té*.

69. — Les prépositions Chinoises et Othomi sont habitude placées immédiatement avant leur com- ément.

70. — Dans la langue vulgaire, on a dû faire age de substantifs composés pour éviter les con- sions qui naîtraient du grand nombre des homo- ıones. Ainsi *di ne de* serait inintelligible ; car *de* gnifie tout à la fois « eau », « œuf », « habit ». n dira donc *de-hẹ* (*he* « froid ») et l'on entendra

« un vêtement » ; mais on dira seulement *di tsi de* « je bois de l'eau » et non *di tsi de-he*, parce qu'il n'y a pas possibilité d'entendre que je bois ni un œuf ni un habit.

IX

LE CODEX TROANO

Le déchiffrement de l'écriture katounique de
mérique Centrale paraît de nature à assurer à la
ience à laquelle j'ai donné le nom d'*américa-
sme* une place importante dans le domaine de
recherche contemporaine. Jusque dans ces der-
ers temps, les peintures dites « figuratives et
dactiques » des anciens Mexicains promettaient à
u près seules d'intéressantes révélations sur l'his-
ire indigène du Nouveau-Monde, antérieurement
la découverte de Christophe Colomb. Du moins,
s manuscrits étaient-ils de nature à nous faire
nnaître, dans une certaine mesure, la civilisation
s Indiens, d'après les Indiens eux-mêmes. On
pouvait, cependant, comparer les images gros-
ères qu'on y rencontrait à une véritable écriture,
admettre par leur fait la culture des lettres chez
s populations autochtones de l'hémisphère trans-
lantique. Aussi Alexandre de Humboldt niait-il

que l'écriture ait été connue et pratiquée ailleurs que dans l'Ancien Continent, et l'opinion de ce savant fut-elle généralement adoptée.

Un progrès a été réalisé, une erreur dissipée. On sait, aujourd'hui, que non-seulement l'Amérique antique connaissait l'art de l'écriture, mais qu'elle avait possédé de nombreuses inscriptions sculptées et des manuscrits tracés suivant un système graphique à peu près équivalent à celui dont se servaient les anciens Égyptiens, les Babyloniens, les Ninivites, les Mèdes ou les Chinois.

Jusqu'à présent l'existence d'une écriture réelle n'a été constatée que dans la péninsule du Yucatan, dans les régions occupées par la race Maya. Cette écriture était probablement en usage sur toute la surface de la région isthmique de l'Amérique inter-océanique. Des découvertes ultérieures nous apprendront peut-être que cet art était cultivé fort au-delà de ces étroites limites : et déjà nous possédons quelques indices de nature à faire penser que les peuples du Mexique, et même ceux du Pérou (à une époque antérieure à la dynastie des Incas), avaient également su noter le langage par des signes susceptibles d'être lus.

Sans nous préoccuper, pour le moment, de donner une pareille extension au domaine de l'écriture dans l'ancienne Amérique, qu'il nous suffise de savoir qu'elle était cultivée au cœur de cette

vaste partie du monde et que des monuments de l'écriture y ont été conservés, pour intéresser le monde savant à l'exploration d'un domaine où des découvertes, d'une portée sans doute considérable, sont réservées au travail persévérant des archéologues, des linguistes et des paléographes.

L'écriture katounique, bien avant la publication de la *Relacion* de Diego de Landa, — à laquelle on doit l'ouverture d'une voie nouvelle à l'Américanisme, — nous avait paru digne d'une attention exceptionnelle, et nous nous en sommes occupés, à plusieurs reprises, dans la *Revue Orientale et Américaine*. Aujourd'hui que les suffrages des savants autorisés permettent d'avoir confiance dans la nouvelle méthode adoptée pour le déchiffrement de cette écriture, nous croyons utile de mettre entre les mains de nos lecteurs quelques matériaux de travail pour les engager à s'associer à notre tâche.

Diego de Landa, évêque de Yucatan, fut le destructeur d'un nombre considérable de documents écrits de l'antiquité yucatèque. Il tenta d'anéantir jusqu'au dernier de ces documents où étaient consignées les idées religieuses des peuples que les Espagnols cherchaient à convertir à la doctrine chrétienne. Par un singulier caprice de la destinée, c'est à ce même prélat, qui voulait faire disparaître toute trace d'une littérature qu'il jugeait entachée

d'une provenance diabolique, que nous devrons sans doute de connaître un jour quelque chose de cette littérature. En effet, dans la *Relacion des choses du Yucatan* dont il est l'auteur, Diego de Landa, après avoir rapporté divers genres de renseignements sur les mœurs et coutumes des Mayas, juge à propos de nous entretenir de ces mêmes livres qu'il était fier d'avoir livrés aux flammes. Le manuscrit de cette *Relacion*, retrouvé par l'abbé Brasseur dans les archives de l'Académie Royale de l'Histoire à Madrid, n'est malheureusement qu'une copie imparfaite de l'ouvrage original, et la partie relative aux livres, à l'écriture et à la langue des Yucatèques paraît avoir été abrégée par le copiste, aux yeux duquel elle n'offrait sans doute qu'un assez médiocre intérêt. Il en résulte que les données paléographiques que nous fournit le manuscrit de Madrid sont des plus incomplètes et, qui pis est, d'une regrettable obscurité dans la partie la plus importante pour nos études (1).

---

(1) Un éminent archéologue espagnol, ayant constaté quelques graves inexactitudes dans la reproduction du texte de Diego de Landa par l'abbé Brasseur de Bourbourg, en a publié une nouvelle édition qu'il a inséré à la fin de l'ouvrage suivant : *Ensayo sobre la interpretacion de la escritura hierâtica de la America Central*, por Mr Leon de Rosny. Traduccion anotada y precedida de un Prólogo, por D. Juan de Dios de la Rada y Delgado. Madrid, 1881 ; un vol. gr. in-fol. avec planches (tiré à 200 ex. numérotés).

La *Relacion* de Diego de Landa nous fournit néanmoins de très précieuses indications sur le calendrier yucatèque et sur les signes employés pour noter les jours et les mois dans ce calendrier. C'est à l'aide de ces indications imparfaites à tant d'égards, qu'a pu être tenté le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale.

Je n'ai point l'intention de reproduire ici, même sous une forme succinte et abrégée, le travail que j'ai publié récemment pour l'interprétation des caractères katouniques (1). Le but de cet article est d'appeler l'attention sur la possibilité de faire de fréquentes restitutions de signes dans les nombreuses parties détériorées des manuscrits hiératiques que nous possédons, de manière à en faciliter l'intelligence.

Un tel système de restauration des vieux documents écrits des Mayas peut s'étendre aisément aux quatre manuscrits connus jusqu'à ce jour. J'essairai pour le moment de l'appliquer à l'un d'eux, au *Codex Troano,* lithographié avec un soin remarquable à l'Imprimerie Nationale de Paris.

---

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale* (Paris, 1876-77), in-fol., avec pl. — Il existe également une édition in-8° de cet ouvrage (Paris, 1876), et une traduction espagnole (Voy. ci-dessus, p. 254 n.).

I

Les indications de Landa relatives à l'écriture hiératique du Yucatan comprennent : 1° les signes des jours ; 2° les signes des mois ; 3° un paradigme des signes phonétiques de l'écriture hiératique Maya.

Les signes de jours offrent quant à présent, pour nos études, le plus grand intérêt, en ce sens qu'ils ont été retrouvés en grand nombre dans les quatre manuscrits mayas que nous possédons.

Le manuscrit Troano, dans lequel on les rencontre tous, ne les reproduit pas toujours d'une manière identique. J'ai donné, dans mon *Essai sur le déchiffrement* de l'écriture katounique, d'assez nombreuses variantes de ces signes dont je suis parvenu à établir la valeur d'une manière incontestable.

Au début de mes tentatives d'interprétation des textes hiératiques de l'Amérique Centrale, je me suis demandé ce que ces signes de jours, si souvent répétés dans tous les manuscrits connus, pouvaient signifier et notamment s'il se reproduisaient dans un ordre quelconque de nature à fournir des données chronologiques quelque peu précises. Je n'ai pas tardé à reconnaître qu'un tel ordre existait dans leur emploi et pouvait être déterminé presque partout d'une manière régulière et mathématique.

En effet, les jours notés dans le *Codex Troano*, par exemple, y sont le plus souvent reproduits par série de 5, espacés les uns des autres de 5 en 5, de 6 en 6, de 12 en 12, ou de 16 en 16. Une fois cet ordre reconnu, il m'a été facile de restituer une foule de signes effacés en partie ou même en totalité, et de me former un exemplaire du manuscrit hiératique en question, dans lequel les lacunes sont à peu près insignifiantes en ce qui touche aux séries des caractères relatifs au calendrier (1).

Les personnes qui voudraient appliquer cette méthode à l'étude des textes hiératiques du Yucatan ne tarderont pas à reconnaître le parti qu'il est possible d'en tirer ; mais ils trouveront aussi que, dans certains endroits, l'ordre régulier, qui simplifie si singulièrement l'œuvre du déchiffrement, paraît altéré. Ainsi, page 35, compartiment 3 (2), nous voyons une colonne de 5 signes, dont deux sont à peu près complètement effacés ; mais à en juger par les derniers dont la netteté est parfaite, nous serions tentés de croire qu'il y a là des jours espacés de 4 en 4. (*chicchan* est le 2e jour ; *muluc* le 6e : intervalle 4). L'exa-

(1) Voy. *Revue Orientale et Américaine*, seconde série, t. II, planches XII et XIII.

(2) *Loc. citat.*, planche XIV.

men des autres signes de la colonne nous révèle bientôt une irrégularité ou une exception. Le second signe est très distinct : c'est *ben*, 10e jour; le troisième, en partie effacé, laisse cependant apparaître des traces incontestables du signe *caban*, 14e jour, lequel nous fournit également l'intervalle de quatre jours constaté tout à l'heure; mais entre le 14e jour et le 2e jour qui vient ensuite, il y a un intervalle de huit jours, le nombre des jours yucatèques étant de 20 ($20 - 14 + 2 = 8$). Voilà donc une anomalie dont les paléographes doivent chercher l'explication. Cette irrégularité n'est pas la seule, et nous en trouvons une autre d'une importance bien autrement considérable à nos yeux, dans les feuillets 23, 22, 21 et 20 du *Codex Troano*.

Cet exemple suffira pour donner une idée du genre de difficultés que nous sommes appelés à lever le plus tôt possible dans le cadre du déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale. Une certaine somme de devination est nécessaire pour obtenir quelque succès dans un pareil ordre de recherches. Il est donc fort à souhaiter que le nombre des pionniers de cette branche nouvelle de l'américanisme devienne plus considérable, afin que les résultats des uns et des

autres soient contrôlés, critiqués, et que de la discussion jaillisse la lumière. Cette courte note est un appel aux paléographes de bonne volonté ; nous serions bien heureux s'il pouvait être entendu, et la *Revue Orientale et Américaine* se fera un devoir d'ouvrir ses colonnes à toutes les communications scientifiques qui pourraient lui être faites dans la voie que nous venons de signaler (1).

II

Les signes de *mois* donnés dans la Relation de Diego de Landa n'ont malheureusement pas été reconnus aussi aisément que les signes de jours dans les manuscrits hiératiques qui sont à notre disposition. Là encore nous appelons les recherches des américanistes.

La question des caractères phonétiques de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale est bien autrement complexe et difficile à résoudre que celle des signes de jours et de mois dont nous venons

---

(1) Nous nous proposons, de notre côté, de publier successivement dans la *Revue Orientale et Américaine* les résultats nouveaux auxquels nous amèneront nos études, de façon à compléter, dans la mesure de nos forces, les données acquises, et notamment celles que nous avons présentées au jugement des américanistes, dans notre *Essai sur le déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale.*

de parler. Nous nous proposons d'en faire ultérieurement l'objet d'une étude spéciale.

En attendant nous croyons devoir terminer cette courte note par la liste bibliographique des principaux écrits relatifs au déchiffrement de l'écriture katounique dont la publication nous a été signalée jusqu'à ce jour :

1864. — Relation des choses du Yucatan, de Diego de Landa. Texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du Calendrier et de l'Alphabet hiéroglyphique de la langue Maya, accompagné de documents divers historiques et chronologiques, avec une Grammaire et un Vocabulaire abrégés Français-Maya, par l'abbé **Brasseur de Bourbourg**. *Paris*, Arthus-Bertrand, 1864. — In-8° de CXII-516 pp. (25 fr.).

1865. — Maya Hieroglyphic Alphabet of Yucatan, by William **Bollaert** (s. l. n. d.). *London*, 1865. — In-8° de 9 pp.

1869. — Lettre à M. Léon de Rosny sur la découverte de Documents relatifs à la haute antiquité Américaine et sur le Déchiffrement et l'interprétation de l'écriture phonétique et figurative de la langue Maya, par **Brasseur de Bourbourg**. *Paris*, Amyot, 1869. — In-8° de 20 p. et 2 pl. lith. (3 fr.).

1869. — Manuscrit Troano. Études sur le système graphique des Mayas, par **Brasseur de Bourbourg**. *Paris*, Imprimerie impériale, 1869. — 2 vol. in-4°, pl. chromo-lith. (100 fr.)

1869. — Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription Palenquéenne, par **H. de Charencey**. *Paris*, 1869. — In-8° (3 fr. 50).

1870. — The Ancient Phonetic Alphabet of Yucatan. By D. G. **Brinton**. *New-York*, 1870. — In-8° de 8 p.

1873. — Examination of Central American Hieroglyphs of Yucatan, — including the Dresden Codex, the Guatémalien of Paris, and the Troano of Madrid; the Hieroglyphs of Palenque, Copan, Nicaragua, Veraguas, and New-Granada; by the recently discovered Maya alphabet. By William **Bollaërt**, *s. l.* n. d. (*London*, 1873). — In-8° de 28 pp.

1875. — Mémoire sur la numération dans la langue et dans l'écriture des anciens Mayas, par Léon de **Rosny**. *Nancy*, décembre 1875. — In-8° de 24 pp. (2 fr.).

1876. — Essai sur le déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale, par Léon de **Rosny**. *Paris*, Maisonneuve et Cie, 1876. — In-fol., avec planches lith. en noir et en couleurs (75 fr.).

1876. — Recherches sur le Codex Troano, par H. de **Charencey**. *Paris*, E. Leroux, 1876. — In-8° de 15 p.

1877. — L'Interprétation de l'Écriture Sacrée du Yucatan, par Éd. **Madier de Montjau** (pp. 17 à 36 de ses Études Critiques sur l'Archéologie Américaine et sur l'Ethnographie du Nouveau-Monde). *Paris*, E. Leroux, 1877. — In-8° de 130 p. et 7 planches (4 fr.).

1878. — Essai sur le Déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale, par Léon de Rosny (Compte-rendu, par G. **Maspero**, dans la *Revue Critique* du 23 mars 1878).

1878. — (Compte-rendu du même ouvrage, par A. **Siméon**, dans la *Revue Bibliographique Universelle*, mars 1878, p. 230 et sv.).

1878. — (Compte-rendu du même ouvrage et Notice, par A. **Bonnetty**, dans les *Annales de Philosophie Chrétienne*, 1878, t. XV, p. 228 et sv.).

Depuis la publication de cette notice, d'assez nombreux articles ont été publiés sur l'important

problème philologique qui nous préoccupe. Il serait à désirer qu'ils soient signalés avec soin dans le petit nombre de recueils publiés pour le progrès de l'Américanisme (1).

---

(1) C'est dans ce but que M. Aug. Lesouëf a entrepris la publication de son *Bulletin des livres relatifs à l'Amérique*, publié tous les trois mois à Paris depuis juillet 1899, et mis gratuitement par l'éditeur à la disposition des américanistes qui lui en font la demande.

APPENDICE.

DE LA FORMATION DES MOTS

DANS L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE DU YUCATAN (1)

M. de Rosny, à la demande du président, donne quelques explications relatives à la formation des mots dans l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale :

Les signes du Calendrier, dont on doit en grande partie la connaissance à la Relacion de Diego de Landa, outre leur emploi en tableaux et en colonnes, où leur valeur comme signes cycliques n'est plus douteuse aujourd'hui, figurent en très grand nombre au milieu des textes proprement dits. Il est certain que, dans ces textes, — le plus souvent du moins, — ils perdent leur valeur ordinaire pour devenir de véritables signes phonétiques, servant à la composition des mots. Brasseur de Bourbourg a, le pre-

(1) Extrait des *Actes de la Société d'Ethnographie*, Section Américaine, 1878, t. IX.

mier, énoncé cette idée, mais il l'a appliquée de la façon la plus fantaisiste, la plus extra-scientifique.

Bollaërt, — qui malheureusement ne se préoccupait jamais de justifier ses doctrines paléographiques, — a adopté la même idée et a cherché à en faire l'application pour la lecture des manuscrits hiératiques. Il a admis que les signes de jours, par exemple, prenaient place dans les textes, non plus comme représentant des jours, mais comme exprimant les mots que leur image était censé figurer. C'est ainsi qu'il paraît avoir attaché la signification de « roi » au signe du XVIIe jour *ahau*, parce que le mot *ahau* signifie, en effet, « roi, chef ». Ce procédé ne devait pas le mener fort loin, car la signification de la plupart des signes de jours n'est encore connue que d'une façon très imparfaite, et souvent même, on ne saurait en douter, d'une façon erronnée.

Je crois avoir constaté, de mon côté, que les signes de jours entraient dans la composition phonétique de divers mots de l'idiome katounique, mais que quelques-uns d'entre eux seulement y étaient employés avec la valeur phonétique que nous leur donnons dans le calendrier.

J'ai établi, par exemple, la valeur *cab* pour le signe *caban*, lorsqu'il entre dans la composition des mots.

J'avais remarqué qu'un certain nombre de personnages représentés dans les manuscrits katouniques des anciens Mayas étaient assis sur ce signe parfois un peu élargi et que, sur deux feuillets du *Codex Troano* (f. 33 et 32), des espèces de végétaux étaient figurés, en quelque sorte plantés à l'intérieur de ce caractère.

Cab, étant le nom maya de la « terre » (nombre que se dio a la tierra), j'en ai conclu que l'emploi du signe de jour *caban*, dans ces endroits, avait pour but de noter l'idée de « terre » (1).

Ailleurs, j'ai rencontré le même signe katounique joint au déterminatif « hache » (*Codex Troano*, 24).

Or, le dictionnaire nous fournit le mot *mazcab* « métal, glaive ». J'en conclus, encore cette fois, que le signe *caban* donne la syllabe *cab*, et je note en outre que, dans l'exemple présent, il doit être un « complément phonétique », tel qu'on en trouve dans l'écriture japonaise et dans l'écriture cunéiforme assyrienne.

Enfin, je constate une troisième fois la présence

(1) Voy. l'image reproduite plus loin dans ce volume, p. 309. — J'ai commencé à dresser une liste des groupes mayas dans lesquels figure le signe *cab* et plusieurs autres katouns dont l'étude m'a paru de nature à faciliter le déchiffrement des textes yucatèques, ainsi que j'ai eu l'occasion de l'exposer à mon cours de l'École des Hautes-Études.

de ce même signe *caban* dans les inscriptions de la partie du *Codex Troano* dite de « l'Abeille », et à côté de l'image de cet insecte :



« Or abeille » se dit en maya *ikilcab* (abeja), et la syllabe *cab* est placée justement dans ce mot à l'endroit où figure le signe *caban* dans le groupe que je viens de reproduire, c'est-à-dire à la troisième place. La conclusion me parait désormais assez naturelle, d'autant plus que le deuxième caractère du groupe est le caractère *cimi* ou *kimi* (le *c* se prononçant *k*, en maya, devant toutes les voyelles); ce qui ne laisserait d'inconnu que le signe répondant à *i* dans *ikilcab*, et au signe *i*, dans l'alphabet de Landa.

M. de Rosny présente ensuite quelques autres exemples à l'appui du principe qu'il vient d'énoncer, et exprime le vœu que l'attention des américanistes adonnés au déchiffrement de l'écriture sacrée de l'Amérique Centrale soit tout particulièrement appelée sur le déchiffrement de quelques groupes qui lui semblent d'une importance exceptionnelle dans l'état actuel de la paléographie Yucatèque. Il donne à cette occasion les motifs philologiques

qui lui font attacher un intérêt spécial à divers groupes qu'il trace sur le tableau, notamment aux groupes  et  très fréquents dans le *Codex Troano* et dans les autres manuscrits katouniques connus. M. de Rosny termine en mettant sous les yeux de la Société quelques-unes des images sur lesquelles il demande de provoquer des explications (1). Il rappelle enfin qu'une commu-

---

(1) J'ai cru également utile de composer un Catalogue systématique de tous les groupes de katouns renfermés dans les quatre manuscrits Mayas que nous connaissons seuls jusqu'à présent et de classer ces groupes suivant deux ordres distincts : le premier, ayant pour base un élément figuratif ou idéographique quelque peu analogue à celui qu'on désigne sous le nom de « clefs » dans les dictionnaires Chinois ; le second, nous apportant un élément phonétique, c'est-à-dire une figure qui rappelle le son d'un vocable de la langue indigène.

Je me bornerai à citer ici un exemple de ces deux sortes d'éléments graphiques dont la connaissance me paraît d'une importance exceptionnelle pour le déchiffrement de l'écriture yucatèque : *ahau*, emblême de l'autorité supérieure, figure sous divers portraits de Dieux ou de Souverains. (Voy. notamment la *Tablette Baud-Leemans*, ci-dessus, p. 207 ; le Bas-relief du Soleil, dans Stephens, *Incidents of Travels*, p. 25 ; le Bas-relief de la Croix, dans le même ouvrage, p. 57 ; les représentations du *Codex Peresianus*, pp. 3, 6, 18, 19 ; le *Codex Troano*, p. 22, etc. ; — qui nous donne la pho-

nication faite par M. Eugène Boban à la Société Américaine, sur le métier à tisser des anciens Aztèques, lui a permis de reconnaître ce métier dans une figure du *Codex Troano*, où l'on voulait voir une sorte de harpe ou autre instrument à corde. Faire appel aux membres pour contribuer à l'interprétation des figures des manuscrits katouniques, serait rendre un véritable service à la science naissante du déchiffrement de l'écriture sacrée du Yucatan en particulier, et à la paléographie américaine en général.

---

nétique *cab* ou *caban* dans de nombreux groupes tels que : *iki(l)cab* « abeille » ; *maz-cab* « métal, fer » ; *nemaz-cab* « glaive » ; *chich-caban* « fête de Cuculkan », etc., ainsi que j'ai eu l'occasion de le rapporter plus haut.

Les difficultés typographiques que présente l'impression de mon Catalogue systématique des Katouns et les dépenses considérables qu'aurait entraîné sa publication ne m'ont pas permis, à mon vif regret, de faire mettre sous presse ce travail que j'ai accompli il y a déjà une vingtaine d'années.



UN PROJET DE CRÉATION A PARIS

D'UNE SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

Rapport lu dans la réunion du 16 juillet 1857 au Palais de l'Institut.

Je viens, au nom de quelques amis des études archéologiques relatives au Nouveau-Monde, vous présenter un projet de création à Paris d'une Société savante qui aurait pour but de se livrer spécialement et exclusivement à l'étude de la civilisation américaine indigène, et surtout à la recherche des documents archéologiques et historiques qui peuvent nous éclairer sur les temps antérieurs à la découverte de Christophe Colomb. MM. Aubin, Brasseur de Bourbourg et Jomard, auxquels j'ai déjà communiqué ce projet, ont bien voulu s'y associer de la façon la plus gracieuse, et M. Alfred Maury nous a permis de réunir chez lui nos premiers adhérents dans le but d'arriver à la constitution définitive d'une association.

Le champ que nous avons en vue d'explorer est immense et digne à tous égards de la sollicitude des esprits éclairés : il ne représente pas moins de la moitié de notre globe. Aussi peut-on s'étonner avec raison qu'un si riche domaine soit encore à peu près complètement inexploité dans des pays où sont représentées toutes les autres branches des sciences historiques. La Société que nous avons l'intention de fonder doit être en effet la première qui, en Europe, se soit proposée une pareille mission. Si, comme nous sommes en droit de l'espérer, elle obtient du monde savant l'accueil sympathique auquel elle a tant de titres, il ne paraît pas impossible que, dans un avenir prochain, une science parallèle à « l'Orientalisme », et qu'il me semblerait tout naturel de désigner sous le nom d'*Américanisme,* vienne prendre une place modeste, mais sérieuse et durable, dans notre enseignement supérieur et même dans nos académies.

Les conditions dans lesquelles nous cherchons à nous constituer sont particulièrement favorables. Non seulement nous n'avons nulle part de concurrence à redouter, mais nous nous présentons avec une quantité déjà considérable de travaux prêts à être livrés aux presses, dès que nos ressources financières nous en fourniront les moyens.

Parmi ces travaux, je dois vous mentionner tout d'abord ceux de M. Aubin et les nombreux docu-

nents originaux qu'il se propose de faire paraître sous vos auspices. Ces documents, par leur nombre et par leur importance exceptionnelle, constituent la plus riche collection de Manuscrits Mexicains qui ait été réunie jusqu'à ce jour.

Vous savez, Messieurs, qu'avant la conquête espagnole, les indigènes de l'Amérique ne connaissaient pas précisément l'art d'écrire, tel du moins que nous le comprenons en Europe. En revanche, ils faisaient usage d'un système de peintures mnémoniques et didactiques qui avait pris chez eux la plus grande extension et acquis le plus remarquable développement. Grâce à ce système d'images presque toujours peintes d'une façon brillante et très décorative, ils arrivaient non seulement à satisfaire aux besoins de la vie journalière, à enregistrer les comptes de leur commerce et les actes relatifs à la propriété foncière, à noter le chiffre des tributs et impôts qu'ils avaient à acquitter, mais encore à garder le souvenir des évènements les plus notables de leur histoire ancienne et moderne.

Je viens de vous signaler en peu de mots les principaux genres représentés dans l'incomparable collection de M. Aubin. De tous ces manuscrits, le premier que vous aurez sans doute le désir de voir paraître, est le *Tonalamatl*, grand Rituel des conquérants Atzèques qui ont été les derniers enva-

hisseurs du plateau de l'Anahuac, avant l'arrivée de Fernand Cortès. Il existe, à la Bibliothèque du Corps Législatif, un magnifique exemplaire inédit de ce précieux rituel que vous aurez aussi l'ambition de reproduire, et dont la comparaison, avec celui de la collection Aubin, projettera certainement une lumière nouvelle au milieu des obscurités profondes qui environnent encore la religion de l'ancien Mexique. Le *Tonalamatl* est, en outre, un calendrier dans lequel sont soigneusement représentées, par des images en couleurs, les divinités adorées à chaque époque du calendrier. Ces époques sont indiquées à l'aide de 4 signes cycliques qui figurent invariablement dans les documents chronologiques Aztèques dont nous avons connaissance :

			
tochtli	*acatl*	*tecpatl*	*calli*
« lapin »	« roseau »	« pierre »	« maison »

On notait, de la sorte, les 20 treizaines ou semaines de treize jours dont la réunion formait une année de 260 jours, au bout desquels on recommençait l'indication des jours dans le même ordre et suivant les mêmes principes. La numération des jours se faisait à l'aide de petits ronds bleus ou rouges, en commençant par o 1, et en finissant par ooooooo oooooo ou ═ ••• 13.

Je n'ai pas à vous entretenir ici des documents

istoriques de la collection Mexicaine de M. Aubin, e savant nous ayant promis de vous les commu- iiquer l'un après l'autre avec des notices pour en aciliter l'intelligence. Vous me permettrez néan- noins de placer sous vos yeux des épreuves de iierres lithographiques de quelques-uns d'entre eux ·n ce moment déposées à l'Établissement des Sourds t Muets, et que vous vous ferez certainement un levoir de tirer et de publier le plus tôt possible. l'appelle d'une façon particulière votre bienveillante ıttention sur un petit manuscrit de 158 feuillets de ormat in-8°, dont un calque exact a été autogra- hié, et qu'il vous sera loisible de mettre au jour ès que vous le jugerez à propos. Ce manuscrit, ui provient de Boturini, est écrit partie en figures t en caractères mexicains, partie en prose nahuatl, ar un anonyme, en 1576, et continué de la ıême manière jusqu'en 1608, par d'autres auteurs ıdiens. Le texte mexicain, en lettres latines, ous donne l'explication des peintures graphiques ınt il est orné d'un bout à l'autre. C'était, il y a ut lieu de le croire, un livre à l'usage des écoles destiné à l'enseignement de la jeunesse Aztèque. ur le premier feuillet se trouve, en lettres latines en langue nahuatl, une sorte de titre dont voici traduction :

« Ici est écrit le compte des années mexicaines ı quatre figures seulement (les quatre signes fon-

damentaux du cycle dont j'ai donné tout à l'heure la reproduction), comme 1 *acatl* qui finit à 13 *acatl*, — 1 *tecpatl* qui finit à 13 *tecpatl*, — 1 *calli* qui finit à 13 *calli*, — 1 *tochtli* qui finit à 13 *tochtli*.

« Quand les quatre séries sont terminées, alors a lieu la ligature de leurs années au bout de 52 ans, qui est « une vieillesse ». Écrit ici, à Mexico, le 27 septembre 1576 ».

Ce manuscrit, comme me l'a fort bien dit M. Aubin, suffirait à lui seul pour mettre au courant des procédés graphiques usités dans l'empire des Montézuma. Ces procédés graphiques sont évidemment très primitifs et très rudimentaires : ils n'en sont pas moins intéressants pour cela. Autant que j'ai pu en juger par un examen rapide de ce document et par les notes que M. Aubin a bien voulu me communiquer, l'ancienne écriture mexicaine se composait de trois éléments principaux :

1. — *Images réelles*, représentant par un dessin plus ou moins exact, plus ou moins abrégé, non seulement les objets, mais même les événements dont on voulait garder la mémoire. S'il s'agissait d'nn combat, par exemple, on représentait les combattants en costume guerrier et dans l'attitude du combat ; on procédait de même lorsqu'on voulait rappeler une fête, une cérémonie religieuse ou civile,

ıne entreprise commerciale ou agricole, un jugement les tribunaux, une généalogie, etc.

2. — *Images conventionnelles,* représentant les ıombres et une série très restreinte d'autres mots lu langage. En dehors des unités dont il a été déjà parlé, certains signes spéciaux indiquaient les chiffres plus considérables. Au dire de Fabrégat, un double ond ◎ ou un double carré ▣ indiquait « les izaines » ; un drapeau voulait dire « vingt » ; :c (1).

3. — *Images phonétiques*, c'est-à-dire indiquant es sons, abstraction faite de l'objet qu'elles représ:ntent. Ces signes nous intéressent évidemment une manière toute particulière, et c'est par leur nnaissance seule que nous pourrons apprécier rec justesse les ressources des anciens Aztèques ur la notation graphique des mots de leur langue. ne paraît pas toutefois que l'emploi des figures honétiques ait été bien loin dans l'écriture Mexiaine et, jusqu'à présent, on ne les a rencontrées ue dans des noms propres. En ce cas, ils ne difraient guère des rébus qui servent, dans nos pays, divertir les enfants.

M. Aubin a donné un curieux catalogue de ces

(1) Voy. plus loin, p. 290.

signes phonétiques dont il est indispensable de connaître la valeur pour lire les noms propres qui apparaissent sans cesse dans les anciens manuscrits Mexicains. Ce catalogue est cependant loin d'être complet, car mon père a copié un vieux document Aztèque expliqué en Espagnol, où figurent un grand nombre de signes qui ne sont pas cités dans la liste de notre éminent collègue. J'espère qu'on arrivera peu à peu à former un véritable Dictionnaire des hiéroglyphes Mexicains.

Vous me permettrez peut-être de vous présenter quelques observations sur ce genre de caractères graphiques qui devra nécessairement faire l'objet spécial de nos études, dès que nous aurons jeté les bases définitives de notre association :

Certains signes phonétiques étaient purement et simplement l'image d'un objet matériel employé pour figurer la syllabe qui, dans la langue Nahuatl, désignait cet objet, à peu près comme si, en Français pour écrire le mot « bâton », on avait dessiné l'une après l'autre l'image d'un « bas » et celle du poisson appelé « thon ».

Un ongle, par exemple , représentait le son *is*, parce que « ongle » se nommait ainsi en mexicain (*is*, *istitl* ou *istetl*). Souvent l'image phonétiqne, comme dans le cas présent, n'était rien autre qu'un signe acrologique représentant la

lettre ou syllabe initiale d'un mot polysyllabique (en français La, pour *lapin*). — De même, l'image d'un « vase », appelé en mexicain *comitl*, donnait le son *co* ou *con* (*com*), quand cette image était employée pour exprimer un nom propre.

D'autres signes phonétiques paraissent avoir été des images conventionnelles des objets qu'ils étaient censés représenter ; en d'autres termes, ces signes n'étaient pas la représentation exacte d'un objet, représentation qu'on eut pu reconnaître au premier coup d'œil, mais un tracé imaginaire dont l'intelligence n'était possible qu'à ceux auxquels on l'avait donné dans les écoles. Le plus remarquable, et en tout cas l'un des plus fréquents de ces signes, est sans doute celui de « l'eau », en mexicain *a* ou *atl*, que l'on retrouve non seulement seul ou joint à d'autres signes dans la représention imagée de divers noms propres, mais encore dans des scènes ou tableaux didactiques absolument étrangers à ce que nous entendons d'ordinaire par « écriture » ou par « alphabétisme ».

Je ne pousserai pas plus loin ces quelques remarques sur le mode d'écriture en usage dans la vieille civilisation de l'Anahuac, car il me semble inopportun d'entrer aujourd'hui dans des détails sur un curieux problème de paléographie et de

linguistique qui vous sera bientôt exposé par des voix bien autrement autorisées que la mienne; et je n'ai d'autre rôle, en me présentant aujourd'hui devant vous, que de me faire l'écho, peût-être un peu prématuré, des enseignements que je dois à la haute et profonde érudition américaine de notre éminent collègue M. Aubin.

Un savant missionnaire, qui a bien voulu s'inscrire l'un des premiers sur notre liste d'adhérents, M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, n'a pas hésité, lui aussi, à se faire disciple de M. Aubin, aux leçons duquel il a acquis un amour enthousiaste des études archéologiques et linguistiques relatives au Nouveau-Monde. Déjà ce docte ecclésiastique a réuni d'importants matériaux de travail, et il a été assez heureux pour se procurer à son tour plusieurs documents originaux sur lesquels il se propose de vous faire d'intéressantes communications.

Mon père, Lucien de Rosny, de son côté, s'efforce depuis quelques années de rechercher les documents américains qui peuvent avoir échappé aux investigations des bibliophiles; et, en ce moment même, il s'occupe de la copie de plusieurs manuscrits qu'il a eu la bonne fortune de découvrir dans les bibliothèques publiques et particulières de la Grande-Bretagne. Il a, en outre, entrepris la reproduction à l'aquarelle de tous les monuments de l'art Américain, particulièrement des produits

de la céramique Indienne, dont il est parvenu à prendre connaissance pendant ses voyages. Je suis autorisé à vous dire qu'il se fera un devoir de vous soumettre les résultats de ses travaux que vous jugerez dignes de votre bienveillant accueil.

M. Jomard, avec la plus grande autorité de son nom et de son expérience, nous promet des lectures sur l'ethnographie indigène du Nouveau-Monde et particulièrement sur les ustensiles relatifs à la vie domestique des autochtones, tant de l'Amérique du Nord que de l'Amérique du Sud.

M. Alfred Maury veut bien, de son côté, nous faire espérer des communications sur les mythes et les légendes de l'ancien Mexique, qu'il connait si bien ; M. Malte-Brun nous parlera de la géographie ancienne, avec cette remarquable lucidité qui caractérise ses travaux ; M. Jules Oppert, qui a déjà rendu tant de services au déchiffrement des écritures cunéiformes de la Perse et de l'Assyrie, nous assure son concours non seulement pour l'interprétation des peintures hiéroglyphiques Mexicaines, mais encore pour l'explication de cette écriture énigmatique dont le célèbre *Manuscrit de Dresde* nous fournit un si curieux spécimen ; M. Rodet, qui a montré des aptitudes si peu communes pour l'étude des langues Orientales les plus diverses, n'hésitera pas à appliquer son beau talent à l'étude des principales langues Américaines dont il existe

encore de nombreux lexiques et des grammaires qui sont malheureusement d'une rareté et d'un prix exceptionnels ; M. Ernest Renan nous guidera par ses profondes connaissances en philologie comparée; M. Eugène Beauvois, qui apprend avec un grand zèle les idiomes scandinaves, mettra son savoir à notre disposition pour nous permettre d'apprécier les sagas islandaises relatives à la découvertes non-seulement du Grœnland, mais des côtes occidentales des États-Unis actuels, plusieurs siècles avant le règne de Ferdinand et d'Isabelle ; M. Charles de Labarthe nous communiquera ses observations philosophiques sur la religion des Aztèques et sur celle des anciens Péruviens; M. Eugène Cortambert nous fera part de ses investigations dans le domaine de la cartographie du moyen-âge relative aux contrées transatlantiques ; MM. Bonnetty, Rudolph Lindau et Lacaze m'ont également chargé de vous donner l'assurance de leur entier dévouement à l'œuvre utile que vous allez entreprendre. Inutile d'ajouter que vous pouvez compter de la manière la plus absolue sur mon bon vouloir personnel et sur le désir que j'aurais de suivre les maîtres de l'américanisme, ne fut-ce qu'à pas très inégaux, dans la belle et féconde carrière qu'ils ont la louable ambition de parcourir.

Dans ces conditions aussi favorables que possible, il me semble, Messieurs, que nous ne de-

vons pas hésiter à conclure dès aujourd'hui le pacte de notre association, et à fonder à Paris une nouvelle société savante à laquelle on pourrait donner soit le titre de « Société d'Archéologie Américaine », soit simplement celui de « Société Américaine de France ».



A la suite de cette lecture, la fondation de la Société Américaine de France fut décidée en principe ; mais plusieurs des assistants exprimèrent le désir que la nouvelle association s'occupat parallèlement des études relatives aux peuples du Nouveau-Monde et à ceux du Monde Asiatique.

Peu de temps après, et à la suite d'une communication que je fis avec le concours de Charles de Labarthe et de Jomard, il fut arrêté que nous élargirions encore le cadre des recherches de la société projetée et qu'elle s'occuperait de l'étude des lois évolutives qui, d'âge en âge, ont présidé au progrès de la *Civilisation* chez tous les peuples du globe. — Une nouvelle incertitude se produisit alors au sujet du titre à adopter pour répondre à l'idée qui venait d'être mise en avant.

Je ne fus pas d'avis de choisir le mot *Sociologie*, non pas parce que sa composition bâtarde, moitié grecque et moitié latine, répugnait à plusieurs de nos membres, mais parce que j'avais en vue la fondation d'une science qui pouvait être quelque chose de plus que l'examen des institutions gouvernementales en vigueur aux différents époques et sous les différents climats. Cette science, dont j'avais déjà pressenti la portée bien qu'elle fut encore dans mon esprit à l'état embryonnaire, je suis heureux de pouvoir constater qu'elle repose désormais, grâce à notre association, sur de larges et solides assises.

Le terme *Ethnologie* m'avait paru tout d'abord répondre d'une

manière assez satisfaisante pour désigner la science dont nous avions projeté la création ; mais il avait existé à Paris peu de temps auparavant une société savante qui, sous ce titre, avait cru devoir diriger ses investigations dans une voie qui n'était pas la nôtre et qui fut d'ailleurs suivie de nouveau par la Société d'Anthropologie, fondée à peu près à la même époque dans le but de se livrer surtout à l'examen des caractères anatomiques distinctifs de ce qu'on appelle « Les Races humaines ».

Sur l'insistance du baron Paul de Bourgoing, je consentis pour ma part à choisir le nom d'*Ethnographie* sans trop redouter le sens purement descriptif que quelques personnes pourraient peut-être lui attribuer en contradiction avec mes vues. En effet, ainsi que la fort bien dit plus tard dans une de nos séances notre regretté collaborateur Alphonse Castaing, le caractère d'une science dépend bien plus de la pensée qui dirige ses adeptes que du sens étymologique du mot choisi pour la désigner. En conséquence « Ethnographie » ne devait pas être nécessairement chez nous « la Description des peuples », pas plus que «Géométrie» ne désigne «la science de l'Arpentage».

Notre association prit donc au début le titre de *Société d'Ethnographie Américaine et Orientale* qu'elle réduisit à celui de *Société d'Ethnographie*, lors de sa reconnaissance comme Établissement d'utilité publique. Toutefois, cette modification ne fit pas abandonner dans son sein les études spéciales relatives à l'histoire des populations du Nouveau-Monde aux époques précolombiennes; et, pour leur sauvegarde, on constitua en 1863 un *Comité d'Archéologie Américaine* qui a été reconnue le 15 avril 1878 par arrêté ministériel sous le titre de *Société Américaine de France.*

XI

NOUVELLES RECHERCHES POUR L'INTERPRÉTATION DES CARACTÈRES HIÉRATIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

RAPPORT A LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE SUR UN MÉMOIRE DE M. A. POUSSE

M. Pousse a étudié avec un zèle des plus louables les rares documents que nous possédons jusqu'à ce jour sur l'écriture du Nouveau-Monde antérieurement à Christophe Colomb, et il a adopté la seule méthode qui puisse nous permettre de projeter quelque lumière au milieu des profondes obscurités de ce grand problème de paléographie américaine. Les progrès de la science, dans cette direction, s'accomplissent avec une extrême lenteur; mais, depuis quelques années, il n'est plus permis d'en contester la justesse et la solidité.

La direction suivant laquelle doivent être lus les signes hiératiques du Yucatan et de la Région Isth-

mique, par exemple, direction au sujet de laquelle on a émis tant d'idées contradictoires, *est aujourd'hui un fait irrévocablement acquis;* et ce fait, on le comprend aisément, est d'une importance exceptionnelle, puisque, tant qu'on était dans le doute au sujet du sens dans lequel doivent être lus les signes katouniques, les tentatives de déchiffrement manquaient absolument de base. Je suis heureux de voir ma doctrine à cet égard adoptée par M. André Pousse, comme elle l'a été, dans ces derniers temps par M. Cyrus Thomas, de Philadelphie, et par tous les autres américanistes compétents des deux côtés de l'Atlantique.

Ma théorie, au sujet de la direction des profils, direction qui, dans les manuscrits de l'Amérique pré-colombienne comme dans les papyrus de l'antique Égypte, indique le sens d'après lequel doivent être lues les lignes d'un texte, a également préoccupé M. Pousse. Ce savant américaniste, au sujet du *Codex Peresianus* de la Bibliothèque Nationale de Paris, s'exprime en ces termes : « En effet, les caractères qui représentent des figures humaines y ont tous le profil tourné vers la gauche, ce qui, *suivant l'observation absolument exacte* de M. de Rosny, *détermine d'une façon formelle* le sens dans lequel les textes doivent être lus. »

Il y a donc là encore un nouveau fait acquis à la science de la paléographie Yucatèque.

Lorsque j'ai publié en 1876 mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, j'ai démontré que les signes cycliques de jours, si fréquents dans les manuscrits katouniques, y étaient sans cesse disposés suivant un ordre mathématique, et qu'en étudiant cet ordre mathématique il était possible de reconnaître un grand nombre de variantes des caractères connus par la *Relacion* de Diego de Landa, et même de découvrir la valeur d'un certain nombre de signes absolument nouveaux. J'ai insisté sur l'avantage de diriger dans cette voie les tentatives de déchiffrement et sur les dangers qu'il y avait au contraire à essayer, dès le début, de retrouver des noms propres ou d'expliquer des mots et des légendes continues. Je ne crois pas me tromper en disant que c'est en adoptant ce système qu'on a obtenu les résultats les plus sûrs et les plus incontestables.

M. Pousse s'est livré, avec une louable patience, à l'étude des combinaisons numériques qui président, dans les documents katouniques, au tracé des séries de signes de jours, et il est arrivé de la sorte à énoncer quelques nouveaux principes au sujet du problème qui nous occupe : « Frappé, dit-il, de la différence de couleur des hiéroglyphes représentant les nombres tracés tantôt en noir, tantôt en rouge dans les manuscrits, j'en ai recherché la cause déterminante et je suis arrivé à la constatation de

ce principe général que « *si à un nombre écrit en rouge, on ajoute le nombre écrit en noir qui le suit immédiatement, le total ainsi obtenu* (diminué de 13 ou de ses multiples, toutes les fois que cette opération est possible et laisse un reste), *est égal au nombre rouge qui vient immédiatement après.*

A l'appui de sa doctrine, le savant américaniste cite divers exemples, dont nous reproduisons l'un d'eux, afin de bien faire comprendre sa pensée. A la page 2 du *Codex Troano*, on trouve les signes suivants (1) :



Si au nombre 1, qui occupe la gauche de ce texte, et qui doit être considéré comme le premier, nous ajoutons le nombre 9 par lequel débute, sur la gauche, la ligne de nombres reproduite ci-dessus, nous aurons un total de 10, chiffre que nous trouvons écrit en rouge immédiatement à la droite et par conséquent à la suite de 9. En continuant de même avec les autres nombres de la ligne, nous obtenons la série sui-

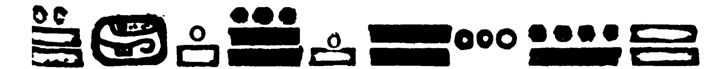
(1) On est convenu, à défaut de tirages en couleurs, de noter les signes rouges par des traits non remplis et les signes noirs par des traits pleins.

rante qui justifie complètement le principe énoncé
dlus haut :

$$: +9=10+6=(16-13)=3+11=(14-13)=1$$

Partant de ce principe, M. Pousse a été amené
ı attribuer une valeur numérique au signe
que j'ai donné, dit-il, sous le nº 17, avec la va-
eur *cimi* dans le Vocabulaire de l'écriture hiéra-
ique Yucatèque que j'ai publié à la suite de mon
édition du *Codex Cortesianus*. Je ferai observer, en
passant, que je n'ai pas la prétention d'être l'auteur
le ce déchiffrement, et que j'ai cité l'abbé Bras-
eur qui a expliqué le caractère en question par
imi (sixième jour de la semaine yucatèque).

D'après le calcul suivant, M. Pousse nous donne
et hiéroglyphe comme une représentation incon-
estable du chiffre 20. Il rencontre, à la page XXIX
lu *Codex Troano*, au compartiment inférieur, les
notations suivantes :



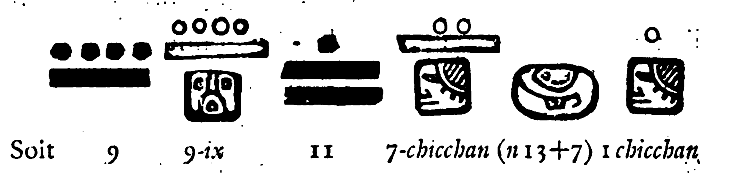
« Nous devrions trouver, dit-il, à la gauche du
ombre qui figure dans la série immédia-
ement avant un nombre écrit en noir
: d'une valeur telle qu'ajouté au nombre initial, la
omme, diminuée de 13 ou d'un multiple de 13,

fut égale à 6. Or précisément, à la place que devait occuper un tel nombre, et dont nous ne trouvons pas de trace ailleurs, figure le caractère . Nous sommes donc amenés logiquement à supposer que ce caractère précède une valeur numérique, et que cette valeur est telle qu'elle satisfait à la condition que je viens d'énoncer. A s'en tenir à l'exemple choisi, on pourrait admettre que ce caractère est l'équivalent du nombre 7. En effet : $12 + 7 = 19 - 13 = 6$; mais la règle qui préside à la formation de ces sortes de séries, ayant pour principe fondamental la soustraction de 13 ou de ses multiples, toutes les fois qu'elle est possible avec un reste, il est clair que la valeur numérique du caractère que nous étudions pourrait être égale à 7 plus un multiple quelconque de 13, sans que le résultat de l'opération que nous venons de faire s'en trouvât modifié. En effet, si nous représentons, dans ce cas, la valeur de par la formule $n\ 13 + 7$, nous aurons :

$$12 + (n\ 13 + 7 - (n\ 13 + 13) = 6$$

« La valeur exacte de ce signe resterait incertaine, si le *Codex de Dresde* ne nous fournissait un

passage permettant de la fixer d'une manière indiscutable. Examinons donc la ligne de nombres qui figure dans la section inférieure de la page XXXV de ce manuscrit. Nous remarquons tout d'abord une particularité frappante : à chacun des nombres écrits en rouges est adjoint un signe de jour. — On a en effet :



Soit 9 9-*ix* 11 7-*chicchan* (n 13+7) 1 *chicchan*

« La série fournie par les nombres seuls nous donnera :

$$x+9=9+11=(20-13)=7+[(n\ 13+7)-n\ 13+13=1$$

« Comme il fallait s'y attendre, les nombres, considérés indépendamment des hiéroglyphes de jours, ne nous apprennent rien ; mais si, pour préciser la valeur de , nous introduisons dans le calcul les noms de jours qui affectent les nombres rouges, nous pourrons arriver à un résultat concluant.

« Pour l'intelligence du système de computation de la ligne que nous étudions, il n'est pas inutile de rappeler que, par la combinaison des 20 noms de jours avec les 13 premiers nombres, les peuples de

l'Amérique Centrale, comme ceux du Mexique, obtenaient une sorte de période ou cycle de 260 jours, dans lequel un signe de jour quelconque ne se présentait jamais qu'une fois associé au même nombre. Pour la commodité des explications ultérieures, j'appellerai la période ainsi obtenue *cycle rituel*.

« Ceci posé, reprenons les deux nombres de l'exemple ci-dessus (11 et le signe auquel est attribuée la valeur de 20). Le premier, représentant l'écart qui, dans le cycle rituel, existe entre le jour 9 *ix* et le jour 7 *chicchan*, c'est-à-dire onze jours, le second devra être égal au nombre de jours qui sépare 7 *chicchan* de 1 *chicchan*, soit VINGT jours. D'où il résulte que le caractère en question est l'hiéroglyphe du nombre 20, en Maya *kàl* ».

M. Pousse fait observer que l'existence d'un caractère spécial pour noter le nombre 20 est tout naturel chez des peuples qui avaient un système numérique vigésimal. Les anciens Mexicains avaient également un signe particulier pour indiquer ce nombre, *cempohualli* « la hache », ou « l'étendard » *(pantli)*; et il ajoute que l'abbé Brasseur, qui avait donné le signe comme l'hiéroglyphe de 20, avait oublié d'indiquer où il avait puisé ce renseignement, ce signe ne figurant pas

lans les manuscrits katouniques connus jusqu'à ›résent. Poursuivant l'application de la même mé-hode, le docte américaniste considère « les séries le nombres alternativement rouges et noirs comme ›ppartenant à un mode de computation de la pé-iode de 260 jours ou Cycle rituel, cycle qui était a base de tout le système religieux et astrologique les peuples de l'Amérique Centrale et du Me-:ique ». Il est enfin amené à établir les trois prin-:ipes suivantes :

Dans une série quelconque de ces systèmes : 1° Le ommencement est toujours marqué par une ou plu-ieurs colonnes de signes de jours ;

2° Le nombre qui surmonte les signes de jours nitiaux et celui qui termine la série de nombres al-ernativement rouges et noirs sont toujours égaux ; ls sont, en outre, tracés à l'encre rouge ;

3° La somme des nombres écrits en noir, multi-liée par le nombre de jours de noms différents qui igurent dans la ou les colonnes initiales, donne tou-›urs au produit 260.

La place qui m'est accordée, dans ce fascicule, e me permet point de parler des nombreux cemples que donne M. Pousse à l'appui de son ›stème, et je dois me borner à signaler quelques its de son mémoire qui doivent attirer tout par-:ulièrement l'attention des américanistes.

Dans mon *Essai sur le déchiffrement de l'écri-*

ture hiératique de l'Amérique Centrale, j'ai signalé la présence de mots écrits *en lettres européennes* sur plusieurs feuillets du *Codex Peresianus*, et j'en ai donné un spécimen sur une des planches qui accompagnent mon ouvrage (1). M. Pousse s'est livré à un examen minutieux de ces mots et il a été conduit à constater que, dans ce précieux manuscrit, les signes  *ben* et  *akbal* appartiennent à une série spéciale de jours initiaux particuliers aux habitants de Chiapas; qu'ils doivent se lire en conséquence *Been* et *Votan ;* que les mots

(1) J'avais reproduit fidèlement les lettres européennes qui figurent sur le *Codex Peresianus* d'une façon si peu apparente qu'ils avaient passé inaperçus jusqu'alors. Un lithographe trop zélé a cru bien faire, au moment du tirage et après mon bon à tirer, en accentuant davantage les traits de ces lettres qu'il a de la sorte altérés d'une façon regrettable. Il ne m'a pas été possible, à mon grand regret, de faire retirer cette planche; mais elle figurera d'une façon absolument exacte dans l'édition nitrochromique que je prépare du *Codex Peresianus*, édition dont deux planches ont déjà paru dans la savante traduction espagnole de mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, publiée à Madrid, en 1881, par le savant directeur du Museo arqueológico de cette ville, D. Juan de Dios de la Rada y Delgado (un vol. in-fol. comprenant, outre une version castillane de mon travail, une nouvelle édition *rectifiée* de la célèbre *Relacion de las cosas de Yucatan* de Diégo de Landa, une Introduction, divers Appendices, etc., etc.)

écrits en lettres européennes (*Agual aud...*, et *Conomaviadl c....*,) ne sont pas des mots espagnols, comme on aurait pu s'y attendre; que le premier *agual* est le nom du 20[e] jour de la semaine dans le calendrier Chiapanèque (répondant à *ahau* des Mayas); qu'en conséquence le *Codex Peresianus*, dit Manuscrit Mexicain nº 2 dans le Catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris, est un fragment du calendrier des peuples du Chiapas et qu'il doit être interprété au moyen de la langue Tzendale ».

Il est évident que, pour aboutir à des interprétations, non plus seulement de quelques mots isolés, mais de textes et d'inscriptions en signes katouniques, il est tout d'abord nécessaire de bien savoir dans quelle langue ont été écrits ces textes et ces inscriptions. Les renseignements dus à l'évêque Diego de Landa, qui ont provoqué les premières recherches des américanistes paléographes, étaient de nature à leur faire croire, au début de leurs études, qu'ils se trouvaient toujours en présence de documents composés en langue Maya : les progrès de leurs investigations les invitent aujourd'hui à ne plus admettre cette hypothèse sans de très sérieuses réserves. La somme de travail à accomplir, il est vrai, ne fait de la sorte que s'accroître de la façon la plus longue et souvent la plus pénible. Néanmoins les résultats

qu'on est en droit d'attendre de pareilles investigations me semblent suffisants pour éviter, chez les érudits, toute tendance au découragement.

M. Pousse termine son savant mémoire, dont à regret je n'ai pu signaler qu'un petit nombre de particularités intéressantes, en annonçant un prochain travail dans lequel il fera connaître ce que ses études lui ont appris au point de vue du déchiffrement des textes hiératiques de l'Amérique Centrale.

XII

LES ÉCRITURES FIGURATIVES ET IDÉOGRAPHIQUES

DU

NOUVEAU-MONDE PRÉ-COLOMBIEN

COMPARÉES A CELLES DE L'ANCIEN-CONTINENT.

L'examen des différents genres de procédés que les hommes ont mis en pratique pour conserver la mémoire des événements dont ils voulaient garder le souvenir est à coup sûr une des études qui peuvent le mieux nous apprendre ce qu'ont été les phases successives de la civilisation humaine. La grande énigme des origines du Nouveau-Monde et de son antique peuplement trouvera sans doute, dans cet examen, des lumières qu'il serait peu probable d'obtenir d'une autre façon. Les progrès de la paléographie Américaine doivent en outre avoir pour résultat de nous permettre d'apprécier avec justesse et de mieux en mieux les principaux caractères de l'évolution intellectuelle primitive des peuples habitant sous les latitudes les plus diverses.

J'ai donc pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'établir une sorte de parallèle entre les modes graphiques qui ont été employés dans les deux hémisphères aux périodes antérieures à l'adoption de l'écriture alphabétique. Il est probable que les patientes recherches des érudits nous révèleront peu à peu l'existence de l'idéographisme dans plus d'une région où on n'en a pas encore découvert de traces manifestes. Cet idéographisme néanmoins nous est déjà connu dans un assez grand nombre de pays distincts pour qu'il ne soit pas inutile de s'occuper dès aujourd'hui de cette intéressante question.

En vue du but qui me préoccupe, il suffira de jeter ici un coup d'œil rapide et de présenter quelques courtes considérations comparatives sur les systèmes graphiques qui ont été anciennement adoptés en Égypte, en Babylonie, en Médie et dans les régions environnantes, en Chine, dans l'Annam et au Japon, d'une part; au Mexique, au Yucatan et dans quelques autres contrées de l'Amérique du Sud, d'autre part.

Bien que jusqu'à présent, dans la partie australe du grand Continent Transatlantique, il n'y ait eu guère que les *qquipou* Péruviens qui puissent être à la rigueur compris dans le cadre des procédés graphiques, — et cela non point sans quelques réserves, car ces cordelettes nouées du vieil empire des Incas n'appartiennent pas précisément à la

classe des procédés mnémoniques auxquels il convient de donner le nom d'*écriture*, — je n'ai pas hésité à admettre l'Amérique du Sud dans l'énumération des pays dont je viens de donner la liste, car je suis convaincu qu'on ne tardera pas à y rencontrer des vestiges d'idéographisme (1). Certains monuments découverts dans cette partie du Nouveau-Monde, comme l'a fort bien dit Jomard (2), présentent des particularités architecturales, comme par exemple les édifices des pays Néo-Granadins construits avec des « colonnades », qui ne permettent guère de croire que, dans ces régions, il n'a pas existé, avant la conquète, un art déjà suffisamment avancé pour entraîner comme conséquence nécessaire la pratique de la peinture dont on a reconnu l'emploi au Mexique et dans quelques autres contrées de l'Amérique du Nord. L'ornementation des bijoux Péruviens, les figures symboliques qui ornent les vieilles momies de ce grand peuple, en un mot une foule de particularités décoratives que nous ont fait connaître les explorateurs,

(1) Le manuscrit conservé à la Bibliothèque Impériale de Vienne comme un « Codex Mexicanus », dit Aubin, pourrait bien être véritablement un *Codex Americæ* ou *Indiæ Meridionalis*, ainsi que le porte une annotation célèbre. (Voy. *Revue Orientale et Américaine*, première série, 1860, t. IV, p. 282).

(2) Dans la *Revue Orientale et Américaine*, première série, t. II, p. 136.

viennent à leur tour justifier la doctrine que nous avons cru devoir admettre au sujet de l'existence très ancienne de procédés graphiques rudimentaires dans la Colombie, au Pérou et probablement même au Brésil, au Chili et dans plusieurs contrées avoisinantes.

I. — PÉRIODE RUDIMENTAIRE. — LES NOTATIONS MNÉMONIQUES EN IMAGES. LES IMAGES ABRÉGÉES ET LES IMAGES CONVENTIONNELLES.

L'idée de représenter par un dessin plus ou moins naïf, plus ou moins grossier, les objets qui frappent la vue et intéressent à un titre quelconque, date évidemment d'une époque à peu près contemporaine de l'apparition de l'homme sur la terre. Il a suffi, en effet, qu'un bimane de notre espèce, tenant par hasard un bâton à la main, soit venu s'asseoir auprès d'une terre sablonneuse, pour qu'il ait eu très vite la pensée de tracer quelques figures sur le sol, tout d'abord des traits simples, entrecroisés ou curvilignes, ensuite des images de plus en plus complexes et tant bien que mal représentatives. S'il est tout naturel de supposer que les premiers signes graphiques ont été tracés, comme je viens de le dire, là où l'homme s'était reposé durant le cours d'une de ses promenades, il n'est pas moins vraisemblable qu'il a dû bien vite attacher une signification mnémonique à de tels signes et que, de retour à sa demeure, il a eu l'idée de

les reproduire ailleurs que sur le sable qu'il n'avait plus sous les pieds. Il n'a sans doute pas tardé à trouver les moyens d'en obtenir alors la représentation de différentes manières. C'est en pareille occurence qu'il a sans doute imaginé de faire des entailles ou des marques plus ou moins originales, plus ou moins variées sur des morceaux de bois, d'abord avec ses ongles, plus tard avec des fragments de pierre éclatée.

D'après la tradition Chinoise, une circonstance bizarre aurait provoqué l'invention de l'écriture. Un personnage nommé *Tsang-hieh*, qu'on nous donne comme ayant été le successeur au trône de Fouh-hi (XXVIIIe siècle avant notre ère), ou comme un des ministres de l'empereur Hoang-ti (XXVIIe avant notre ère), ayant observé les traces que les oiseaux laissaient en marchant sur le sable, passe pour avoir eu l'idée que des figures du même genre pourraient servir de moyen mnémonique. On lui attribue en conséquence l'invention des premiers caractères de l'écriture chinoise.

Il est très probable que les signes graphiques dont je viens de parler se sont produits à peu près simultanément avec les dessins représentatifs des scènes de la vie privée ou de l'histoire dont on voulait garder le souvenir, alors qu'on était encore aux premières étapes de la civilisation. Je crois néanmoins qu'en présence de deux procédés aussi

distincts, il y a avantage, lorsqu'on s'occupe de la recherche des origines de l'écriture, à les envisager séparément et à ne pas les confondre. En d'autres termes, les simples traits, tels que croix, triangles, cercles, lozanges ou autres figures de géométrie, peuvent être considérés comme le prélude de ce qu'on appelle «les tableaux mnémoniques» (1); mais les divers objets qui paraissent dans ces tableaux ont dû bientôt être très simplifiés à leur tour et réduits au stricte nécessaire pour rappeler l'idée qu'ils représentent.

Les images graphiques dont on a fait usage au début, quelqu'en ait été le genre, devaient être grossières et naïves comme celles que dessineraient des enfants. Il est hors de doute qu'elles n'ont pris un aspect artistique que bien longtemps plus tard. Ce serait donc à tort que l'on considèrerait les signes hiéroglyphiques tracés sur les monuments de l'antique Égypte comme des créations primordiales du peuple de la vallée du Nil (2).

Les peintures didactiques se rencontrent surtout

(1) Voy., sur les figures graphiques rudimentaires, l'étude de W.-J. Mc Gee, dans l'*Annual Report of the Bureau of American Ethnology*, 1897-98, p. 840 et pass.

(2) Il a fallu certainement bien des siècles, bien des dizaines de siècles, a dit avec raison Éd. Madier de Montjau, pour qu'un peuple barbare ait pu inventer l'écriture figurative d'où sont sortis les hiéroglyphes, et surtout tirer les éléments

hez les indigènes du Nouveau-Monde précolom-
ien et en particulier chez ceux du Mexique, comme
lans le fragment reproduit ci-dessous du *Codex*
Vaticanus n° 3738 :



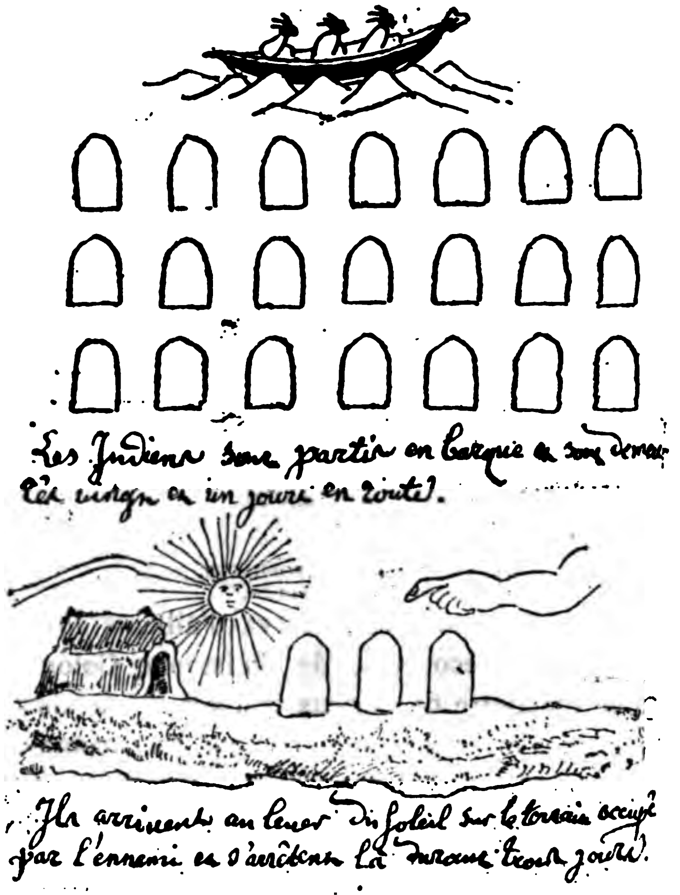
UN REPAS D'ANTHROPOPHAGES.
Peinture didactique Mexicaine.

Le même procédé se conserva d'ailleurs long-
emps après la découverte de Christophe Colomb
et on en rencontre de curieux vestiges même chez
es peuplades américaines que l'on considère comme
encore plongées dans les langes de la barbarie. Je
ne bornerai à en citer un exemple emprunté à
un manuscrit du XVII° siècle sur lequel on a
oulu représenter « une alliance des Indiens, au

phabétiques qui s'y constatent dès les anciennes dynasties
hinoises. (Dans les *Mémoires du Congrès international des*
rientalistes, Session inaugurale, Paris, 1873, t. II, p. 114).

nombre de cent quatre-vingt, avec les Français ».

Voici deux fragments de ce manuscrit (1) :



PEINTURE DIDACTIQUE AMÉRICAINE.

Le caractère graphique de ce manuscrit ne sau-

(1) *Documents relatifs à l'archéologie, à l'histoire, à la paléo-*

ait être l'objet d'aucun doute. Outre la représentation de la barque montée par trois personnages :n tête du premier compartiment et celles de la ıutte et du soleil à gauche du second, la main ju'on a dessinée vers la droite du second et surtout le signe répété d'abord 21 fois, ensuite 3 fois, et qui représente le mot « jour » ou « journée » sont évidemment des signes graphiques conventionnels (1).

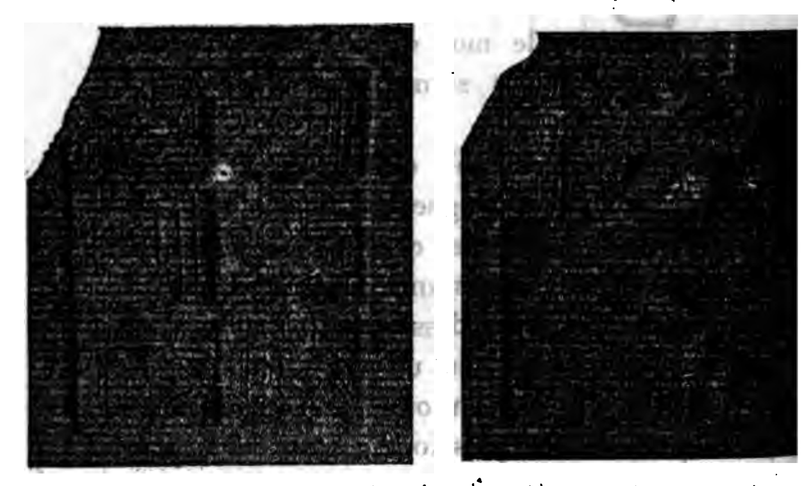
Il est très vraisemblable qu'il a dû exister des images didactiques analogues chez les anciens Yucatèques. Toutefois, dans les quatre seuls manuscrits dont nous avons connaissance jusqu'à ce jour, les images ne sont jamais dessinées isolément, c'est-à-dire sans qu'on y ait joint un plus ou moins grand nombre de signes conventionnels, idéographiques, symboliques, etc. A plus forte raison devait-il en être ainsi sur les monuments sculptés où les images

---

graphie, à la linguistique, etc. de l'Amérique ancienne, Msc. nº 1 de la Collection Américaine de Lucien de Rosny; in-fol., p. 149 et sv.

(1) Le signe indicatif de l'idée de « jour » a été, chez presque tous les peuples qui ont fait usage d'une écriture figurative, une image du « soleil » représentée par un cercle entouré de rayons (voy. ci-dessous et plus loin p. 307) ou, plus souvent encore, par un simple cercle accompagné tout au plus d'un point central (Égyptien, ; — Chinois, ; péruvien, ;

didactiques nous apparaissent sans cesse accompagnées de katouns qui non seulement sont placés à côté d'elles pour servir à leur explication, mais dont on reconnait des traces jusque dans le dessin des figures, comme par exemple dans l'inscription Yucatèque ci-dessous (1) :



INSCRIPTION YUCATÈQUE.

Quelques autres signes du même genre se rencontrent avec un tracé à peu près semblable dans plusieurs parties de l'ancienne Amérique. L'un des plus fréquemment usités est le suivant :

---

etc.). Parfois ce cercle a pris une forme allongée, comme dans l'exemple donné à la page précédente.

(1) Moulage de la Collection Américaine de M. A. Lesouëf. (Voy. son *Bulletin des livres relatifs à l'Amérique*, t. I, p. 48).

qui représente des « traces de pas » et sert pour indiquer l'idée de « chemin, route » (1).

Toutefois, en étudiant les spécimens qui nous ont été conservés de l'écriture figurative et idéographique des Indiens du Nouveau-Monde, il est opportun de bien distinguer ce qui est l'œuvre originale des populations aborigènes et ce qui a été introduit chez elles par les missionnaires Européens chargés de les convertir au catholicisme. On sait en effet que, huit à neuf ans après la prise de Mexico, Testera, frère du chambellan de François Ier, imagina de faire usage de peintures didactiques pour enseigner aux Indiens les mystères et les cérémonies de la Religion Apostolique et Romaine. Plusieurs autres religieux crurent de leur devoir de suivre son exemple. Ce procédé, dont avait d'ailleurs fait usage Fernand Cortès, fut très bien accueilli, et cela à un tel point que les nouveaux convertis prirent bientôt l'habitude d'apporter à

---

(1) Une curieuse application de cette figure pour indiquer « une voie de communication » se trouve notamment dans un manuscrit sur papier de maguey daté de Mexico, 1543 (*Notes et Documents sur l'Amérique ancienne*, msc. nº 2, de la Collection Américaine de Lucien de Rosny, p. 53).

l'église leur confession écrite en images graphiques (1).

Or nous savons que les moines espagnols jugèrent à propos, pour atteindre le but dont ils poursuivaient la réalisation, d'altérer en bien des cas les signes inventés par les Indiens et ensuite de modifier le mode de leur emploi dans la pratique quotidienne. Un fait de ce genre s'est produit pour l'écriture hiératique du Yucatan et c'est faute d'y avoir prêté suffisamment attention, lors de la découverte de la fameuse *Relacion* de Diego de Landa, que les américanistes ont été entraînés tout d'abord aux erreurs les plus fâcheuses pour le progrès de leurs études.

En Chine, il ne semble pas qu'on ait jamais tenu à donner aux caractères de l'écriture une apparence

HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS.

Soleil (2), Homme, Femme, Lièvre, Aigle, Hibou, Abeille.

artistique, comme le désiraient les anciens Égyptiens.

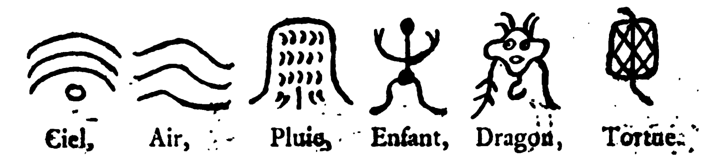
---

(1) Msc. n° 2 de la Collection Américaine de Lucien de Rosny cité plus haut, p. 304 ; cf. Fr. Bernardino de Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva España*, livr. XI, ch. 13, le mémoire d'Aubin sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains, dans la *Revue Orientale et Américaine*, 1859-60, t. IV, p. 38.

(2) Ce signe était aussi employé sans les rayons qui figurent

Les signes figuratifs chinois, bien que tracés dans un pays qui était loin d'être ignorant des principes de l'art, ne nous présentent en effet que des figures réduites au plus petit nombre de traits indispensables pour permettre d'y reconnaître les objets qu'on voulait indiquer d'une façon graphique.

CARACTÈRES CHINOIS ANCIENS.



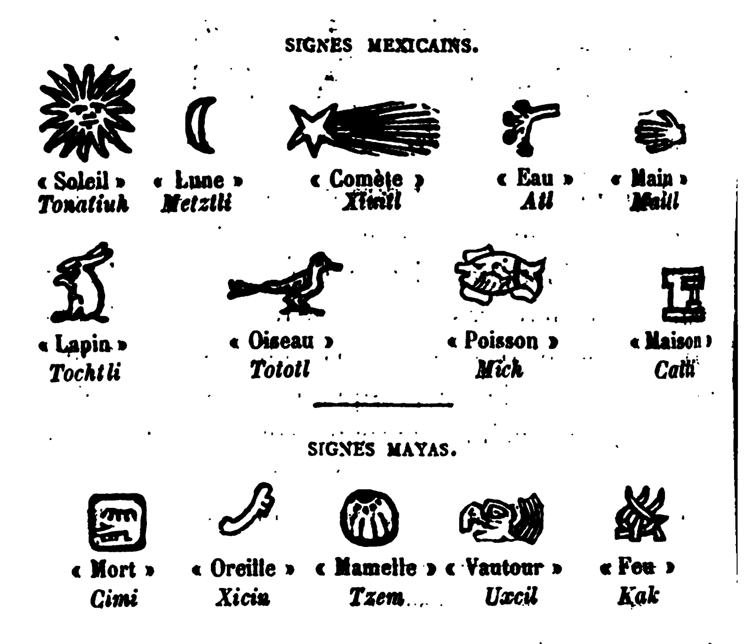
Ciel, Air, Pluie, Enfant, Dragon, Tortue.

A la rigueur, on peut dire qu'une méthode analogue a présidé au Mexique à la formation de l'écriture didactique, bien que cette écriture présente des différences assez sensibles, suivant que nous la rencontrons sur des bas-reliefs ou dans des manuscrits où elle est presque toujours représentée par des figures peintes de toutes sortes de couleurs.

Dans les écritures de l'Amérique Pré-Colombienne, en effet, nous voyons que des images

dans la partie inférieure pour représenter « le soleil ». Les Égyptiens faisaient en outre usage d'un autre signe hiéroglyphique pour indiquer « le soleil à l'horizon ». — En vue d'exprimer la même idée, les Chinois ont imaginé le signe dans lequel le trait horizontal inférieur désigne également « l'horizon ».

réduites à un petit nombre de traits et d'un dessin facile et rapide ont été mises en usage à une époque où l'on avait déjà renoncé, pour les besoins de la vie quotidienne, à représenter par des images pictographiques les scènes dont on voulait faire une mention écrite dans le but d'en conserver la mémoire. Il en est évidemment ainsi des figures indiennes reproduites ci-dessous :



Il a dû y avoir, dans l'Égypte ancienne, comme je l'ai dit plus haut, des images du genre de celles qu'on rencontre en foule aussi bien en Chine qu'au Mexique et au Yucatan. Néanmoins, l'écriture

égyptienne se presente à nous sous une forme qui, au point de vue de l'art et de la pureté du dessin, laisse à une grande distance derrière elle les figures graphiques dont se servaient primitivement les Chinois, les Mexicains et les Mayas. On pourrait sans doute assimiler aux caractères de ces derniers les signes hiératiques et démotiques des anciens Égyptiens ; mais ces signes, au lieu de représenter un type primitif de leur écriture, n'en étaient en réalité qu'une dérivation, une simplification.

L'emploi des figures mnémoniques conventionnelles signale déjà un progrès notable chez les peuples qui les ont imaginées ; mais ce progrès est encore essentiellement rudimentaire et de beaucoup inférieur à celui dont témoigne la création de « l'idéographisme ». Nous pouvons constater l'invention de tels signes d'une manière à peu près équivalente dans les diverses parties de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Au point de vue qui nous occupe, il y a néanmoins lieu, je crois, de considérer l'idéographisme dans deux conditions différentes, à savoir : 1° lorsqu'il est la résultante des besoins chaque jour croissants dans la vie privée et dans la vie sociale des individus d'énoncer en détails la notation graphique des idées ; 2° lorsqu'il est mis au service d'un enseignement religieux ou doctrinaire quelconque.

L'image de « la hache » (1), par exemple, se rencontre dans les peintures figuratives d'un grand



nombre de pays. Parfois nous la voyons placée entre les mains d'un personnage qui abat des branches d'arbres, comme l'indique la figure ci-contre extraite du *Codex Troano* (2); parfois nous la trouvons insérée dans des textes où elle peut avoir alors plusieurs significations distinctes, soit celle de l'outil qu'elle représente, soit celle de l'une des idées qu'on a cru devoir attacher à cet outil et dont il est devenu l'emblème dans la vie populaire. C'est ainsi que la « hache », avec sa signification symbolique, figure dans les hiéroglyphes égyptiens comme un symbole de la « Divinité » (3).

De même l'image de « la lune », presque tou-

(1) Égyptien ; — Chinois ; — Cunéiforme ; — Maya ; etc.

(2) *Nemazcab xep* « la hache fend » (*Codex Troano*, p. 24*).

(3) Voy. les observation faites au sujet de ce signe, lorsqu'il est employé comme symbole, dans Thilorier, *Examen critique des principaux groupes hiéroglyphiques*, 1832, p. 86 et sv.

ours représentée par « un croissant », se rencontre dans diverses écritures figuratives où elle indique tout à la fois « le satellite de la terre » et « les mois » du calendrier (1).

Un bon nombre de signes figuratifs de ce genre se rencontrent sous une forme à peu près identique, aussi bien dans le système originel des Chinois, des Égyptiens, des Ghéez, des Assyriens, des Ninivites et des Mèdes que dans celui des Mexicains et des Mayas (2).

On a tiré à tort, suivant moi, de bien grandes conséquences ethnographiques du fait d'avoir aperçu chez les anciens Américains des signes graphiques à peu près conformes à ceux qui ont été en usage dans l'antiquité en Chine, en Égypte et ailleurs. Rien de plus naturel cependant que des hommes de pays très étrangers les uns aux autres aient dessiné pour écrire certaines figures à peu près de la même manière. Je crois donc que si des rapprochements de ce genre présentent quelque intérêt pour l'étude de la paléographie comparée, ils sont presque toujours sans valeur quand on y

(1) Égyptien ; — Chinois ; — Mexicain et ; — Péruvien ; etc.

(2) Voy. notamment Terrien de la Couperie, dans le *Babylonian and Oriental Record*, 1891, t. V, p. 38 et sv.

cherche des arguments pour établir des rapports ethniques entre divers groupes de l'humanité. Je pense même qu'en s'engageant dans cette voie, on s'expose à soutenir les théories les plus fantaisisistes et les plus erronées (1).

II. — PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE L'ÉCRITURE FIGURATIVE. — IDÉOGRAPHISME. DÉTERMINATIFS SPÉCIFIQUES. — SIGNES ABRÉGÉS. — SIGNES FRAGMENTAIRES.

Parmi les progrès qui se sont accomplis pour le perfectionnement des écritures idéographiques, il faut signaler d'une façon toutes particulière celui qui attribue aux images proprement dites des significations conventionnelles du genre de celles dont je viens de parler à propos de « la hache ». Dans les hiéroglyphes Égyptiens, par exemple, le signe « arc » sert non seulement à indiquer cette sorte d'arme, mais il entraîne l'idée de « ce qui est doué de rapidité », dans les textes écrits avec ces caractères (2); — le signe « cœur » représente à la fois l'idée de « esprit » et celle de « essence » (« huile » ou « essence de cèdre ») (3); — l'image

(1) Voy. les comparaisons de signes graphiques publiées par M. A. Le Plongeon, dans le *Scientific American Supplement*, 1885, n° 474, p. 7572 et sv.

(2) Samuel Birch, *Fragment du Livre de Chérémon sur les hiéroglyphes*, traduction de Charles Lenormant (Extrait de la *Revue Archéologique*, VII[e] année, p. 18).

(3) W. Pleyte, dans les *Études archéologiques, linguistiques et historiques, dédiées à M. le D[r] C. Leemans*, à l'occasion du 50[e]

du « hibou » appelé ⲙⲟⲩⲗⲁϫ *mouladj* était l'hiéroglyphe qui exprimait « la mort » ⲙⲟⲩ (1).

De même, dans les anciennes inscriptions chinoises, le signe « œil » était une forme graphique du caractère actuel 臣 *chin* « mandarin » (c'est-à-dire « fonctionnaire public qui doit avoir l'œil aux affaires de son ressort ») ; — le caractère actuel 貝 *peï*, qu'on emploie dans le sens de « richesses », était primitivement tracé sous la forme qui représentait les coquilles employées en guise de « monnaie courante » ; — le caractère 一 « un, unité », et par suite « tout en un », a pris le sens de « perfection » et, placé au-dessus du signe 大 « grandeur », il a fourni l'image du Ciel (天) « la parfaite Grandeur ».

Un autre genre de perfectionnement, dont l'écriture Chinoise surtout nous présente de nombreux exemples faciles à interpréter, consiste à réunir plusieurs signes idéographiques de façon à en former

---

anniversaire de sa nomination comme directeur du Musée Archéologique des Pays-Bas. Leide, 1885, p. 47.

(1) Horapollon, II, 25. — Cf. les données de Diodore de Sicile (*Bibl. hist.*, III, § 4) sur les anciens hiéroglyphes Éthiopiens, dans mes *Écritures figuratives des peuples anciens et modernes*, 1860, p. 48.

un seul qui exprime une idée résultant de leur rapprochement. C'est ainsi que

« homme » et « montagne » signifie « Génie » (c.-à-d. « montagnard ») (1);
« homme » et le chiffre « deux » — « altruisme » (2);
« femme » et « jeune homme » — « aimer » (3);
« femme » et « femme » — « dispute » (4);
« femme » et « femme » et encore « femme » signifie « inconduite, dépravation » (5);
« toiture » et « femme » signifie « tranquillité, repos » (6);
« céréale » et « clôture » — « grenier » (7);
« céréale » et « couteau » — « moisson, récolte, bénéfice » (8);
« céréale » et « feu » — « automne » (9).

Des associations d'éléments graphiques du même

---

(1) 仙, c'est-à-dire « montagnard ».

(2) 仁, c'est-à-dire « les sentiments d'humanité et de dévouement pour autrui ».

(3) 好 (la femme et l'homme).

(4) 奻 (deux femmes ensemble).

(5) 姦 (trois femmes ensemble). — On a prétendu, par parenthèse, que dans l'écriture chinoise, presque tous les signes indiquant « des défauts » étaient à la clef de « la femme » (!).

(6) 安, c'est-à-dire « la femme qui reste chez elle, qui ne vagabonde pas ».

(7) 囷, c'est-à-dire « céréale dans une clôture ».

(8) 利 (Céréales fauchées).

(9) 秋, c'est-à-dire « l'époque où les céréales sont

re ont été sans doute imaginées par bien
ıtres peuples que les Chinois. Je crois néan-
ns qu'avant de pouvoir établir ce fait d'une
ın rigoureuse en ce qui concerne l'Amérique
ienne, il est nécessaire de connaître d'une
ıière encore plus précise qu'on ne peut le faire
ourd'hui le système des écritures du Mexique
u Yucatan. Je m'abstiendrai donc d'en dire
antage pour le moment.

faut ensuite signaler dans l'histoire du progrès
écritures figuratives l'emploi des « détermina-
», c'est-à-dire de certains signes ayant pour
de rappeler la catégorie à laquelle appartien-
t les mots qu'on a indiqués au moyen d'une re-
ıentation graphique. Ces déterminatifs se ren-
trent dans les deux hémisphères. C'est ainsi
ın « carré » 匚, qui représente quelque chose
ıtouré », appa aît dans un grand nombre de
ıctères de la Chine tels que :

國 *koueh* « royaume »,	圖 *tou* « carte géographique, plan »
囚 *tsieou* « prisonnier »;	圍 *wei* « enclos »

ans l'écriture hiéroglyphique de la région du Nil,

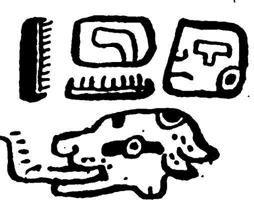
---

es par le soleil ». — Il serait facile de citer une foule
res exemples analogues, dont quelques-uns sont d'un très
ıtérêt pour la connaissance des mœurs et des idées des
ns Chinois ; j'ai dû me borner à citer ici les signes que
rimeur mettait à ma disposition.

on trouve des déterminatifs analogues, avec cette différence toutefois qu'ils sont d'ordinaire tracés isolément, comme par exemple ⊏⊐ qui signifie « une maison, un temple, un palais » et se joint au mot exprimant « un édifice »; — ● « disque du soleil » qui accompagne les expressions entraînant l'idée de « lumière » ou de « clarté » (1); — ⌒ qui détermine le mot *st* « chaîne de montagne » (1), etc.

En Amérique, chez les Mayas, la présence des déterminatifs spécifiques est peu douteuse, bien que les signes auxquels on peut attribuer ce rôle soient souvent des groupes à complément phonétique dont il sera fait mention dans la suite de cet article. Je me bornerai à en fournir ici quelques spécimens :

DÉTERMINATIFS DE L'ÉCRITURE KATOUNIQUE.



Déterminatif « lapin ». (*Codex Troano*, 22*).



Déterminatif « oiseau ». (*Codex Peresianus*, 9, 20).



Déterminatif « vautour ». (*Codex Dresde*, 36).

Je pense qu'il serait opportun d'étudier, pour

(1) Lieblein, *Die ægyptischen Denkmæler*. Christiania, 1873, pp. 2-3; Fr. Salvolini, *Campagne de Rhamsès-le-Grand*, 1835, p. 109 et pass.

bien comprendre les progrès successifs accomplis durant la période qui nous occupe, la question du sens dans lequel doivent être lus les signes idéographiques des différents peuples qui en ont fait usage et de réunir en outre des données exactes sur les écritures qui ont été tracées tantôt dans une direction, tantôt dans une autre d'après les circonstances ou la commodité des calligraphes, parfois même pour des motifs tout particuliers et qu'il peut y avoir un intérêt réel à connaître. On sait, par exemple, que les Chinois écrivent leurs caractères en colonnes verticales se suivant de droite à gauche. Ils ont néanmoins employé, dans les temps très anciens, la direction horizontale, ce qu'ils ne font plus aujourd'hui que lorsque la place où ils ont à écrire ne permet pas de procéder autrement (1).

Le sens dans lequel doivent être lus les signes des textes katouniques du Yucatan a incontestablement varié ; et, comme dans les hiéroglyphes Égyptiens, il y a lieu de tenir compte du côté vers lequel est tourné le profil des têtes d'hommes et

(1) Voy. le P. Amiot, dans les *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Pe-king, 1782, t. VIII, p. 128 ; et mon étude sur La direction de l'écriture chez les différents peuples, dans le *Bulletin de l'Alliance Scientifique universelle* (Institution Ethnographique), t. IV, 1882, p. 26 et sv.

d'animaux, afin de ne pas se méprendre sur l'ordre consécutif des groupes ou des lignes de caractères (1).

Une modification importante des images didactiques ne devait nécessairement pas tarder à se produire chez les peuples où l'on s'en servait en guise d'écriture. Le tracé de ces images, en effet, était trop compliqué et surtout trop long pour répondre aux exigences de la vie quotidienne; un mode abréviatif devenait de jour en jour plus indispensable.

Le système d'abréviation des signes graphiques ne s'est cependant pas répandu d'une façon aussi complète, aussi générale, chez les différents peuples. C'est ainsi qu'il ne se manifeste que par cas exceptionnels et assez rares chez les Chinois, tandis qu'il a été mis en pratique d'une manière complète chez les anciens Égyptiens. Au Nouveau-Monde, ce système était sans aucun doute en usage à une époque fort reculée, mais nous ne possédons pas encore un nombre d'exemples suffisant de ses transformations successives pour en bien comprendre toutes les particularités.

L'étude des modifications de tracé qui ont produit les écritures hiératique et démotique de l'an-

---

(1) Voy. John T. Short, *The North Americans of Antiquity*. New-York, 1880, p. 427 et pass.

:ienne Égypte, aussi bien que celles dont nous ›ouvons constater l'existence dans plusieurs pays le l'Amérique pré-colombienne, se rattache néan-noins par les liens les plus étroits au problème de 'invention du phonétisme graphisme et par suite à :elui de l'alphabétisme. Nous avons donc à en lire ici quelques mots.

III. — LES PREMIERS ESSAIS DE PHONÉTISME GRAPHIQUE. — LA NOTATION DES NOMS PROPRES. — L'ÉCRITURE EN RÉBUS. — LES SIGNES FRAGMENTAIRES. — LES SIGNES ACROLOGIQUES. — LES LETTRES ALPHABÉTIQUES.

Dès qu'un peuple a commencé à faire usage de signes figuratifs pour exprimer ses idées par écrit, il va de soi qu'il n'a pas été longtemps sans éprouver le besoin de noter des noms propres d'individus ou de localités. N'ayant pas connaissance d'un phonétisme graphique quelconque, le procédé qui a dû lui paraître le plus commode consista sans doute à représenter les noms les plus simples par l'image des objets qui fournissaient le même son dans son langage. Pour les noms composés de plusieurs vocables, il a été naturellement conduit à faire quelque chose d'analogue à ce que nous appelons des « rébus ».

C'est ainsi que, chez les Chinois, on a fait un fréquent usage de signes figuratifs qu'on employait pour noter les noms propres, à peu près comme si, en France, pour écrire celui d'une personne

appelée « Pierre », on dessinait la représentation d'un caillou.

Chez les Mexicains, dont la langue n'était pas monosyllabique comme celle de la Chine, la notation devenait plus compliquée, en ce sens qu'il fallait réunir plusieurs images pour représenter les syllabes multiples des noms propres que l'on voulait indiquer par écrit.

Par exemple, le mot « localité » représenté par se disant en mexicain *tepetl*, lorsqu'on avait à écrire la désignation de la ville de *Mitepec*, dont le nom signifie « le Lieu des Flèches », on ajoutait au signe ci-dessus l'image d'une « flèche » (*mi*) et on avait le groupe . En traçant le signe , on obtenait la désignation de *Tepemaxalco*, c'est-à-dire la « colline divisée (cerro partido) », et en surmontant sa forme simple par le signe *calli* « maison », on notait le nom de *Caltepec*, c'est-à-dire « l'endroit où se trouve une colline (pueblo situado en un colina) » (1).

(1) Voy., sur l'emploi de certains signes figuratifs des Nahuatl qui représentent les éléments phonétiques des mots de leur langue, les curieux exemples réunis par M. Jules Pipart pour

Le même procédé graphique paraît avoir été très répandu chez les Mayas qui indiquaient notamment le nom de *Kin-ahau*, leur grand Dieu primitif, par le groupe où se trouve le signe  *kin* « soleil » et le signe *ahau* « seigneur, souverain » (1).

L'indication phonétique des noms propres et des noms communs par de tels procédés dut paraître bientôt peu praticable, surtout quand on commença à éprouver le besoin de noter par écrit des formules ou des phrases entières. C'est évidemment alors qu'il vint à la pensée de choisir un petit nombre de signes conventionnels qui ne seraient plus désormais la représentation mnémoniques des objets, mais uniquement celle des sons affectés dans le langage à la désignation de ces objets ou à l'expression des idées. Une pareille invention est celle que nous avons l'habitude d'appeler « l'alphabétisme ». Il est très probable toutefois que cette in-

---

on étude sur les Éléments phonétiques dans les écritures des nciens Mexicains (*Congrès international des Américanistes*, Compte-rendu de la 2[e] session. Luxembourg, 1877, t. II, . 346 et sv.).

(1) *Codex Troano*, p. 34, 36 et pass.

vention ne s'est pas produite de prime abord et qu'on a été un assez long temps avant de comprendre l'avantage d'admettre l'existence distincte de ce qu'on nomme « les voyelles » et « les consonnes » et de distinguer les unes et les autres par des signes particuliers (1). En d'autres termes, il est tout naturel que l'homme ait débuté dans une pareille voie par la seule notation graphique des « syllabes ».

Nous trouvons d'ailleurs l'existence d'un *syllabaire* chez plusieurs peuples de l'Ancien et du Nouveau-Continent qui ne possédaient pas d'alphabet proprement dit. On peut citer en effet, comme nous fournissant de remarquables indices de l'adoption d'un tel système d'écriture populaire, celle des Japonais en Asie et celle des Tchérokais en Amérique.

Voici quelques exemples de ce procédé graphique chez ces deux peuples :

Au Japon, où s'emploie encore de nos jours

---

(1) On a constaté, dans l'ancienne Égypte, l'existence de lettres purement alphabétiques et celle de signes syllabiques. (Voy. Heinrich Brugsch, *Grammaire Démotique*, citée dans mes *Écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes*, p. 30.

un syllabaire formé de caractères chinois (1), on a écrit ainsi qu'il suit les syllabes

カ	ケ	キ	コ	ク
ka	*ke*	*ki*	*ko*	*ku*

dans lesquelles, comme on le voit, rien n'indique la présence de la consonne *k* qu'on ne peut marquer isolément ; et, dans ces mêmes signes, rien ne signale non plus la présence des voyelles telles qu'on les écrit, lorsqu'elles sont prononcées isolément et en conséquence comme représentant à elles seules des syllabes, soit

ア	エ	イ	オ	ウ
a	*e*	*i*	*o*	*u*

Chez les Tchérokais de l'Amérique du Nord, on a imaginé une écriture syllabique dans des circonstances fort curieuses. Un Indien de cette nation, ayant vu que les Européens possédaient un moyen

---

(1) Ce syllabaire est le *kata-kana* ; on en attribue l'invention à un personnage appelé *Ki-bi* qui vivait au VIIIe siècle de notre ère ; cependant un membre actuel de la Société Anthropologique de Tô-kyau a cru pouvoir contester l'origine de cette écriture par de bizarres arguments dans un article inséré dans le *Tô-kyau Zin-rui-gakŭ kwai zas-si*, 1889, t. IV, p. 433 et sv.

graphique de se rappeler les faits dont ils voulaient garder le souvenir, se procura un imprimé et le fit voir à ses compatriotes en leur en indiquant l'usage. Il leur proposa ensuite d'introduire un système mnémonique analogue dans sa tribu. Toutefois, comme il n'avait pas appris à lire les lettres européennes, il imagina d'attribuer à chacune d'elles une valeur syllabique, de la manière suivante :

Signes Tchérokais :	**A**	**H**	**T**	**H**	**R**	**4**	**Z**	**K**	**E**
valeur :	*go*	*lu*	*i*	*mi*	*e*	*se*	*no*	*tso*	*gu*

Mais comme l'auteur de ce syllabaire ne trouvait pas, dans l'alphabet latin, un nombre de signes suffisant pour rendre toutes les intonations de sa langue nationale, il résolut de faire quelques légers changements de tracé, comme par exemple :

f d H

pour rendre les sons *li* *si* *ho*.

Ce syllabaire a été d'ailleurs par la suite l'objet de diverses sortes de modifications, et on y introduisit de nouveaux signes inventés de toutes pièces. Les Européens ne furent pas étrangers à quelques unes de ces modifications (1).

(1) Un procédé analogue à celui qui a été employé par les Tchérokais pour la création d'un système graphique se rencontre chez plusieurs autres peuplades peu civilisées de l'Amérique du

En Kambata, on possède une écriture qui appartient également au système syllabique.

Parmi les faits qui se rattachent à l'histoire de l'écriture alphabétique proprement dite, il faut signaler celui qu'on désigne par le terme « d'acrologisme » dont le système des hiéroglyphes Égyptiens nous fournit des exemples clairs et précis. Ce système étant aujourd'hui très connu des Orientalistes, je me bornerai, pour bien faire comprendre ce que j'ai à en dire ici au sujet des écritures de l'Amérique Indienne, à rappeler, par exemple, que l'image de « la lionne » devint la lettre *l*, parce que le nom de cet animal, en égyptien ⲗⲁⲃⲱ *labo*, commençait par un ⲗ, de même qu'un « aigle » servit à écrire la voyelle *a*, parce que cet oiseau se disait ⲁϩⲱⲙ *ahom*, mot qui commence par un ⲁ (1).

L'examen des signes Mexicains, et tout particulièrement celui des katouns Mayas, nous invite à

Nord, notamment chez les Iroquois. (Voy. les remarques que j'ai faites à cet égard, au *Congrès international des Américanistes*, Compte-rendu de la 1re session, Nancy, 1875, t. I, p. 386).

(1) Voy. plus haut, p. 276 et, pour quelques détails complémentaires, mes *Écritures figuratives et hiéroglyphiques*, p. 26.

admettre la présence dans les écritures du Nouveau-Monde des syllabes acrologiques avant celle des lettres acrologiques. Toutefois, pour ne pas s'exposer à de regrettables méprises, il me paraît nécessaire d'entreprendre des recherches afin de connaître qu'elle a pu être la part des Européens dans le travail accompli en Amérique pour mettre en pratique le syllabisme et l'alphabétisme graphiques. Faute de savoir exactement à quoi s'en tenir à cet égard, plusieurs paléographes se sont laissé entraîner à des conclusions qu'il n'est plus possible d'admettre aujourd'hui dans le domaine de l'érudition sérieuse dont les savants de métier méconnaissent trop souvent les étroites limites.

Je juge enfin très utile d'étudier les questions qui se rattachent à la « polyphonie graphique » et à l'usage, chez les anciens peuples, de ce qu'on appelle les « compléments phonétiques ». Lorsque M. Oppert signala l'existence de ces deux particularités dans l'écriture cunéiforme Anarienne, Charles Lenormant exprima à leur sujet des doutes que je suis parvenu à dissiper de son esprit en lui montrant qu'elles se rencontraient d'une manière identique dans l'écriture Japonaise (1).

(1) Voy. ma Lettre à M. Oppert sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes Anariennes, dans la *Revue Orientale et Américaine*, première série, 1864, t. IX, p. 269 et sv.

Le fait de la polyphonie graphique est d'ailleurs tout naturel dans les milieux et dans les conditions où il s'est produit. Je l'ai exposé dans une de mes publications (1), en disant que si une personne, pour écrire son nom sur une carte de visite ou sur un document quelconque, y faisait figurer l'image d'un « cheval » , cette image laisserait présumer qu'il se nomme « M. Cheval », sans qu'on soit certain néanmoins s'il ne s'appelle pas plutôt M. Jument, M. Coursier, M. Rosse, ou même par hasard M. Pégase.

En outre, si l'on aperçoit dans une écriture idéographique le signe , on comprendra de suite qu'il s'agit de « cœur » ou d'une idée qui se rattache à celle de cœur. Ceci ne suffira pas néanmoins pour préciser l'idée qu'on en a vue. Au contraire, le doute ne sera pas possible, si l'on tient compte du procédé des « compléments phonétiques », comme ci-après :

		j'	*tu*	*nous*
	(CŒUR)	(CŒUR)	(CŒUR)	(CŒUR)
able	*mant*	*me*	*ais*	*erons*

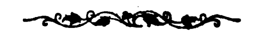
pour dire « aimable », « amant », « j'aime », « tu aimais », « nous aimerons ». etc.

Or ce système des compléments phonétiques, d'un

(1) *Cours pratique de Japonais*, 1902, p. 221.

usage continuel dans l'écriture des Japonais et dans celle des Assyriens, parait avoir été adopté dans des conditions assez analogues par les indigènes de l'ancienne Amérique et surtout par les tribus autochtones de la péninsule Yucatèque. Néanmoins nous manquons encore de données suffisantes pour établir le rôle exact de ces compléments phonétiques dans les textes figuratifs Nahuatl, Maya et autres. En tout cas, il reste douteux que des désinences graphiques aient été d'un usage constant dans ces textes pour l'indication des formes grammaticales.

Quant à l'alphabétisme proprement dit, il ne semble pas qu'il ait été imaginé par aucune population indienne du grand continent trans-atlantique ; et, là où l'on a cru en découvrir des traces, nous avons des motifs pour croire qu'il est la résultante du contact des indigènes de l'Amérique avec les envahisseurs Européens de leur pays. Jusqu'à plus ample informé, il me parait donc inopportun de s'arrêter davantage sur ce délicat problème de linguistique et de paléographie.



XIII

. CIVILISATION ANTIQUE

DE

MÉRIQUE CENTRALE

I.

progrès de l'Américanisme élargissent de
jour le champ de nos connaissances en ce
ıcerne l'histoire de la civilisation dans
que antécolombienne. Cependant si l'on
; yeux sur la carte du Nouveau-Monde, on
ıné de voir combien sont encore étroites les
; de ce vaste hémisphère au sein desquelles
gènes ont su s'affranchir des langes de la
;. En dehors d'une partie du Mexique, des
:ats de la région Isthmique et du territoire
.cien Pérou, il n'est guère possible de
autre chose que des pays occupés par des

peuplades à demi civilisées, ou parfois même à peu près absolument sauvages.

Cette infériorité au moins apparente du monde Américain sur le monde Européen et Oriental a frappé l'attention des ethnographes : ils se sont demandés s'il fallait voir, dans cette masse de populations incultes au-delà de l'Atlantique, des nations à l'état primitif ou des sociétés tombées, à la suite d'évènements inconnus, dans l'état le plus inculte et le plus grossier. La tendance des savants a été généralement de croire à cette dernière alternative ; mais, malgré quelques affirmations prématurées, le manque de données suffisantes a maintenu jusqu'à présent la question en suspens. L'américanisme en est donc réduit à compter au Nouveau-Monde trois foyers de civilisation situés au Mexique, au Yucatan et au Pérou.

Ces foyers de civilisation peuvent-ils être considérés dès à présent comme ayant aux yeux de l'ethnographie une importance sinon égale, du moins équivalente ? Je ne le pense pas.

La civilisation antique du Pérou s'est signalée, dit-on, par des progrès considérables ; mais cette civilisation a été arrêtée court par le système autocratique des Incas, à peu près comme la civilisation Chinoise l'eût été certainement, si au terrible Tsin-chi Hoang-ti avait succédé des princes énergiques et capables de poursuivre les réformes que ce mo-

narque avait brutalement inaugurées. Les Incas furent même plus terribles dans leurs persécutions contre les hommes de science que le despote Jaune quand il fit incendier les livres canoniques de son pays et mettre à mort les lettrés qui s'adonnaient à la culture de ces livres.

Les nouveaux monarques péruviens voulurent anéantir jusqu'aux moindres traces de l'écriture antique et n'autorisèrent point qu'on en inventât une autre pour la remplacer. Ils firent si bien qu'il ne nous reste aujourd'hui que de vagues réminiscences d'une civilisation qui ne compte plus, d'une civilisation que ses fondateurs n'ont point su transmettre aux Indiens actuels, leurs descendants, d'une civilisation dont l'histoire elle-même n'a point gardé le souvenir. Les patientes recherches de l'américanisme restitueront très probablement bientôt le passé glorieux qui manque au Pérou de nos jours ; jusque-là le Pérou, même avec les annales des Incas écrites en langue espagnole, appartient à peu près exclusivement à l'histoire moderne.

Le Mexique a laissé des témoignages de sa grandeur antique dans ses monuments de pierre et dans ses manuscrits richement enluminés. Mais il règne encore la plus déplorable obscurité sur tout ce qui touche aux périodes de sa civilisation antérieure à l'époque de la conquête Aztèque. Et pour

comble, un spirituel américaniste a dit que cette civilisation avait réalisé l'idéal de la laideur dans les arts, comme elle avait mis en œuvre le nec plus ultra de la férocité dans les pratiques religieuses et dans les mœurs (1). Le Mexique ne tardera pas à être vengé de cette grave accusation qui pèse lourdement sur son histoire et qu'on admet d'autant plus facilement qu'elle a pour elle toutes les apparences de la vérité.

D'ailleurs le Mexique possède des annales écrites de la main de ses propres enfants, des livres dans lesquels les érudits commencent à épeler et dont nul n'a le droit de préjuger le contenu avant de le connaître. Je me trompe. Un savant paléographe a contesté aux signes didactiques du Mexique anté-colombien le plus précieux de leurs caractères : il les accuse d'avoir été peints avec des pinceaux espagnols ! Sont-ce tous « les livres » du Mexique qu'il accuse de la sorte ? Assurément non ; et je crois licite d'espérer qu'il sera admis des exceptions dans ce terrible manifeste contre toute la littérature d'un grand peuple. Attendons ! Le Mexique ancien auquel on n'accorde aujour-

(1) Charles Schœbel, dans les *Comptes-rendus du Congrès international des Sciences Ethnographiques*, session de 1878, p. 163 et sv.

d'hui, en fait de connaissances littéraires, que la pratique de rébus inférieurs à coup sûr à ceux qui enveloppent les bonbons de nos enfants, le Mexique, dis-je, aura bientôt à revendiquer des titres plus sérieux à la connaissance de ce grand art qu'on appelle « l'Écriture ».

Jusqu'à ce que les patientes recherches de l'érudition aient réhabilité les peuples de l'Amérique auxquels Alexandre de Humboldt lui-même refusait le droit de s'asseoir au banquet de la civilisation parce qu'ils n'avaient point su lire, jusqu'au jour où de nouvelles fouilles auront révélé des monuments Mexicains ou Péruviens à l'abri du reproche de laideur qui leur a été adressé, les américanistes, amoureux de leur science, jaloux de voir, sinon partager, du moins pardonner leur passion, devront placer à peu près exclusivement dans la région isthmique de l'Amérique Centrale le champ de leurs études investigatrices.

Si l'on jugeait de la condition antique du Yucatan et des contrées limitrophes par ce que les anciens auteurs Espagnols nous ont rapporté sur les mœurs et les institutions de leurs habitants, il n'y aurait guère de motif pour placer les petits états en question au-dessus du Pérou et du Mexique. Nous sommes d'ailleurs trop mal renseignés sur l'histoire pré-colombienne du Nouveau-Monde pour apprécier l'évolution morale et intellectuelle

qui s'est manifestée dans ses divers centres aux principales époques de ses annales. Deux considérations seulement nous invitent à attribuer à la région de Palenqué, d'Uxmal et de Chichen-Itza, la plus grande somme de progrès que l'esprit indien ait jamais accompli au-delà de l'Atlantique. La première de ces considérations repose sur la supériorité des arts plastiques ; la seconde sur le monopole de l'art d'écrire.

J'ai rappelé l'opinion du savant qui a dit que l'Anahuac avait été accusé d'avoir réalisé, dans toutes les créations de son génie national, l'idéal de la laideur. Le Yucatan, et plus encore les états qui avoisinent cette péninsule, ne sauraient être déjà mis hors de cause dans ce singulier réquisitoire. Les images grimaçantes sont en effet aussi communes sur les monuments sculptés ou peints de Palenqué que sur ceux de Mexico. Le statuaire, de part et d'autre, s'est fait un plaisir de donner à la figure de l'homme les traits les plus hideux, les proportions les plus fantastiques et les plus désordonnées. Seulement les recherches des archéologues au Yucatan, recherches à peine à leur début, ont déjà signalé des exceptions à ce qui nous paraissait être la règle exclusive de la peinture indienne, et ces exceptions ont droit à plus, dans le verdict à intervenir, qu'à des circonstances atténuantes.

Il semblera peut être étrange que, voulant exalter dans une certaine mesure la civilisation Yucatèque, on débute le plaidoyer en ne sollicitant guère pour elle que le bénéfice de circonstances atténuantes. C'est cependant tout ce qu'il est possible de demander dès aujourd'hui; mais il faut se hâter de reconnaître qu'en dehors de l'art Grec et de ses dérivations, l'art indigène de presque tous les pays du monde n'a guère de titres pour revendiquer un jugement meilleur. A part l'ornementation que les sculpteurs yucatèques ont élevé aussi haut que nulle part ailleurs et du coloris décoratif où les Aztèques n'ont trouvé que peu de rivaux, où découvre-t-on, autre part qu'en Europe, le vrai — le vrai, seul aimable, — dans les représentations plastiques de l'homme et, ce qui plus est, cette faculté d'inoculer en quelque sorte dans le bronze, le marbre ou la pierre ce je ne sais quoi qui ajoute à la pureté des traits l'expression vivante de la pensée et des émotions de l'âme ou du cœur ? Tous les peuples ont éprouvé le besoin d'exprimer dans leurs peintures les sentiments de l'être moral ; mais combien ont su y parvenir sans avoir recours à ces exagérations conventionnelles, à ces monstruosités répugnantes qui sont le caractère de l'art asiatique en général ! La statuaire indienne, dans la vallée du Gange et dans le bassin du Mékong, où se trouvent les étonnants monuments d'Angkor,

les bronzes et les ivoires de la Chine, et souvent même ceux du Japon, n'échappent point au défaut commun à toutes les contrées que l'art hellénique n'a pas pénétré du souffle vivificateur de son génie. Inutile de parler de l'art Africain et Océanien, à moins que ce ne soit pour établir un contraste à l'avantage du continent accusé de n'avoir connu que le laid, le méchant et le faux.

L'art Yucatèque est ainsi l'égal de l'art le plus avancé que nous puissions rencontrer dans l'ancien continent, en dehors du rayonnement de l'art hellénique. Si on pouvait compter sur la justesse pratique du proverbe : « du goût et des couleurs, il ne faut disputer ». — sur la question qui m'occupe en ce moment, la discussion me plairait médiocrement. Je dirai plus : je soutiendrai que, dans un petit nombre, il est vrai, mais enfin dans plusieurs sculptures yucatèques, l'artiste indigène s'est élevé très près de l'expression plastique la plus parfaite de la pensée. Il suffit, ce me semble, pour s'associer à une telle revendication, d'étudier le récit des voyages au Yucatan de Stephens, les remarquables dessins de Catherwood ou de Waldeck, et les belles photographies de M. Désiré Charnay.

D'ailleurs, que signifient, en fin de compte, ces accusations de laideur portées contre l'ancien art américain en général et contre l'art du Mexique et

du Yucatan en particulier ? « Demandez à un crapaud, disait Voltaire, ce que c'est que la beauté, le grand beau, le το καλον ? » Il répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté. Interrogez le Diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias ».

Le plus grand nombre des statues Yucatèques est laid pour nous, j'en conviens ; mais, en somme, leurs monuments, dans leur ensemble, nous surprennent et nous étonnent. Nous ne pouvons leur refuser un certain air grandiose, un air de majesté qui fait rêver à un siècle brillant ! En faut-il davantage pour leur accorder une valeur artistique ? — Je ne le crois pas.

Qu'on réfléchisse d'ailleurs à la pensée qui a produit le plan de ces temples élevés au haut d'une gigantesque pyramide de gradins, dont aucun pays ne nous offre de pareils exemples. Y verra-t-on seulement le caprice puéril des prêtres qui voulaient distancer considérablement du sol que foulait la plèbe le sanctuaire de leurs dieux ? Je demande un jugement moins sévère et surtout moins précipité, lorsqu'il s'agit d'un pays encore si peu connu et

qui renferme dans ses entrailles, — aucun archéologue n'en doute plus aujourd'hui, — une quantité innombrable de monuments qu'il appartient à l'américanisme de remettre au grand jour.

L'industrie somptuaire avait été poussée par les anciens Yucatèques à un haut degré de perfection. Non-seulement dans le palais des princes, mais dans les habitations des seigneurs et même dans celles des riches marchands, on voyait à profusion des ustensiles en métaux précieux, ciselés ou incrustés de pierres précieuses; des draperies habilement tissées ou couvertes d'ornements d'or et de couleurs brillantes ; des vases aux formes les plus inattendues, les uns fabriqués en terre cuite, les autres taillés dans l'albâtre ou l'agate ; des nattes, chefs-d'œuvre de la sparterie indigène; et cela sans compter une foule de ces petits objets d'art de toutes sortes que nous avons l'habitude d'appeler « des objets de curiosité ».

Quant à l'usage de la monnaie, les populations Mayas ne paraissent pas en avoir eu connaissance; à moins qu'on ne veuille désigner sous ce nom des sortes de grelots de différentes grosseurs qui leur servaient pour payer leurs acquisitions, conjointement avec des coquillages rouges d'ordinaire qu'ils enfilaient comme les cauris ou les sapèques usités dans l'Asie orientale, les grains de cacao enfin qui étaient employés pour les petites emplètes.

Les anciens Mayas ne connaissaient point le fer, mais il est à peu près sûr qu'ils faisaient usage d'ustensiles de cuivre. On croit que ces ustensiles leur venaient de l'étranger, parce qu'il n'existe point de gisement de cuivre dans la péninsule yucatèque et qu'aucune fouille n'a encore mis au jour des objets fabriqués avec ce métal. L'obsidienne éclatée leur servait pour la fabrication d'instruments tranchants et d'armes de guerre ; il en était de même au Mexique.

Les Yucatèques opulents possédaient aussi des objets d'or de toutes formes ; mais il reste des doutes sur la question de savoir si c'était chez eux des produits de l'industrie indigène. Bref, il y a lieu d'admettre, jusqu'à plus ample informé, que les monuments du Yucatan furent sculptés avec des outils de pierre ; ce qui n'est pas absolument invraisemblable, si l'on se rappelle que la pierre employée pour ces constructions était en général une pierre tendre et facile à travailler.

Quel que soit le verdict rendu par les juges compétents sur la valeur artistique des produits du Yucatan, ses statues, les bas-reliefs et les ornements qui décorent les édifices de ce pays sont loin de plaider avec autant d'éloquence en faveur de l'antique civilisation des Mayas que les nombreuses inscriptions qui couvrent les murailles de leurs palais et de leurs temples, ou même que les textes plus

rares, il est vrai, qui figurent sur les quelques manuscrits originaux parvenus jusqu'à nous. Les progrès de la paléographie américaine ont rendu à l'Amérique antécolombienne l'honneur d'avoir connu l'écriture, et cet honneur, pour l'instant, appartient tout entier à la région isthmique, puisque, là seulement, nous avons des témoignages irrécusables de la pratique de l'art d'écrire.

S'il faut en croire la *Relacion* de l'évêque Diégo de Landa, les anciens Mayas auraient possédé non seulement une écriture figurative plus ou moins analogue à celle que cultivaient dans l'antiquité les peuples de l'Assyrie et de l'Égypte, mais en outre une écriture absolument alphabétique, c'est-à-dire ayant atteint le plus haut degré de perfection où elle est parvenue en Europe. Ce n'est pas le lieu de discuter ici un tel problème auquel j'ai consacré un long mémoire spécial et dont les conclusions sont en ce moment même soumises au jugement des savants spécialistes. Je me bornerai à dire que la connaissance de l'écriture qu'Alexandre de Humboldt refusait en masse, comme je l'ai dit, à toutes les populations de l'hémisphère transatlantique, n'est plus aucunement contestable aujourd'hui; et que, par le fait de la possession de l'écriture, le Yucatan a droit de demander que le verdict de la science sur les anciennes périodes de ses annales soit suspendu jusqu'à ce que, cette écriture dé-

chiffrée, ses monuments aient pu faire entendre leur voix et nous parler au nom de ceux qui les ont construits, au nom de leur antique civilisation qui n'existe plus.

Quelles que soient les effroyables difficultés qui entourent la lecture des inscriptions hiéroglyphiques du Yucatan, leur déchiffrement, leur intelligence n'est plus qu'une affaire de temps, une conquête que la paléographie a droit d'inscrire à l'actif le plus probable de ses futures découvertes. Le chantier est ouvert assez large pour recevoir de nombreux travailleurs. Ils sont appelés : attendons !

II.

Maintenant, que savons-nous de la civilisation éteinte au sein de laquelle se sont élevés tant de monuments remarquables, monuments qui, par leurs proportions gigantesques, leurs riches sculptures, la magnificence de leurs détails et la pureté de leur dessin, sont dignes d'étonner les archéologues au moins autant que les débris de la civilisation tout aussi énigmatique de l'antique Cambodge ? — Ce que nous savons du Yucatan précolombien est trop peu de choses, les données des historiens sont trop vagues et trop contradictoires, pour qu'il soit possible de les résumer dès aujourd'hui sous une forme claire, saisissante, et par

conséquent instructive. D'ailleurs, ceux qui voudront lire ce qu'on a écrit de mieux sur ce sujet n'auront qu'à se procurer l'ouvrage de Cogolludo, ou les compilations plus modernes et plus substantielles de Brasseur de Bourbourg et de M. Bancroft.

La mention de quelques particularités caractéristiques de la vie des anciens Yucatèques suffira à mon dessein qui est, en ce moment, de montrer combien il est dangereux de juger sévèrement une civilisation lointaine, alors que le mètre à l'aide duquel on peut mesurer la plupart des créations humaines est si inégal et si variable dans les différents temps et sous les différents climats. Telle action réputée crime au midi est proclamée vertu au septentrion. L'ivresse est une faute grave dans les climats où elle entraîne des fureurs nuisibles à la société : on s'y livre avec orgueil dans les climats froids, où elle donne un peu de gaieté aux hommes d'ordinaire sombres comme le ciel qui les recouvre. L'adultère puni de mort à Athènes, était glorifié à Sparte et ailleurs. La monogamie, qui passe pour un des bienfaits de la civilisation chrétienne, semble un non-sens contraire aux intérêts de la Nature chez les nations musulmanes. La virginité, en honneur chez certains peuples, était réputée vice au Tibet, où l'on voulait que le beau sexe fût très expert dans l'art d'être aimable avec les hommes. Appréciée chez nos filles, elle est dite

misérable, même dans nos contrées civilisées, chez nos jeunes gens. L'amour pour les garçons, flétri et condamné par notre Code pénal, était seul permis aux jeunes gens de moins de vingt ans dans la principauté de Satsouma, parce qu'on croyait dangereux d'autoriser les relations trop précoces des adultes avec les femmes.

Les antiques populations du Yucatan comprirent à leur manière le bien, la morale et la civilisation ; ils usèrent d'un droit dont tous les peuples ont largement usé, suivant leurs goûts et leur caprice.

S'il fallait pour cela les condamner, à quel peuple pourrait-on pardonner ? D'ailleurs, les mœurs de ces populations, sauf quelques cas exceptionnels où l'influence étrangère est évidente, étaient d'habitude fort commodes. La famille, ce grand pivot des États, y était organisée de façon à donner à tous le plus d'indépendance possible. Au Guatémala, on mariait souvent les jeunes filles avant l'âge de la puberté ; mais, pour que cette pratique n'entraînât pas d'inconvénients graves, le père de l'épousée avait soin de donner à son gendre, le jour des noces, une jeune esclave qui lui servait de femme jusqu'à ce que la mariée eût atteint l'âge normal pour la cohabitation. En ce pays, les mariages étaient d'ordinaire des mariages de raison : les parents se chargeaient du choix des parties et le

contrat était dressé avant que les futurs conjoints aient eu le temps non-seulement de se connaître, mais même de s'apercevoir; coutume que l'on retrouve d'ailleurs en Chine, où elle n'a cessé d'être pratiquée depuis des dizaines de siècles à peu près jusqu'à notre époque. Au Nicaragua, en vérité, il en était tout autrement; et chaque année, un jour de foire, les fillettes allaient elles-mêmes choisir leurs maris parmi les jeunes gens réunis sous les armes pour recevoir leur visite. . . . .

Au Yucatan et chez les Guatémaltèques, l'assortiment des époux était un peu plus difficile. L'homme qui épousait une femme de caste inférieure était condamné à déchoir pour ne plus faire partie à l'avenir que de la caste inférieure où le sort avait fait naître sa femme. En outre, comme en Chine, il lui était défendu de contracter union avec une femme portant le même nom que le sien, quand bien même il n'y aurait aucun lien de parenté connu entre les deux familles. Une fois le mariage accompli, tout s'arrangeait pour le mieux, comme dans le meilleur des mondes. La monogamie se pratiquait dans toutes les contrées Mayas, à l'exception, dit-on, de l'état de Chiapas où les harems étaient à la mode. . .

Toujours question de mode! En revanche, là où florissait la monogamie, la prostitution légale était organisée de la façon la plus confortable.

Des établissements spéciaux dans lesquels les familles pouvaient mettre en pension leurs filles sans encourir le moindre déshonneur étaient ouverts dans le Nicaragua aux hommes insuffisamment rassasiés qui obtenaient toutes sortes de tendresses, en échange de dix têtes de cacao, prix fixe, si l'on en croit les anciens auteurs. Beaucoup de jeunes filles bien élevées gagnaient dans ces établissements une dot suffisante pour trouver plus tard à s'établir dans des conditions avantageuses. D'ailleurs, dans ce pays où les choses se passaient de la sorte, les époux tenaient d'autant moins à la virginité de leur femme qu'elle ne leur était pas réservée. Une coutume religieuse, analogue au *tchentan* de l'ancien Cambodge, voulait qu'un prêtre fût chargé, la veille du mariage, d'ouvrir à l'époux les voies de l'hyménée. Toujours question de mode !

Mais une fois les époux établis sous le toit conjugal, il s'agissait d'être fidèles l'un à l'autre et la loi punissait dès lors les coups d'obsidienne donnés au contrat. La loi, il faut bien l'avouer, telle qu'un bon père de famille, n'était pas très sévère pour le châtiment du coupable. Au Guatémala, le mari qui commettait un adultère avec une jeune fille était condamné à une petite amende qui variait de soixante à cent plumes d'oiseaux-mouche ; mais en cas de récidive, les deux cri-

minels étaient exposés aux fumigations d'une plante affreusement aromatique, et cela les mains liées derrière le dos, afin qu'il leur fût impossible de se boucher le nez pendant toute la durée de l'opération.

Plus d'un mari, il faut le dire, ne jugeait pas à propos de dénoncer en pareil cas sa femme adultère pour éviter à l'odorat de sa moitié de pareils désagréments. Mais alors il devait lui faire don d'un petit oiseau qu'elle allait offrir, en compagnie de son complice, au Dieu du Foyer, lequel, après avoir entendu l'aveu de la faute commise, accordait à tous deux l'absolution. Après quoi, le mari trompé rentrait au logis avec sa femme, et le galant tout seul. Les maris qui donnaient des oiseaux à leurs femmes étaient considérés comme des maris modèles et la voix publique vantait hautement leur touchante vertu. Encore affaire de mode !

Tout cela se passait de la sorte pour le commun des martyrs. En revanche, lorsqu'une dame noble se permettait une incartade, la première fois elle était grondée et, la seconde fois, elle était répudiée, sauf à elle à se remarier avec le premier venu, si tel était son bon plaisir. Quant au séducteur, s'il était gentilhomme, on lui faisait l'honneur de l'étrangler ; mais s'il appartenait au vulgaire obscur, on se bornait à le faire culbuter sans façon dans les profondeurs d'un précipice.

Au Yucatan, suivant l'évêque Diego de Landa, la loi était plus sévère, au moins pour les injures faites au mari. En cas de violation de la foi conjugale, l'époux offensé avait droit de tuer l'amant en public, à l'aide d'une grosse pierre qu'il lui jetait à la tête. Quant à la femme, on se bornait à lui dire carrément son fait.

Au Mexique, c'étaient les femmes adultères qui subissaient le supplice de la lapidation.

Dans la haute antiquité, c'était bien pis ; les entrailles des coupables étaient tenaillées et arrachées à l'ombilic. On voit que le temps a fini par adoucir pas mal le Code criminel des Mayas, puisque les supplices ont été à la longue remplacés par des amendes consistant d'ordinaire en quelques jolies plumes de colibri.

Il y avait cependant un jour où les femmes étaient à l'abri du châtiment dont il vient d'être parlé. Ce jour-là, jour de fête, de fête religieuse, il leur était permis, sans encourir de reproches, comme aux femmes adamites lorsque l'Ancien qui les gouvernait avait prononcé les paroles de la Bible « *Crescite et multiplicamini* », de recevoir les embrassements de ceux qu'elles choisissaient ou que le hasard venait présenter devant elles ; seulement les disciples de la secte attribuée à Prodicus étaient logiques avec eux-mêmes puisqu'ils repoussaient le mariage ; tandis que les Mayas ne l'étaient point, puisqu'ils

admettaient la monogamie comme base de la famille et de la société.

La famille étant ainsi constituée dans la région isthmique, on pourrait en conclure à l'infériorité fondamentale de la société toute entière. Il n'en était rien cependant, et la civilisation Maya a pu se développer somme toute dans des conditions aussi avantageuses que les autres civilisations du monde.

XIV

Un monument Péruvien-Chinois

Note lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1).

Le petit monument dont je me propose d'entretenir l'Académie appartient à la collection de M. le comte de Guaqui. J'en dois la connaissance à une bienveillante communication de M. Marcos Jimenez de la Espada, mon savant collègue de l'Academia de la Historia de Madrid.

A peine ai-je aperçu une épreuve photographique de ce monument, au milieu de la riche collection d'antiquités Péruviennes réunie par les soins de ce savant archéologue, j'ai été frappé de la présence d'une inscription qu'on avait cru Indienne (2), mais

(1) Dans la séance du 20 février 1880.

(2) Lorsque ce monument a été communiqué à la session

que je n'ai pas hésité un seul instant à reconnaître comme Chinoise.

A plusieurs reprises déjà, on avait annoncé à grand bruit la découverte, en divers endroits du Nouveau-Monde, d'inscriptions que l'on considérait comme écrites avec les caractères en usage à la Chine. Jusqu'à présent, je regrette d'avoir à le dire, une telle attribution graphique n'a pu survivre pour aucune d'elles à l'examen du premier sinologue venu qui a été appelé à en prendre connaissance. La trop fameuse inscription de *Benton-Rock*, par exemple, dont on a fait grand bruit aux États-Unis dans ces derniers temps et qui a été publiée à Paris (1), ne mérite de place qu'à côté de la célèbre inscription phénicienne dite de *Grave-Creek* (2).

---

de Bruxelles du Congrès international des Américanistes, personne (!) n'y a reconnu la présence des signes chinois et les hypothèses les plus incroyables ont été émises à son égard. (Voy. *Revue Scientifique,* 1879, p. 355, etc.).

(1) Dans les *Archives de la Société Américaine de France,* 2e série, tome IV, 1886, pl. 40, p. 14.

(2) Cette inscription a donné lieu à de très érudites et amusantes disputes, notamment aux sessions de Nancy et de Luxembourg du *Congrès international des Américanistes,* où un éminent philologue a obtenu un énorme succès de rire, en l'appelant « L'inscription de Grave Craque ». — Voy. néanmoins la communication de M. Lévy-Bing, dans le *Compte-rendu* de la session de Nancy, 1875, t. I, p. 215 ; et celle de M. Moïse

J'en étais arrivé, tant étaient peu sérieuses les soi-disant inscriptions orientales en Amérique, à un véritable scepticisme, peut-être même, je l'avouerai, à une prévention exhorbitante à l'égard de toutes les découvertes du même genre.

Le petit monument que j'ai cru devoir désigner sous le nom de son possesseur actuel, le comte de Guaqui, m'a causé néanmoins une surprise des plus inattendue et des plus intéressantes à mes yeux. Les signes qui y figurent, ainsi que je viens de le signaler, sont des signes chinois d'une façon absolument incontestable. Je dirai plus : leur pureté et leur élégance calligraphique ne permettent pas de croire un seul instant qu'ils sont l'œuvre d'un faussaire étranger à la Chine. Je compte le démontrer tout à l'heure sans aucun conteste possible.

Outre l'épreuve photographique que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux, je dois à la gracieuseté de M. de la Espada un moulage (1) que je désire en outre soumettre au jugement de votre savante compagnie.

La découverte au Pérou d'un monument an-

Schwab, dans le *Compte-rendu* de la Session de Luxembourg, 1877, t. II, p. 7 et sv.

(1) Un exemplaire de ce moulage se trouve dans la collection Américaine de M. A. Lesouëf, à Paris.

tique dont l'authenticité est certaine et sur lequel figure une inscription chinoise, entraîne évidemment des conséquences historiques, peut-être même ethnographiques, dont il me paraît superflu de si-



FIG. 17. — MONUMENT PÉRUVIEN-CHINOIS.

gnaler la portée. Toutefois, avant d'entrevoir ces conséquences, il faut que l'authenticité de l'inscription ne soit contestable à aucun égard ; et bien que j'aie repoussé une sorte de doute instinctif qui

empare d'ordinaire de mon esprit en pareille :curence, il me restait quelques scrupules à dissi-ɜr avant que je puisse me résoudre à émettre une ɔinion formelle au sujet de la singulière statuette ıi m'occupe en ce moment.

L'histoire de la provenance de cette statuette est d'ailleurs pas encore connue d'une façon assez ɛplicite et satisfaisante pour le but que j'ai en vue. :. de la Espada m'a communiqué à son égard ne lettre de M. le comte de Guaqui l'informant u'elle provient de sa mère et qu'elle a été décou-ɜrte dans un *huaca* ou sépulture indienne aux nvirons de Trujillo, au Pérou (y que habia sido ncontrada en una *guaca* ó *huaca* « sepulcro » de ıdios, en las inmediaciones de Trujillo, Peru).

J'aurais cru devoir attendre qu'un examen minu-ɜux de l'original de la statuette du comte de uaqui et une enquête sur sa provenance exacte ent été accomplis avant de m'en occuper, si d'une ırt M. de la Espada, qui a fait une étude longue : sérieuse des différentes manifestations de l'art éruvien, ne m'avait garanti son authenticité en :rmes très formels, et d'autre part si les américa-istes français et étrangers ne considéraient l'ins-ɾiption qui l'accompagne comme un véritable vènement dans le cadre de leurs curieuses ɛcherches.

Le personnage auquel est attaché l'inscription,

personnage dont la tête est entourée d'une auréole solaire, me parait une œuvre d'art originale et essentiellement propre au génie américain. L'hypothèse suivant laquelle la statuette sortirait d'une fabrique de la Chine, d'où on l'aurait transportée par hasard au Pérou n'est donc guère admissible. On pourrait, il est vrai, se demander si les deux petites tablettes sur lesquelles figurent des signes idéographiques ne seraient pas des moulages fragmentaires d'une inscription chinoise quelconque qu'on aurait fondus et soudés après coup pour donner au monument un caractère étranger et par ce fait une importance exceptionnelle. Or M. de la Espada m'a affirmé que l'examen minutieux de la matière avec laquelle l'idole avait été fabriquée ne lui permettait pas de croire le moins du monde à l'intervention d'un faussaire. Un autre motif de l'ordre paléographique, dont je parlerai tout à l'heure, vient à l'appui de l'opinion du savant archéologue espagnol.

En tout cas, le seul but que je poursuis aujourd'hui est d'établir :

1° — Que les caractères de l'inscription sont incontestablement chinois ;

2° — Que leur forme révèle une main habile à tracer les signes de l'écriture idéographique de la Chine ;

3° — Que leur choix démontre, dans la personne

le leur auteur, un lettré très au courant du style .ntique et monumental de son pays.

Ces affirmations une fois démontrées d'une façon ormelle, je l'espère, on me permettra d'expliquer les nots que représentent les signes en question en m'appuyant sur l'autorité de quelques ouvrages chinois ont l'Académie voudra bien apprécier la valeur.

L'inscription du monument Péruvien de M. le omte de Guaqui se trouve, comme on peut le voir, deux fois reproduite sur une petite tablette que tient dans chaque main le personnage dont a tête est entourée de rayons solaires. Cette nscription est composée de trois signes, parmi esquels celui du bas est à peu près entièrement létruit d'un côté et presque effacé de l'autre.

Le premier signe ne se présente pas dans la orme que les sinologues sont habitués à lui reconnaître dans l'écriture chinoise classique : la présence de deux traits ╰ ╲, au lieu et place de a clef de « la bouche » (口), non seulement n'est pas incorrecte et inadmissible, mais elle révèle au contraire un écrivain habitué à toutes les fantaisies savantes et artistiques dont sont très fiers es calligraphes indigènes (*tsao-ching*). De la sorte es deux premiers signes représentent incontestablement les caractères idéographiques *hoeh-tang*. Avant le troisième que j'ai en vain cherché à re-

connaître, on distingue nettement à gauche les deux traits /\ qui, seuls, seraient incompréhensibles en chinois et qui ne semblent pas placés comme ils devraient l'être pour faire partie intégrante du groupe effacé. J'ai une tendance à voir là, je l'avoue, une particularité anormale et étrangère au système graphique de la Chine. Si cette observation est exacte, elle suffit dans une certaine mesure pour éloigner l'hypothèse de signes moulés et soudés par tricherie à la statuette du comte de Guaqui. Je trouve néanmoins un argument à l'appui de l'idée d'une falsification coupable dans le fait que les deux inscriptions m'ont paru, après un examen minutieux, sorties d'un même moule, bien qu'elles semblent présenter quelques légères différences provenant sans doute de leur détérioration.

Voyons maintenant que peuvent signifier les deux premiers signes que j'ai reconnus, et ensuite le troisième qui est à peine visible. Tout d'abord, j'ai cru y trouver l'indication d'un nom propre, car les mots *hoeh-tang* signifient d'ordinaire en chinois « peut-être, il convient, tantôt on fait, il est sans doute opportun, etc. », sens qui m'ont tous paru improbables, du moment où l'inscription ne se compose que d'un caractère de plus. J'ai renoncé ensuite à y voir un nom propre, parce que certains signes sont rares et même inusités en chinois

pour la composition des noms de personnes. J'aurais pu supposer sans doute que ces deux premiers signes étaient la transcription phonétique d'un nom Péruvien, et cela d'une façon analogue à ce qui se pratique chez les Japonais et chez d'autres peuples de l'Asie Orientale ; mais je ne connais pas de noms péruviens, — il faut dire que je n'ai jamais fait du Pérou une étude approfondie, — qui puisse répondre au son que fournissent les signes chinois de l'inscription, alors même qu'ils seraient lus suivant la prononciation antique ou suivant celle de l'un des dialectes du Kouang-toung, du Hok-kien, de l'Annam, de la Corée, du Japon, etc. Il m'a semblé d'ailleurs que le procédé serait trop commode, le procédé qui consisterait à dire qu'ils représentent probablement un nom, un nom absolument inconnu.

Il est probable néanmoins que j'aurais formulé moi-même une pareille hypothèse, si les deux signes *hoeh-tang* ne m'avaient rappelé une expression assez rare sans doute, mais dont le sens n'est pas douteux si l'on est au courant des principes paléographiques de la vieille écriture chinoise. Or 馘 *hoeh*, en langue antique se prononçait *kok*, identiquement comme le caractère 國 *koueh* « royaume ». Les recherches que j'ai entreprises il y a quelques années, à l'occasion de mes conférences sur le dé-

chiffrement des inscriptions de la Chine antérieure à notre ère m'ont appris que, dans les monuments des âges reculés et contrairement à tous les préceptes de la sinologie qui admettent exclusivement aux époques primitives l'usage des caractères figuratifs et idéographiques, l'application du phonétisme à ces caractères était non-seulement très fréquente, mais qu'on constatait même, dans les textes écrits à l'époque des premières dynasties, un système de suppression éventuelle des « clefs » dans le tracé des signes chinois.

J'espère que l'Académie me permettra d'établir un jour devant elle cette grave assertion dont je suis d'ailleurs tout prêt à démontrer la solidité, en empruntant mes preuves non seulement à un bon nombre d'inscriptions anciennes que j'ai étudiées, mais encore à l'examen critique des *King* ou Livres traditionnels de la Chine antique. Pour ne pas abuser de la bienveillante attention qui m'est accordée, il est peut-être préférable aujourd'hui de ne pas entrer à cet égard dans une digression qui serait nécessairement assez longue et de me borner à soutenir que le signe *hoeh*, vulg. « peut-être » (1)

(1) Je ferai observer, par parenthèse, que ce signe *hoeh* a également la signification de « contrée », valeur peu différente de celle de « royaume ».

a été très régulièrement employé au lieu et place du signe *koueh* « royaume ».

Dès lors nous nous trouvons en présence d'une expression dite « mot double » qui n'est certainement pas des plus communes, mais dont tout sinologue expérimenté ne se refusera certainement pas à reconnaître le sens précis. Cette expression veut dire « un Gouverneur de Royaume » et le caractère presque complètement effacé dans le bas de la ligne représente peut-être le nom de ce gouverneur, bien qu'il paraisse peu probable qu'un tel nom ne se soit composé que d'un caractère unique.

Je crois cependant utile d'ajouter quelques mots de commentaire à l'interprétation que je viens de fournir :

Hoeh-tang, ou plutôt en ce cas *Koueh-tang*, ne signifie pas seulement « un gouverneur de royaume ou de province », comme serait par exemple un simple préfet : ce mot désigne parfois un « Chef d'Empire » ou, en d'autres termes, le fonctionnaire public qui est appelé à « pourvoir » aux besoins du peuple et aux intérêts de l'État. Si ma traduction est acceptée, il peut être aussi bien question d'un simple gouverneur de province, — ce que l'auréole solaire du personnage rend peu vraisemblable, — que d'un Prince, d'un Monarque, ou même d'un Dieu. Telle avait été d'ailleurs l'hy-

pothèse de M. Jimenez de la Espada, avant de savoir que l'inscription était chinoise et de connaître ma manière de la traduire et de l'expliquer.

Dans cette courte communication, j'ai eu seulement l'intention de montrer le parti que l'on peut tirer, pour l'intelligence des textes anciens de la Chine, du système de reconstitution de la langue chinoise antique, système dont je travaille à établir les bases depuis bien des années et à un exposé duquel l'Institut de France a bien voulu décerner il y a vingt ans le Prix Volney, alors que j'étais encore au nombre des étudiants qui cherchent une voie pour entrer dans la carrière des sciences et des lettres.

---

(1) *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1880, t. VIII, p. 57 et sv.



XV

LES GRANDES ÉNIGMES
DE L'AMÉRICANISME

Je ne sais à quelle époque on a commencé à faire usage du mot « Orientalisme »; mais ce qui est incontestable, c'est qu'il s'est produit sous ce nom, au siècle dernier et un peu auparavant, dans le vaste domaine de l'érudition, un travail extraordinaire qui a élargi et à plus d'un égard bouleversé le champ de nos connaissances historiques. Loin de ma pensée de soutenir que tous les beaux efforts qu'on a faits dans cette voie ont eu pour résultat de nous dévoiler des vérités vraies sur ce que les mauvais plaisants appellent la création, l'origine ou les premiers temps du monde. Toujours est-il qu'on a éprouvé un certain plaisir doctoral à apprendre qu'en dehors du rayonnement des civilisa-

tions Grecque et Égyptienne, il y a vécu ailleurs des sociétés humaines dont les idées ont été le prélude des nôtres et ont pris, sur la petite boule ronde où nous habitons, une place qu'il n'est pas sans intérêt de connaître ou tout au moins de faire semblant de connaître tant bien que mal. C'est en raisonnant de la sorte qu'il a germé dans les cerveaux une neuve doctrine suivant laquelle les manifestations de l'esprit et jusqu'à la langue que parlait Homère, qui par parenthèse n'a probablement jamais existé, n'était rien de plus qu'une dérivation, je n'oserais dire un patois, de la sacrée langue sanscrite. En tout cas, c'est de là qu'est venue la fameuse doctrine suivant laquelle les fiers et vantards Européens ne sont en somme que les fils ou petits-fils intellectuels des Asiatiques Aryens.

En conséquence on a proclamé, en criant par dessus les toits des sociétés savantes et des académies, qu'au bon vieux temps jadis, fort loin du lumineux foyer Gréco-Romano-Égyptien, nos premiers (?) ancêtres avaient vécu, bavardé, griffonné, aux époques les plus anciennes des annales du globe, quelque part dans la péninsule située au nord des montagnes neigeuses de l'Himâlaya. Un véritable déluge s'est alors produit pour nous imbiber l'encéphale de ce gros fait légendaire avec une pluie de minutieux détails.

Un beau jour, on s'aperçut toutefois que les dis-

sertations sur la grande famille ethnographique et surtout linguistique dont on avait imaginé l'existence en épluchant des racines sanscrites cessaient peu à peu d'obtenir l'accueil qu'on s'était fait une innocente satisfaction de leur accorder pendant pas mal de temps au sein des doctes milieux. On essaya donc de retourner les esprits dans un autre sens et on leur montra, non sans raison, qu'on avait eu tort de n'attirer les regards que sur la moitié du globe et de laisser avec indifférence l'autre moitié dans l'ombre, comme si elle n'existait pas. Impossible à un si juste reproche de se tirer d'affaire par la classique réponse : « de minimis non curant prætores ».

Or donc, pour faire pendant ou concurrence à l'*Orientalisme*, on imagina une science rivale à laquelle fut administré le nom d'*Américanisme*. Les premiers pas des conscrits enrôlés dans le nouveau bataillon, il faut le reconnaître, ne furent pas heureux, et l'on put non sans quelques motifs les qualifier d'extravagants. La jalousie de métier n'a pas été seule à rendre pénible, souvent dangereuse, la marche un peu trop fantaisiste de ces pionniers inattendus dans le domaine des investigations historico-ethnographico-paléographico-philologiques. Néanmoins le domaine à exploiter était trop vaste, trop pittoresque et beaucoup trop riche pour que de nombreux candidats au titre de

savants patentés ne jugeassent pas à propos d'en entreprendre la minutieuse exploitation. Alexandre de Humboldt avait d'ailleurs attaché le grelot; il eut à la longue quelques habiles continuateurs. L'un d'eux, l'abbé Brasseur de Bourbourg, cria à tue-tête les paroles les plus encourageantes et n'hésita pas à dire à qui voulut l'entendre que ses investigations transatlantiques l'enthousiasmaient au point de quitter par moments son fauteuil de bureau pour bondir de joie jusqu'au plafond de son cabinet de travail! Néanmoins le docte abbé ne trouva guère moyen de mettre de son bord le monde officiel de l'érudition.

A la longue plusieurs autres américanistes parurent au grand jour et, grâce à une méthode critique presque complètement inconnue à leurs devanciers, quelques-uns parvinrent à faire prendre leurs travaux au sérieux. Aujourd'hui nul n'oserait plus contester, à ceux-là du moins, le droit légitime de s'asseoir au banquet de la science contemporaine.

Je ne voudrais pas à coup sûr, en m'exprimant de la sorte, qu'on vit dans mes paroles un acte d'adhésion à toutes les idées nouvelles qu'on a mis en avant pour expliquer les grandes énigmes de l'histoire ancienne du continent Américain. C'est ainsi que je ne consens pas à prendre au sérieux la théorie qui soutient que l'Égypte doit sa

civilisation primitive à d'archaïques migrations Mexicaines, pas plus que celle qui nous raconte les voyages d'exploration de quelques Chinois en Californie, ou de Phéniciens du côté du Canada et de la Floride, dans les temps qui ont précédé les voyages de Christophe Colomb. J'éprouve il est vrai un certain scrupule à me prononcer sur ce sujet d'une façon trop formelle. Je reconnais, par exemple, qu'on emploie une expression défectueuse quand on parle de « la découverte du Nouveau-Monde » par Christophe Colomb. Le célèbre navigateur génois a abordé sans doute sur des terres dont on ne connaissait pas ou dont on ne connaissait plus l'existence à son époque ; mais bien d'autres voyageurs avaient mis avant son siècle le pied sur divers points du vaste continent que nous avons pris l'habitude d'appeler « Amérique ».

La question qui a provoqué des disputes sur l'existence d'un berceau unique pour les peuples des deux hémisphères est certainement intéressante à plus d'un titre : elle s'est traduite par deux graves théories contradictoires, celle du « monogénisme » et celle du « polygénisme ». Il est toutefois regrettable que des motifs religieux soient intervenus dans l'ardent débat qui s'est engagé en cette circonstance. Les recherches des érudits, j'en suis convaincu, n'aboutiront jamais à résoudre ni même

à éclaircir un pareil problème dont la solution est du ressort d'un tout autre genre de chercheurs. Néanmoins, je n'ai garde de prétendre que les études historiques relatives à ce problème manquent absolument d'intérêt et j'admets qu'on soit curieux de connaître quelque chose d'à peu près probable sur les migrations Européennes ou Asiatiques qui ont pu se répandre dans diverses parties du Nouveau-Monde aux époques Pré-Colombiennes.

Quelques curieuses données sur ces migrations sont aujourd'hui généralement admises. Personne, en effet, ne conteste plus que les Scandinaves, après avoir colonisé l'Islande, se soient rendus par la suite au Groënland, au Canada, et même dans une partie plus au sud de l'Amérique Septentrionale.

Les progrès de l'Américanisme permettent également de considérer comme véritable le fait d'une ancienne migration civilisatrice descendue du nord de la Californie dans la région isthmique et jusqu'au Pérou. A cette migration s'attache le nom d'un personnage appelé *Quetzalcoatl* « le Serpent-Oiseau », personnage qui reparaît sous des noms différents, mais ayant tous la même signification, dans plusieurs parties de l'Amérique, à savoir sous

celui de *Cuculkan* chez les Mayas et sous celui de *Gucumatz* chez les Quichés (1).

Il ne faut pas se dissimuler toutefois que les hypothèses qu'on énonce à l'envie sur le peuplement primitif de l'Amérique par des migrations venues de l'Ancien-Monde donnent sans cesse naissance à des théories ethnographiques dont la solidité est loin d'être établie d'une façon satisfaisante. C'est ainsi qu'on a été entrainé un beau jour, en jetant les yeux à la légère sur une carte de l'Océan Pacifique, à prétendre que le continent Américain avait bien pu être peuplé à une époque ancienne par la voie de l'Océanie. Sans parler des îles Révilla-Gigedo peu distantes du Mexique et des îles Galapagos très voisines de la Colombie et du Pérou, îles qui se sont trouvées très vraisemblablement en rapports avec les populations indiennes de ces contrées avant la fin du XVe siècle, plusieurs curieux monuments découverts dans l'île de Pâques, au sud du tropique du Capricorne, entre le 110e et 120e degrés de latitude orientale, ont motivé des suppositions ethnographiques dont il est désirable de démontrer le plus tôt possible, dans la mesure

(1) Voy. à ce sujet mon mémoire sur *Le Mythe de Quetzal-oatl*, extrait des *Archives de la Société Américaine de France*, 1888, t. VI, p. 49 et suiv.

des ressources mises à la disposition des travailleurs, la valeur encore très douteuse.

Il incombe de la sorte aux américanistes d'accomplir un travail pénible qui consiste à soumettre à un examen critique des plus rigoureux les théories émises plus ou moins à la légère au sujet du point de départ des populations indiennes du Nouveau-Monde. Dans bien des cas, ils se trouveront sans doute en présence de supercheries ou de légèretés scientifiques dont ils auront à signaler la nature et le caractère. Tout admirant le mérite artistique de Waldeck, par exemple, il leur appartiendra de nous dire ce qu'il convient de conserver utilement de ses écrits et ce qu'il faut rejeter comme étant au nombre des altérations de la vérité qu'il n'hésitait pas à produire dans le but de préconiser « un système d'idées personnelles sur l'origine des populations de l'Amérique Centrale » (1). Ils auront à procéder de même, lorsqu'il s'agira d'apprécier la doctrine du marquis d'Hervey de Saint-Denys, membre de l'Institut de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui pensait que le peuple Chinois primitif était une colonie Américaine (2).

---

(1) *Revista de Merida* (Yucatan), n° du 9 juin 1883.

(2) Voy. à ce sujet l'article du savant professeur du Collège de France, dans les *Actes de la Société d'Ethnographie*, t. VI, p. 171.

Je n'en finirais pas si je voulais citer toutes les opinions divergentes et souvent contradictoires qui ont été émises par un bon nombre d'érudits sur le peuplement originel du long hémisphère Vespucien. Là comme partout, les questions d'origines se présentent sous forme d'énigmes qu'il y a toujours une certaine imprudence à prétendre deviner à la hâte. Au lieu et place d'une réponse sûre, il est bien des cas où il faut savoir se contenter dès l'abord d'une réponse ambigüe. Les hypothèses les plus étonnantes, comme par exemple celle qui fait descendre au Nouveau-Monde le premier groupe d'hommes des régions polaires, seront peut-être un jour justifiées par des découvertes nouvelles dans le champ des sciences ethnographiques; jusque-là toutefois, il me semble prudent de nous en tenir à des investigations plus étroites et moins ambitieuses. Il faut enfin nous imposer le devoir d'enrichir avec zèle nos dossiers d'une foule de renseignements historiques qui nous manquent et que nous pouvons peut-être nous procurer en procédant avec prudence et sans précipitation.

Or il y a bien des motifs pour nous convaincre que nous sommes loin de connaître tous les monuments écrits de l'antiquité Américaine qui ont échappé à la destruction. Je suis à cet égard de l'avis de quelques auteurs qui ont soutenu qu'un

certain nombre de ces monuments sont encore de nos jours dans la possession des Indiens chez lesquels ils sont conservés avec un religieux respect et en cachette, afin de n'être pas mis dans l'obligation d'en donner connaissance aux Européens envahisseurs de la patrie de leurs pères. Conquérir la confiance et la sympathie de ces Indiens est à mes yeux l'œuvre la plus urgente que puissent réaliser les savants explorateurs de la région des montagnes Rocheuses et des Andes. A ceux qui ne peuvent accomplir de pareils voyages, je crois que le plus grand service qu'ils soient à même de rendre à l'Américanisme est pour le moment de poursuivre avec zèle et avec critique le déchiffrement des quatre manuscrits de l'antiquité yucatèque qui sont parvenus jusqu'à nous.



Principales Publications de M. Léon de Rosny

SUR

L'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

ESSAI SUR LE DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, *Paris*, 1876. — In-fol., avec 19 planches en noir et en couleurs.

« M. Léon de Rosny a repris à nouveau l'étude de ces textes; il l'a fait avec autant de sagacité que de prudence. Son Mémoire inspire la plus grande confiance ». (**Adr. de Longpérier**, présentation de l'ouvrage à l'Institut, *Journal Officiel*, du 3 janvier 1877).

« Si la prudence et l'esprit de critique que M. de R. a marqué jusqu'à présent ne se démentent pas avant la fin du Mémoire, on peut compter que le problème des écritures mayas n'est pas loin de recevoir un commencement de solution satisfaisante ». (**Maspero**, *Revue Critique*, du 23 mars 1878).

« Sie beherrschen das Material und alles was damit in Verbindung steht, und was bisher darüber gesagt und verhandelt worden ist, vollstændig, und gehen mit so viel gesunder Kritik und Vorsicht bei der Sichtung des früher Geleisteten und der Ausstellung Ihrer eigenen Ergebnisse zu Werke, dass ich nicht wüsste wie man auf einem anderen Wege zu einer mœglichst soliden Basis gelangen sollte ». (Lettre de M. le professeur **Lepsius**, de Berlin, 7 avril 1878).

« The subject is full of difficulties, and the prospect of a complete success, such as had rewarded the labours of Champollion or Burnouf, is very distant. Still, if any success can be obtained, it is only by the method you have adopted, and I

still hope that your endeavours may be rewarded as they certainly deserve to be ». (Lettre de M. **Max Muller**, Oxford, 23 juillet 1882).

« Cet ouvrage, qui a nécessité des recherches longues et évidemment fort pénibles, se trouve terminé. Si nous comptions encore parmi nous notre si regretté confrère M. Adrien de Longpérier, c'est lui qui présenterait la fin de ce travail dont il a plusieurs fois entretenu l'Académie et auquel il attachait une importance exceptionnelle ». (**d'Hervey de Saint-Denys**, de l'Institut, présentation à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les *Comptes rendus*, 1882, p. 451).

« Professor de Rosny, has collected many facts which throw a side light on the question he discusses. He points out that the signs are to be read from left to right; he distinguishes the signs of the cardinal points, although it is doubtful whether he assigns to each its correct value. He has also offered strong evidence to fix the phonetic value of some characters. Altogether, his work ranks as the most thorough and fruitful which has heretofore been done in this field ». (*Study of the Manuscript Troano*, by Cyrus Thomas. Introduction de M. **Daniel Brinton**, Washington, 1883).

« M. Léon de Rosny ha establecido por primera vez sobre bases solidas la ciencia de desciframiento de la escrituera sagrada de los antiguos Yucatecos... Esta obra, de una importancia considerable, ha sido traducida por el eminente director del Museo arqueológico de Madrid, D. Juan de Dios de la Rada y Delgado ». (*Revista de Merida*, Yucatan, 9 juin 1883).

TRADUCTION ESPAGNOLE

ENSAYO SOBRE LA INTERPRETACION DE LA ESCRITURA HIERATICA DE LA AMÉRICA CENTRAL. Traduccion anotada y precedida de un prologo, por D. JUAN DE DIOS DE LA RADA Y DELGADO. *Madrid*, 1881. — In-fol., avec 19 planches en noir et en couleurs.

LES DOCUMENTS ÉCRITS DE L'ANTIQUITÉ AMÉRICAINE. Compte-rendu d'une Mission scientifique en Espagne et en Portugal (1880). Accompagné d'une Carte géographique Aztèque en chromolithographie et de 19 planches héliogravées sur les photographies de l'auteur. *Paris*, 1882. — In-4°.

« La méthode de déchiffrement de M. Léon de Rosny, que M. de Longpérier qualifiait d'excellente, exclut toute tentative hasardée. Les résultats, quoique lents, sont cependant dignes de toute la sollicitude du monde savant. La publication du monument de Bernoulli augmente nos moyens d'investigations paléographiques; elle sera, avec le *Codex Cortesianus* que donnera bientôt M. Léon de Rosny, au nombre des productions les plus importantes de l'américanisme contemporain ». (**Oppert**, de l'Institut, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* 1882, p. 157).

« I have reserved for myself the pleasure of presenting you a copy of my work (the *North Americans of Antiquity*) as a slight recognition of the debt, I and every americanist owe to you for your invaluable services to the cause of american research ». (Lettre de M. **John T. Short**, Columbus, 28 février 1880).

« Je n'ignore pas qu'il y a parmi les américanistes des *dilettanti* qui font tort à la science, et je sais aussi qu'en ce qui concerne le déchiffrement des signes graphiques américains, vous êtes le seul en France qui suivez une voie scientifique ». (Lettre de M. le chanoine **C. de Harlez**, de Louvain, 13 février 1882).

« Tous ceux qui s'intéressent au monument de Bernoulli se réjouissent de le voir publié d'une manière si parfaite et vous félicitent de « re optime gesta »... Vous avez la satisfaction d'avoir fait une chose très utile et d'avoir rendu un service remarquable à la science ». (Lettre du **Dr Louis Sieber**, directeur de la Bibliothèque Nationale de Bâle, 7 juin 1882).

« Je vous félicite de la manière vraiment excellente dont les

photographies du bas-relief de mon frère ont réussi ». (Lettre du D[r] J.-J. Bernoulli, Bâle, 4 juin 1882).

« A mon opinion, vous avez déjà obtenu de grands résultats, et votre dernière publication sur votre mission scientifique en Espagne et en Portugal en donne une nouvelle preuve ». (Lettre de M. Hermann Strebel, Hambourg, 16 octobre 1882).

CODEX CORTESIANUS. Manuscrit hiératique des anciens Indiens de l'Amérique Centrale conservé au Musée Archéologique de Madrid, photographié et publié pour la première fois, avec une Introduction et un Vocabulaire de l'écriture hiératique Yucatèque. *Paris*, 1884. — In-4°.

CODEX PERESIANUS. Manuscrit hiératique des anciens Indiens de l'Amérique Centrale conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, publié en couleurs avec une Introduction. *Paris*, 1887. — In-4°.

Cette édition, imprimée en *photographie en couleurs* par un procédé de l'auteur, n'a été tirée qu'à 85 exemplaires numérotés. — Une seconde édition héliographiée et tirée en noir a paru en 1888.

—

Sous presse, pour paraître prochainement :

L'ATLANTIDE HISTORIQUE. Études d'Ethnographie et d'Archéologie Américaines. — In-8°.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION v
I. — L'Américanisme 1
II. — Les Documents écrits de l'antiquité américaine. 15
III. — Le monument de Bernoulli 67
IV. — L'interprétation des anciens textes Mayas... 75
Appendice.— Notes sur la Grammaire Maya. 87
V. — Mémoires sur la numération dans la langue et dans l'écriture sacrée des anciens Mayas.. 167
VI. — Sur une peinture graphique américaine relative aux Chichimèques et à la Cour de Tezcuco 193
VII. — La Pierre Baud-Leemans.— Un monument de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale. 203
VIII. — Éléments de la Grammaire Othomi 213
IX. — Le Codex Troano 251
Appendice. — De la formation des mots dans l'écriture hiératique du Yucatan 263
X. — Un projet de création à Paris d'une Société d'archéologie Américaine 269
XI. — Nouvelles recherches pour l'interprétation des caractères hiératiques de l'Amérique Centrale 283
XII. — Les écritures figuratives et idéographiques du Nouveau-Monde pré-colombien comparées à celles de l'Ancien-Continent 295
XIII. — La civilisation antique de l'Amérique Centrale 329

Pages
XIV. — Un monument Péruvien-Chinois........... 349
XV. — Les grandes énigmes de l'Américanisme..... 361

PLANCHES ET FIGURES

Planche I-II. Antiquités Yucatèques du Museo Arqueológico de Madrid................ 33
— III. Sculpture et katouns Yucatèques.... 40
— IV. Page dite initiale du Codex Troano (avec restitution)................ }
— V. Feuillet en écriture katounique rattaché au Codex Cortesianus........ } 46
— VI-VII. Codex Cortesianus. Tableau des Bacab 58
— VIII-XII. Le bas-relief de Bernoulli.......... 74

Fig. 1. Type Yucatèque, d'après le monument de la Croix, à Palenqué............ 35
— 2. Type Yucatèque, d'après un monument de Copan......................... 35
— 3. Type Yucatèque, d'après une sculpture de Copan......................... 35
— 4. Type Yucatèque, avec ornement frontal. 36
— 5. Tezcuco. — Fragment de la mappe Quinatzin......................... 199
— 6-7. La Pierre Yucatèque Baud-Leemans.... 207
— 8. Un repas d'anthropophages, peinture didactique Mexicaine............... 301
— 9. Peinture didactique Américaine........ 302
— 10 Inscription Yucatèque................. 304
— 11 Hiéroglyphes Égyptiens............... 306
— 12 Caractères Chinois anciens............ 307
— 13-14 Signes Mexicains. — Signes Mayas..... 309
— 15 La hache. Extrait d'un livre Yucatèque.. 310
— 16 Déterminatifs de l'écriture katounique... 316
— 17 Monument Péruvien-Chinois du comte de Guaqui....................... 352

FIN

SAINT-VALERY-EN-CAUX. — IMPR. EUG. DANGU, 19, RUE NATIONALE.





